Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

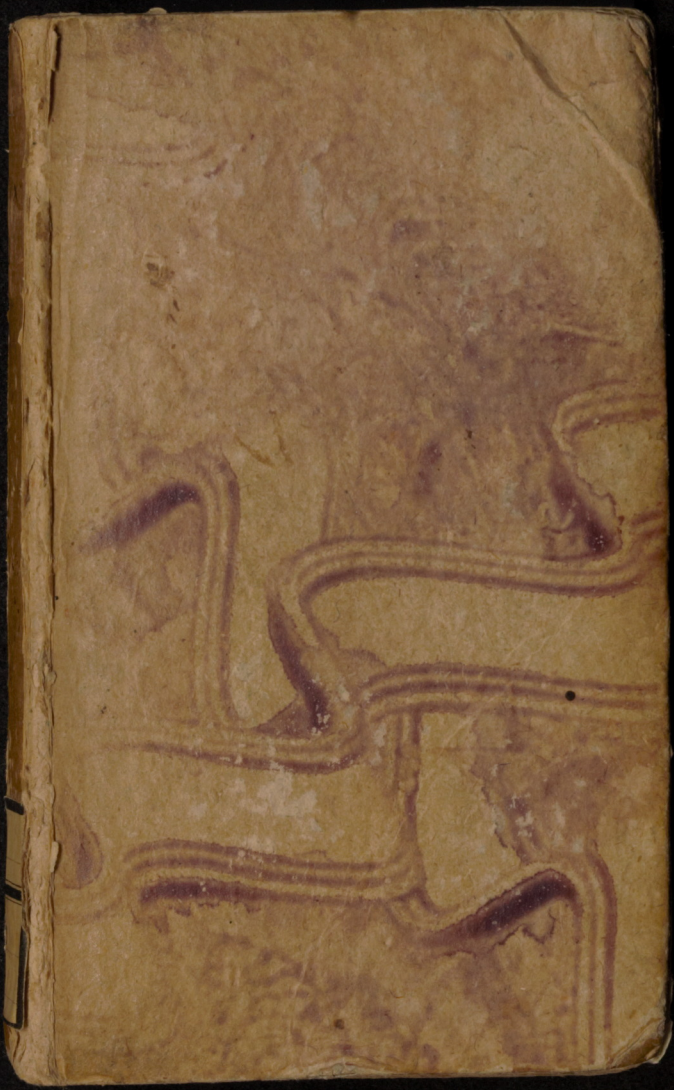
Le Theatre De Monsieur De Marivaux, De L'Academie Françoise

Tome Premier

Nouvelle Edition, A Amsterdam Et A Leipzig: Chez Arkstée [et] Merkus, MDCCLIV.

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388

Band (Druck) Freier Zugang



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0001
DFG

Co_4703(1)

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0002
DFG

Römer



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0003
DFG



C. F. Fritzsch, fecit, Amst.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0004
DFG

LE

THEATRE

DE MONSIEUR

DE MARIVAUX,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTEE & MERKUS.
MDCCLIV.

~~F 8880~~ 5722

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0005
DFG

Bibliotheca
Academiae
Rostochiensis

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0006
DFG

TABLE

DES

COMEDIES

Contenues dans ce I. Tome.

DISCOURS PRONONCE' *à l'Académie Françoise le 4 Février* 1743.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR. 3

LA SURPRISE DE L'AMOUR. 41

LA DOUBLE INCONSTANCE. 117

LE PRINCE TRAVESTI, OU L'ILLUSTRE AVANTURIER. 211

Universitäts Bibliothek Rostock

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0007

DFG

TABLE.

LA FAUSSE SUIVANTE, ou LE FOURBE PUNI. 299

L'ILE DES ESCLAVES. 389

AVIS

AVIS DES LIBRAIRES.

IL y a quelques années que nous annonçâmes l'impression des *Oeuvres de Théatre* de Mr. DE MARIVAUX; mais divers Ouvrages que nous avions alors sous presse, nous empêchérent de répondre sitôt, que nous le souhaittions, à l'empressement du Public. Nous lui en présentons aujourd'hui une Edition en IV. Volumes, qui renferme les VII. de celle de *Paris*, & nous proposons la nôtre au-dessous de la moitié du prix que se vend l'Edition de *Paris*. Nous nous flattons que le

AVIS DES LIBRAIRES.

Public recevra la nôtre avec plaisir, puisque nous n'avons rien épargné pour la rendre aussi correcte que jolie.



DIS-

DISCOURS

PRONONCE'

A L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le 4 Février 1743.

PAR MR. DE MARIVAUX,

LORSQU'IL Y VINT
prendre séance à la place de feu
MR. L'ABBE' DE HOUTEVILLE.

Avec la Réponse de Mr. l'Archevêque de Sens.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0011
DFG

DISCOURS

Prononcé à l'Académie Françoise le 4 Février 1743, *par* Mr. de Marivaux, *lorsqu'il y vint prendre séance à la place de feu* Mr. l'Abbé' de Houteville.

Messieurs,

L'instant où j'appris que j'avois l'honneur d'être élu, me parut l'instant le plus cher & le plus intéressant que vous puissiez jamais me procurer. Je me trompois, je ne l'avois pas encore comparé à celui où j'ai la joye de voir tous mes Bienfacteurs assemblés ; & j'avoue que la nouvelle de mon élection ne m'a pas fait plus de plaisir, que j'en ai à vous en marquer ma reconnoissance.

Voici le seul jour où il m'est permis de la rendre éclatante; le Public n'en sera témoin qu'une fois, ce sont vos usages; mais mon cœur s'en dédommagera en vous la conservant toujours.

Je vous l'expose ici, MESSIEURS, sans aucun ornement, & telle qu'elle se présente à moi; le nouvel Académicien qui m'a précédé, me réduit à la laisser dans toute sa simplicité. Il vient de donner un exemple de toute la délicatesse de sentiment, de tout le goût, de toutes les graces qu'on peut répandre dans un Discours comme le nôtre; & la seule ressource qui me reste, pour être du-moins souffert après lui, c'est de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu souvent qu'en pareil cas on pardonne à qui ne prétend à rien, & j'espére que vous voudrez bien me traitter de-même.

Je n'abuserai point, MESSIEURS, du parti que je prends, d'exprimer tout uniment ce que je sens; ma reconnoissance sera naïve, & non pas imprudente; je ne vous la témoignerai pas, en mépriſant moi-même

même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards ; ce seroit-là vous remercier mal, & vous compromettre. Je sais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penser qu'ils ne méritoient pas vos suffrages ; mais vos suffrages méritent d'être ménagés, & ils ne doivent point souffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, MESSIEURS, j'écarterai tous ces aveux d'insuffisance dont la sincérité est toujours suspecte, & qui ne rapportent à celui qui les fait de bonne-foi, que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnoissant, je n'ai seulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumoient pas à tout ; si les idées les plus hautes, les plus capables de leur en imposer, ne leur devenoient pas familiéres ; avec quel plaisir, avec quelle avidité, & même avec quel étonnement respectueux ne vous verroient-ils pas ? C'est leur raison que j'en atteste ; que pourroit-elle trouver de plus frappant pour elle,

de plus digne de son admiration, qu'une Compagnie d'hommes, qui, malgré l'inégalité du rang, de la naissance & de la fortune, viennent se dégager ici de toutes les distinctions de l'orgueil humain, les anéantissent, & ne forment plus qu'une Société d'Esprits, entre qui toute différence d'état & de condition cesse, comme absolument étrangére à eux; parmi lesquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a servi de rien d'être Grands dans l'ordre des Dignités du Monde, & que vous n'avez reçus, que parce qu'ils étoient grands dans l'ordre des Esprits; dans cet ordre où les Rois mêmes, tout puissans qu'ils sont, ne sauroient élever personne.

Aussi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'Intelligences chargées de préſider à l'esprit de la Nation.

N'est-ce pas d'ici en effet que sont partis tant de rayons de lumiére qui ont éclairé les ténébres de cet esprit autrefois égaré dans de mauvais goûts, & dans l'ignorance de

de toute régle & de toute méthode.

Ces hommes à jamais illuſtres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneilles, les Racines, les La Fontaines, les Deſpreaux; ſi je les nommois tous, il faudroit, MESSIEURS, vous nommer vous-mêmes; n'eſt-ce pas à vous à qui nous les devons? Tout diſparus que ſont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puiſque leur eſprit nous reſte; nous les retrouvons dans leurs Ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même en nous les conſervant, les multiplient.

C'eſt-là que l'Orateur apprend l'art d'attaquer & de défendre; que le Poëte trouve un modéle de ce desordre toujours ſage, de cet enthouſiaſme toujours raiſonné, de ce ſublime toujours vrai qui doit régner dans ſa Poéſie; c'eſt-là que l'Hiſtorien va puiſer cette ſimplicité mâle & majeſtueuſe qui doit accompagner ſes récits; c'eſt-là que le Théologien même apprend à enſeigner avec ſuccès les vérités de la Foi, le Prédicateur à les faire aimer; c'eſt-là

où nous prenons nous-mêmes cette fineſſe de goût, cet amour du beau, cette émulation de penſer qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élevation des eſprits, & la dignité des ſentimens, qui ſont en effet les vrayes ſources du courage, & les forces les plus intariſſables d'un Empire.

Pourquoi notre Langue a-t-elle paſſé dans preſque toutes les Cours de l'Europe? L'attribuerons-nous aux conquêtes de LOUIS XIV? Mais des ennemis humiliés, ou vaincus, aiment-ils à parler la Langue de leur Vainqueur quand la néceſſité de s'en ſervir eſt paſſée? Des Rois inquiets & jaloux la préférent-ils à la leur? Non, MESSIEURS, c'eſt leur raiſon qui a fait cet honneur à la nôtre; c'eſt le plaiſir de nous lire, de penſer, & de ſentir comme nous qui les a gagnés; c'eſt ce génie, c'eſt cet ordre, c'eſt ce ſublime, ce ſont ces graces, ces lumiéres répandues dans vos Ouvrages, ou dans ceux de nos Ecrivains que vous avez inſpirés, qui ont acquis cette eſpéce de triomphe à la Langue Françoiſe.

A de si grands effets d'un Etablissement comme le vôtre, on reconnoît celui qui vous fonda ; ils représentent le génie de ce grand-homme qui pensoit tant lui-même, qui fut lui-même une intelligence si distinguée sur la Terre, & dont la vie a passé ; mais dont la gloire & le ressouvenir ne passeront jamais, & dureront autant que le Monde, autant que vous, &, pour tout dire, autant que LOUIS XIV. qui voulut être votre Protecteur, pour unir son immortalité à la vôtre, qui vous fit l'objet de ses complaisances, qui vous donna son Palais pour asyle, qui vous mit à l'abri de son Trône dont il crut que vos fonctions augmenteroient encore la Majesté, qui vous a légué la protection de tous ses Successeurs, celle de son Petit-Fils, que nos cœurs choisiroient pour Maître, si c'étoit à nos cœurs à le choisir, qui vient tout récemment de faire éclater des preuves d'une bonté si rare & si bien assortie au caractére d'une Nation si généreuse elle-même, qui chérit tant ses Rois, & à qui ce Prince a donné,

j'ose dire, la joye de le voir soupirer & s'attendrir, en apprenant la mort d'un Ministre que nous perdons tous, & qu'en qualité de Confréres vous perdez, MESSIEURS, plus particuliérement que les autres.

Il étoit le confident, le conseil & l'ami de son Maître ; il étoit l'ami de tous ses Sujets. Ministre d'un génie bien neuf & bien respectable ; Ministre sans faste & sans ostentation, dont les opérations les plus profondes & les plus dignes d'estime, n'avoient rien en apparence qui les distingua de ses actions les plus ordinaires ; qui ne les enveloppa jamais de cet air de mystére qui fait valoir le Ministre ; qui parlà n'y oublia que lui, & qui à la maniére des Sages songea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres que moi sont destinés à faire son éloge, & s'en acquitteront mieux : sa perte, MESSIEURS, n'est pas la seule que vous avez faite ; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je succéde sans le remplacer, & dont je ne puis parler qu'avec confusion ; son Livre

de

de *la Religion prouvée par les faits*, eſt l'ouvrage de la plus grande capacité d'eſprit, & de la piété la plus perſuaſive qui ait peut-être paru en ce genre: ce n'étoit qu'avec ces deux forces réunies enſemble qu'il pouvoit remplir ſon projet: il a confondu l'incrédulité des eſprits, il ne reſte plus que l'incrédulité de cœur qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de vaincre.

Il ſeroit difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'étoit le ſien: naturellement né modeſte, il ſembloit dans la converſation qu'il voulût vous dérober la ſupériorité de ſon eſprit: un Grand Prince lui avoit confié le ſoin de ſes Livres, & l'aimoit: ſon éloge étoit fait, ſi je l'avois dit d'abord; c'étoit la vertu même qui s'intéreſſoit à lui; je puis hardiment m'exprimer ainſi ſur ce Prince ſans être accuſé de flatterie; le Public d'autant plus libre dans ſes opinions, qu'on peut dire de lui quand il s'explique, que ce n'eſt perſonne qui parle, & que c'eſt tout le monde, ce Public qui dans un Prince ne voit jamais qu'un hom-

homme, est à cet égard-là aussi flatteur que moi, si je le suis.

Je finis, MESSIEURS, par vous assurer que ne pouvant jamais espérer de réparer votre perte, je ferai du-moins tous mes efforts pour la diminuer.



RE-

REPONSE

De Mr. l'Archevêque de Sens au Discours de Mr. DE MARIVAUX.

POur vous MONSIEUR, quoique vous ayez acquis la place que vous venez occuper parmi nous par une multitude d'Ouvrages que le Public a lu avec avidité, ce n'eſt point tant à eux que vous devez notre choix, qu'à l'eſtime que nous avons fait de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre ſociété, &, ſi j'oſe le dire, de l'*amabilité* de votre caractére. Voilà ce que vos Amis ont connu en vous, & ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connoiſſoient pas encore. C'eſt-là ce qui concilie nos ſuffrages plus efficacement, que les Ecrits brillans & les Diſſertations ſavantes.

Com-

Combien de personnages dont le Public a vanté la Poésie, & dont l'Académie a craint ou la langue, ou l'humeur, ou l'irreligion, & qu'elle a exclu de l'espérance d'y être associés !

Par une raison contraire, elle s'est empressée de vous choisir, & elle aime en vous d'avance ce caractére liant, affable, sociable, obligeant, d'un cœur sans vanité, sans humeur, sans ces petitesses dont l'amour-propre se pare & se nourrit, tandis qu'il offense & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour-propre, si commun parmi les hommes, & qui est en eux comme une seconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? Il ne vous est pas connu. Vous le connoissez si bien, que dans vos Feuilles Philosophiques vous en avez dépeint tous les traits, creusé toutes les subtilités, démasqué toutes les adresses : vous l'avez poursuivi jusques dans ses retranchemens les plus cachés, la fausse humilité, la modestie hypocrite, & la fastueuse sincérité.

Ce

Ce n'eſt pas-là le ſeul vice de l'homme que vous avez pourſuivi. Théophraſte Moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du Courtiſan, l'impertinence des Petits-maîtres, la coquetterie des Femmes, la pétulance de la Jeuneſſe, la ſotte gravité des Importans, la fourberie des Faux-dévots, tout a trouvé en vous un Peintre fidéle & un Cenſeur éclairé. Tantôt ſous l'écorce d'une Parabole, tantôt ſous les avantures d'un Roman, vous avez dévoilé les paſſions malignes & intéreſſées qui dévorent le cœur de la plupart des hommes, & qui rendent leur ſociété toute polie qu'elle eſt, plus dangereuſe que les forêts où les tigres habitent, & où les voleurs excercent leurs brigandages. Ceux qui ont lu vos Ouvrages, racontent que vous avez peint ſous diverſes images la licence immodeſte des Mœurs, l'infidélité des Amis, les ruſes des Ambitieux, la miſére des Avares, l'ingratitude des Enfans, la bizarre auſtérité des Péres, la trahiſon des Grands, l'inhumanité des Riches, le

libertinage des Pauvres, le faſte frivole des Gens de fortune : Que tous les états, tous les ſexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé dans vos peintures le tableau fidéle de leurs défauts, & la critique de leurs vices : Que creuſant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & ce fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands-hommes, & qui ſouvent ſont au fond de vrais monſtres. Le célébre La Bruyére paroît, dit-on, reſſuſciter en vous, & retracer ſous votre pinceau ces portraits trop reſſemblans, qui ont autrefois démaſqué tant de perſonnages & déconcerté leur vanité.

Voilà (m'a-t-on dit) ce qui ſe trouve répandu dans cette foule d'Ecrits, de Romans, de Piéces de Théatre, de Brochures amuſantes que vous avez donné au Public avec une prodigieuſe fécondité. C'eſt dans ces piéces diverſes que vous avez ſemé à pleine main cette vi-

va-

vacité, ce brillant qui vous est propre; chaque phrase, chaque mot quelquefois, est une pensée. Les expressions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles sont employées souvent avec succès, quelquefois hazardées aussi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux Confréres en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre style, veulent que j'y ajoûte cette légére critique, dans la crainte que ceux qui sous nos auspices aspirent à la perfection, ne s'autorisent de votre exemple & de son suffrage, pour copier d'après vous quelques expressions & quelques métaphores que votre génie fertile vous a fait risquer. Ce brillant même de votre esprit, & le feu de votre imagination qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique. Mais le beau défaut de montrer trop d'esprit! Ceux dont la morale est ennuyeuse à force d'être raisonnable, en vous dérobant une partie des graces de votre style pour s'en orner, vous en laisseroient encore

assez

assez pour plaire à vos Lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien une querelle bien plus importante. Je n'ai pas assez lu vos Ouvrages, pour y voir tout ce qu'on y trouve d'amusant & d'intéressant; mais dans le peu que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bientôt que la lecture de ces agréables Romans ne convenoit pas à l'austére Dignité dont je suis revêtu, & à la pureté des idées que la Religon me prescrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'appris qu'on y voyoit par-tout la fécondité de votre imagination, son feu, son agrément, sa vivacité; j'ai appris même que vous paroissiez vous proposer pour terme une morale sage & ennemie du vice, mais qu'en chemin vous vous arrêtiez souvent à des avantures tendres & passionnées: Que tandis que vous voulez combattre l'amour licentieux, vous le peignez avec des couleurs si naïves & si tendres, qu'elles doivent faire sur le Lecteur une impression toute autre que celle que vous vous proposez, & qu'à force d'être naturelles elles de-

deviennent séduisantes. La peinture trop naïve des foiblesses humaines, est plus propre à réveiller la passion qu'à l'éteindre: de quelque précepte qu'on l'assaisonne, un Jeune-homme y prendra plus de goût pour le vice, que vos morales ne lui en inspireront pour la vertu; & votre *Payſan parvenu* à la fortune par des intrigues galantes, aura beau prêcher la modestie & la retenue qu'il n'a pas pratiquée, il aura beau exagérer les périls de l'amour & ses suites funestes; il trouvera plus de gens disposés à copier ses intrigues, que de ceux qui voudront bien profiter de ses leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillans Ouvrages parmi les gens sagement scrupuleux, & sur leur récit j'ai fait cette réflexion. Vous qui connoissez si bien le cœur de l'homme, qui en avez développé cent fois tous les replis, comment avez-vous pu ignorer sa foiblesse? Les peintures vives de l'amour profane qu'on employe pour en garantir le cœur humain, suffisent souvent pour l'y faire germer & y porter des impres-

pressions funestes que la plus sage morale n'efface point. Eh mon Dieu ! n'approchons pas tant d'un précipe où sont tombés tant de gens qui croyoient avoir le pied ferme. Quand on mesure de si près les profondeurs de cet abîme, dont les bords sont glissans, on est en danger de s'y perdre. Vous avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les exposez vous-même, le panchant naturel de leur cœur les y entraînera malgré vous, malgré vos morales, &, pour ainsi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu justice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à sa fécondité, à ses agrémens: rendez-la, je vous prie, de votre part au Ministére saint dont je suis chargé ; & en sa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui est dû d'estime à votre aimable caractére, ni à ce qui est dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentillesse de vos Ouvrages.

A R-

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR.
COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0031
DFG

ACTEURS.

LA FE'E.

TRIVELIN, Domestique de la Fée.

ARLEQUIN, Jeune-homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergére, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Cousine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *à la Fée qui ſoûpire.*

VOus ſoûpirez, Madame, & malheureuſement pour vous, vous riſquez de ſoûpirer long-tems ſi votre raiſon n'y met ordre; me permettrez-vous de vous dire ici mon ſentiment?

LA FE'E.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune-homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait; c'eſt la figure la plus charmante du monde; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi: je ne ſuis donc point ſurpris du panchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable?

TRIVELIN.

Oh ſans doute: cependant avant cette avanture, vous aimiez aſſez le grand Enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre: cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature, mais il reſte une petite obſervation à faire: c'eſt que vous enlevez le jeune-homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient ſérieux; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant paſſe encore: le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidéle; cela ſeroit très-vilain dans un homme, mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable. Quand une femme eſt fidéle on l'admire: mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées; vous êtes de celles-là, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire à la place où je ſuis? je ſerois une grande dupe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons. Vous portez le jeune-homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire; vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe; il s'éveille, & vous ſalue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté; vous

vous

vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ses forces, s'allonge, se retourne & se rendort. Voilà l'histoire curieuse d'un réveil qui promettoit une scéne si intéressante. Vous sortez en soupirant de dépit, & peut-être chassée par un ronflement de basse-taille, aussi nourri qu'il en soit; une heure se passe, il se réveille encore, & ne voyant personne auprès de lui, il crie: eh! A ce cri galant, vous rentrez; l'Amour se frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune-homme, lui dites-vous? Je veux goûter, moi, répond-il. Mais n'êtes-vous point surpris de me voir? ajoûtez-vous; Eh! mais oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici, sa conversation a toujours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis est, vous laissez penser à Merlin qu'il va vous épouser, & votre dessein, m'avez-vous dit, est, s'il est possible, d'épouser le jeune-homme. Franchement si vous les prenez tous deux, suivant toutes les régles, le second mari doit gâter le premier.

LA FE'E.

Je vais te répondre en deux mots: la figure du jeune-homme en question m'enchante; j'ignorois qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, sa bêtise ne me rebute point: j'aime, avec les graces qu'il a déjà, celles que lui prêtera l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime! Il est déjà le plus beau brun du monde: mais sa bouche, ses yeux, tous ses traits seront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés; mes soins réussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me sentir & se sentir lui-même. Si cela lui arrive, sur le champ j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin: mais ayant cela,

je n'ose mécontenter cet Enchanteur, aussi puissant que moi, & avec qui je différerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune-homme n'est jamais, ni plus amoureux, ni plus spirituel, si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin?

LA FE'E.

Non; car en l'épousant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vue l'autre: & si jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je serois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en serois bien douté, sans que vous me l'eussiez dit: Femme tentée, & femme vaincue, c'est tout un: mais je vois notre bel imbécile qui vient avec son Maître à danser.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomac, ou de la façon niaise dont il voudra.*

SON MAITRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

Eh bien, aimable enfant, vous me paroissez triste: y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sai rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh! je vous prie, ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce tems Arlequin prend des mouches, la Fée continue à parler à Arlequin.

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN *comme n'ayant pas entendu.* Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime!

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & léve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne?

ARLEQUIN.

Oui da.

LA FE'E *tire la bague de son doigt, & la lui présente; comme il la prend grossiérement, elle lui dit:*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui présente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise.

LA FE'E *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas: mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte.

Baisez la vôtre à présent.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soûpire, & lui donnant sa bague lui dit:

La voilà, en revanche recevez votre leçon.

Alors le Maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence.

Arlequin égaye cette Scéne de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voilà donc assez, nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danseurs.

LA FE'E, ARLEQUIN, TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gazon, qui sera auprès de la Grille du Théatre ; pendant qu'on danse, Arlequin siffle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

Beau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se léve niaisement, & dit :

Je ne l'entends pas, où est-il? *Il l'appelle.* Hé, hé.

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *en se rassoyant dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continue en lui montrant la Fée.*

Voyez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répétent à tout moment:
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée, dit :*

Dame, cela est drôle!

UNE CHANTEUSE BERGERE, *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'est si doux.

AR-

ARLEQUIN *répond là-dessus :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah! que je plains votre ignorance!
Quel bonheur pour moi quand j'y pense!

Elle montre le Chanteur.

Qu'Atis en sache plus que vous!

LA FE'E *alors en se levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chansons ne vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire, qu'il soûpire après sa collation : mais voici un paysan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danse.*

LA FE'E *se rassied, & fait asseoir Arlequin qui s'endort ; quand la danse finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en se levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuser?

ARLEQUIN *en se réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pére, eh je ne vois point ma mére!

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il se distraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend; je sors d'ici pour quelques momens; quand il aura fait collation, laissez-le se promener où il voudra.

Ils sortent tous.

SCENE IV.

La Scéne change & repréſente au loin quelques Moutons qui paiſſent.

Silvia entre ſur la Scéne en habit de Bergére, une houlette à la main, un Berger la ſuit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

Vous me fuyez, belle Silvia!

SILVIA.

Que voulez-vous que je faſſe? vous m'entretenez d'une choſe qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je ſens.

SILVIA.

Oui, mais je ne ſens rien moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me déſeſpére.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute, je ſai bien que toutes nos Bergéres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me diſent qu'elles aiment, qu'elles ſoûpirent, elles y trouvent leur plaiſir: pour moi je ſuis bien malheureuſe, depuis que vous dites que vous ſoûpirez pour moi; j'ai fait ce que j'ai pu pour ſoûpirer auſſi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aiſe; s'il y avoit quelque ſecret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je ſuis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de ſecret je n'en ſai point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce ſecret-là ne vaut rien; car

car je ne vous aime point encore, & j'en suis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vue: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence; & moi plus je vous vois, & moins je vous aime; n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me gênez point: par exemple, à présent, je vous hairois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puisque c'est vous plaire: mais pour me consoler, donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA.

Oh non! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire, & cela est vrai, car je sai bien que les Bergéres se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia, songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été seule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec son amour! toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de méchante humeur, *& puis voyant Arlequin:* Mais qui est-ce qui vient là! ah mon Dieu le beau garçon!

ARLEQUIN *entre en jouant au volant, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia: là, en jouant, il laisse tomber le volant, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia, il demeure étonné & courbé; petit à petit & par secousses, il se redresse le corps: quand il s'est entierement redressé, il la regarde; elle honteuse feint de se retirer; dans son embarras, il l'arrête, & dit:*

Vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas! tant pis; faisons connoissance, voulez vous?

SILVIA *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque sa joye par de petits ris, & dit:*

Que vous êtes jolie!

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

AR-

ARLEQUIN.

Tant mieux: où demeurez-vous? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près: mais il ne faut pas venir; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il le-roit jaloux, il nous suivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger là vous aime!

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi: est-ce que vous l'aimez, vous?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, il faut n'aimer personne que nous deux; voyez si vous le pouvez!

SILVIA.

Oh, de reste, je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

SILVIA.

Oh, je ne mens jamais: mais où demeurez-vous aussi?

ARLEQUIN *le lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi chez la Fée!

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *tristement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *tristement aussi.*

Qu'est-ce que vous avez, ma chère amie?

SILVIA.

C'est que cette Fée est plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours?

ARLEQUIN.

Tant que je serai en vie.

SILVIA.

Ce seroit bien dommage de me tromper, car je suis si simple: mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un: il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh, que ces moutons me fâchent!

SILVIA.

Et moi aussi; mais que faire, serez-vous ici sur le soir?

ARLEQUIN.

Sans faute.

En disant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts!

Il lui baise la main, & dit:

Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

Adieu donc *& puis à part.* Voilà que je soûpire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant: Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie.

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant? *& puis voyant son mouchoir entre les mains d'Arlequin.* Ah! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il hésite, & enfin il le garde, & dit:*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie: qu'est-ce que vous en faites?

SIL-

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage, & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le déployant.*

Et par où vous sert-il ? afin que je le baise par-là.

SILVIA *s'en allant.*

Par-tout: mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons: adieu jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scéne change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien! notre jeune-homme a-t-il goûté?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre: il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à présent?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E.

Quoi, qu'est-ce que c'est!

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée; car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'est bien dommage que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur.

Merlin

Merlin est au comble de la joie, il croit vous épouser incessamment. Imagines-tu quelque chose de si beau qu'elle, me disoit-il tantôt, en regardant votre portrait? Ah! Trivelin, que de plaisirs m'attendent! mais je vois bien que de ces plaisirs-là il n'en tâtera qu'en idée, & cela est d'une triste ressource quand on s'en est promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui?

LA FE'E.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh! n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience?

LA FE'E.

Oh! j'ai bien d'autres choses en tête, qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin; je vais le chercher; mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin? il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

AR-

ARLEQUIN *arrive au bord du Théâtre, & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gayement.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me paroît singulier; où a-t-il pris ce mouchoir? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non! je veux lui parler; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promène en long en chantant.

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le mouchoir sous son bras?*

Je suis votre très-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin.*

Comment! voilà des maniéres! il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime bien une personne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin.* Quand on aime, mon cher enfant, on souhaitte toujours de voir les gens, on ne peut se séparer d'eux, on les perd de vue avec chagrin: enfin on sent des transports, des impatiences, & souvent des desirs.

ARLEQUIN *en sautant d'aise, & comme à part.*

M'y voilà.

LA

LA FE'E.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment?

LA FE'E.

Il jaſe, il eſt vrai, mais ſa réponſe ne me plaît pas: mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui eſt-il?

ARLEQUIN.

Il eſt à.... *& puis s'arrêtant*, je n'en ſai rien.

LA FE'E.

Il y a quelque myſtére déſolant là-deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. *Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.* Il n'eſt pas à moi, & il le baiſoit; n'importe, cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le chapeau bas, & humblement, lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FE'E *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter, puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN *en le recevant baiſe la main, la ſalue, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez? où allez-vous?

AR-

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH! Trivelin, je suis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien; que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là?

LA FE'E *an desespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit, Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah! quel coup pour moi! que le petit ingrat vient de me paroître aimable! As-tu vu comme il est changé? As-tu remarqué de quel air il me parloit? Combien sa phisionomie étoit devenue fine? & ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces graces-là. Il a déjà de la délicatesse de sentiment, il s'est retenu, il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en serois jalouse. Ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déjà tant d'esprit! Que je suis malheureuse! une autre lui entendra dire ce je vous aime, que j'ai tant desiré, & je sens qu'il méritera d'être adoré: je suis au desespoir. Sortons, Trivelin; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le suivre & parcourir tous les lieux où ils pourront se voir; cherche de ton côté, va vite, je me meurs.

La Scéne change, & représente une prairie où de loin paissent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrête-toi un moment, ma cousine, je t'aurai bientôt conté mon histoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens, j'étois ici quand il est venu; dès qu'il s'est approché, le cœur m'a dit que je l'aimois, cela est admirable! il s'est approché aussi, il m'a parlé; sais-tu ce qu'il m'a dit? qu'il m'aimoit aussi. J'étois plus contente que si on m'avoit donné tous les moutons du Hameau. Vraiment je ne m'étonne pas si toutes nos Bergéres sont si aises d'aimer; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant; mais ce n'est pas tout, il doit revenir ici bientôt, il m'a déjà baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore, donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laisser faire?

LA COUSINE.

Garde-t-en bien, ma Cousine, sois bien sévére, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher? je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis rester plus long-tems; adieu ma Cousine.

SCE-

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUe je suis inquiéte! j'aimerois autant ne point aimer que d'être obligée d'être sévére; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voilà qui est étrange; on devroit bien changer une maniére si incommode, ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant.*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joye, il lui fait des careſſes avec ſon chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia.*

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Etes-vous bien aiſe de me voir?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN *en répétant ce mot.*

Aſſez! ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh! ſi fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroit embarraſſée, Arlequin en la tenant dit:*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela.

cela. *Il veut alors lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant ſa main.*

Ne me baiſez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore! allez, vous êtes une trompeuſe. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non: quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiſer ſa main. *En lui offrant la ſienne*, Tenez, voilà la mienne, voyez ſi je ferai comme vous.

SILVIA *en ſe reſouvenant des conſeils de ſa Couſine, & comme à part.*

Oh! ma Couſine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir; là, là, conſolez-vous, mon amant, & baiſez ma main, puiſque vous en avez envie; baiſez, mais écoutez; n'allez pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a; cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le ſavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un menſonge: ce ſont des cauſeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baiſe votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'eſt marque que ces choſes-là ſont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela ſe peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux auſſi; mais n'importe, puiſqu'on

qu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché de peur d'accident: toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guére, & cela ne sera pourtant pas vrai; & quand vous voudrez me baiser la main je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh! eh! cela sera drôle! je le veux bien: mais avant ce marché-là, laissez-moi baiser votre main à mon aise, cela ne sera pas du jeu.

SILVIA.

Baisez, cela est juste.

ARLEQUIN *lui baise & rebaise la main, & après faisant reflexion au plaisir qu'il vient d'avoir, il dit:*

Oh! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh! quand cela nous fâchera tout de bon, ne sommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il est vrai, mon amie; cela est donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant: voyons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *sérieusement.*

Ce n'est que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant.*

Eh! sans doute.

ARLEQUIN *poursuivant toujours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah! *& puis pour badiner encore.* Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SIL-

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *souriant.*

Je sai pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *souriant encore ici, & puis changeant de façon, & tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant?

ARLEQUIN *comme tristement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi! c'est tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, *en lui tendant la main.*

Tenez-donc.

SCENE XII.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son anneau.*

AH! je vois mon malheur!

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée : mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah! juste Ciel, quel langage! Paroissons.

Elle retourne son anneau.

SILVIA *effrayée de la voir fait un cri.*

Ah!

AR-

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf!

LA FE'E *à Arlequin avec altération.*

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh! eh! je ne savois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FE'E *en le regardant.*

Ingrat! *Et puis le touchant de sa baguette.*

Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit:*

Miséricorde!

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.

SCENE XIII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

AH la méchante femme! je tremble encore de peur. Hélas! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer: mais je sai bien comment je ferai; je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle: allons.

Silvia là-dessus veut marcher: mais elle ne peut avancer un pas, elle dit:

Qu'est-ce que j'ai donc? je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoute:

Ah cette Magicienne m'a jetté un sortilége aux jambes!

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi! ahi! Messieurs, ayez pitié de moi: au secours, au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Il l'enléve en criant.

SCENE XIV.

La Scéne change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait ci-devant, & la tête baissée.*

LA FE'E.

FOurbe que tu es! je n'ai pu paroître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vue, & ton changement est l'ouvrage d'une misérable Bergére! Réponds, ingrat; que lui trouves-tu de si charmant? Parle.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans sa bétise.*

Qu'est-ce que vous voulez?

LA FE'E.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus, & si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vite & avec crainte.*

Eh! non, non, je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle?

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

LA

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flatant.*

Ne soyez donc point en colére contre nous.

LA FE'E *en s'attendrissant.*

Ah! mon cher Arlequin, regarde-moi, repens-toi de m'avoir désespérée, j'oublierai de quelle part t'est venu ton esprit : mais puisque tu en as, qu'il te serve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre! j'enrage.

LA FE'E.

Eh! de quoi!

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par cette petite friponne qui est plus laide que vous.

LA FE'E *soupire en secret, & dit :*

Arlequin, voudrois-tu aimer une personne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh! pour cela si fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abusoit, je le sai bien, puisqu'elle doit épouser un Berger du Village qui est son amant : si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN *en se mettant la main sur la poitrine, ou sur son cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. *Et puis vite.* Allons, allons, je veux savoir cela ; car si elle me trompe, jarni je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN *encore ému.*

Oui: mais vous êtes bien fine, si vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste, vous êtes une sorciére, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera; vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien; oh! je ne veux point que vous trichiez; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sai point si ce juron-là est bon; mais je me souviens à cette heure quand on me lisoit des histoires, d'avoir vu qu'on juroit par le fix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours; dame, puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FE'E *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y serai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'améne ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me ptomenant.

Il sort.

SCENE XV.

LA FE'E *seule.*

MOn serment me lie: mais je n'en sai pas moins le moyen d'épouvanter la Bergére sans

sans être présente, & il me reste une ressource; je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invisible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit: Appellons-le: Trivelin! Trivelin!

SCENE XVI.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUe voulez-vous, Madame?

LA FE'E.

Faites venir ici cette Bergére, je veux lui parler; & vous, prenez cette bague, quand j'aurai quitté cette fille; vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le suivrez sans qu'il le sache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague, pour n'être point vu d'eux, après quoi vous me redirez leurs discours. Entendez-vous? soyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il sort pour aller chercher Silvia.

SCENE XVII.

LA FE'E *un moment seule.*

ESt-il d'avanture plus triste que la mienne? je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en souffrir davantage; cependant il me reste encore quelqu'espérance: mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colére.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici? Si ce beau garçon m'aime, est-ce ma faute? Il dit que je suis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être!

LA FE'E *avec un sentiment de fureur à part.*

Oh! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. *Haut.* Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous sont preparés, si vous ne m'obéissez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village; je ne paroîtrai point dans votre conversation, mais je serai à vos côtés sans que vous me voyiez; & si vous n'observez mes ordres avec la derniére rigueur, s'il vous échappe le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aye forcée à lui parler comme je le veux, tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui! cela est-il raisonnable? il se mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer aussi: vous savez bien que cela est immanquable.

LA FE'E *en colére.*

Vous osez me résister! paroissez, Esprits infernaux, enchaînez-la & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit:*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible?

LA FE'E *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort! ah! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je

le

Je hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous versez une larme, si vous ne paroissez tranquile, il est perdu & vous aussi. *Aux Esprits.* Otez-lui ses fers. *A Silvia :* Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Diables aussi.

SCENE XVIII.

SILVIA.

Un moment seule.

ACchevons vite de pleurer, afin que mon amant ne croye pas que je l'aime ; le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah! maudite Fée! mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie!

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir ici pour vous parler; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré. *Et puis en flattant Silvia.* Là, là, remettez-vous, mon petit cœur, dites, êtes-vous une perfide? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches; il en tire un petit couteau qu'il éguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire?

Alors ARLEQUIN *ſans répondre allonge le bras comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*

SILVIA *effrayée.*

Ah! il ſe va tuer; arrêtez-vous, mon amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. *Et puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.* Madame la Fée, pardonnez-moi; en quelque endroit que vous ſoyez ici, vous voyez bien ce qui en eſt.

ARLEQUIN *à ces mots ceſſant ſon déſeſpoir, lui prend vite la main, & dit :*

Ah! quel plaiſir! ſoûtenez-moi m'amour, je m'évanouïs d'aiſe.

SILVIA *le ſoûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la ſurpriſe dit :*

Ah! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'eſt pas la Fée: mais elle

elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vu. Ce seroit bien dommage d'abandonner de si tendres amans à sa fureur: aussi-bien ne mérite-t-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidéle au plus généreux Magicien du monde à qui je suis dévoué. Soyez en repos; je vais vous donner un moyen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant: je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné, elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la Fée, & alors en l'assûrant que vous ne songez plus à Silvia infidéle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adresse, & comme en badinant, de lui prendre sa baguette; je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en serez absolument le maître. Pour-lors vous pourrez sortir d'ici, & vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le Ciel qu'il vous récompense.

ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme! quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais amener ici la Fée.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chére amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous avons bien le tems de cela.

SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc, mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toujours: on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colére.*

Allons, petite coquine.

SCENE XX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

JE crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne: voyez cette petite effrontée: Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah! ah! qu'il est drôle! adieu, adieu, je m'en vais épouser mon amant: une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la sortir, Trivelin.

Elle sort avec Trivelin.

SCE-

SCENE XXI.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh! je me soucie bien de cela : c'est une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à présent je vois bien que vous êtes une bonne personne : fy, que j'étois sot! laissez faire, nous l'attrapperons bien quand nous serons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc? j'avois assurément la vue trouble. Tenez, cela m'avoit fâché d'abord : mais à présent je donnerois toutes les Bergéres des Champs pour une mauvaise épingle : *& puis doucement.* Mais vous n'avez peut-être plus envie de moi à cause que j'ai été si bête?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari; oui je t'épouse, je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance; es-tu content?

ARLEQUIN *en la regardant sur cela tendrement.*

Ah! ma mie, que vous me plaisez! *& lui prenant la main.* Moi, je vous donne ma personne, & puis cela encore, *c'est son chapeau.* Et puis encore cela, *c'est son épée.*

Là-dessus en badinant il lui met son épée au côté, & dit en lui prenant sa baguette.

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la baguette, LA FE'E *inquiéte lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils, vous la casserez.

ARLEQUIN *se reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théatre & d'une façon reposée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez-donc vîte, j'en ai besoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, assoyez-vous-là ; & soyez sage.

LA FE'E *tombe sur le siége de gazon mis auprès de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je suis perdue, je suis trahie !

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je suis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des sauts de joye, il rit, il danse, il fiffle, & de tems en tems va autour de la Fée, & lui montrant la baguette :

Soyez bien sage, Madame la Sorciére, car, voyez-vous bien cela ? *Alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où sont mes Valets & tous les Diables aussi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la sembleu.....

Tout accourt à sa voix.

SCENE

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au-devant de Silvia & lui montrant la baguette.*

MA chére amie, voilà la machine, je suis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, il faut que vous soyez Sorciére aussi.

Il lui donne la baguette.

SILVIA *prend la baguette en sautant d'aise, & dit:*

Oh! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit:*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit:

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

Il prend la baguette, & ensuite bat les Esprits avec son épée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant:*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée, & lui dit en la saluant :*

Bon jour Madame, comment vous portez-vous? Vous n'êtes donc plus si méchante?

LA FE'E *retourne la tête en jettant des regards de fureur sur eux.*

SILVIA.

Oh! qu'elle est en colére!

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je suis le maître; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la là, mon ami, soyons généreux: la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne: mais je veux qu'on chante, qu'on danse, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

LA SURPRISE
DE
DE L'AMOUR.
COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0069
DFG

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, Ami de Lélio.

COLOMBINE, Suivante de la Comtesse.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

JACQUELINE, Servante de Lélio.

PIERRE, Fermier de la Comtesse.

La Scéne est dans une Maison de Campagne.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0070
DFG

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Comédie en trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIENS, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut donc? Tu me veux pour ta femme, eh bian, eſt-ce que je recule à cela?

PIERRE.

Bon, qu'eſt-ce que ça dit, eſt-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme?

JACQUELINE.

Tredame! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe?

PIERRE.

Hé là, là, je parle en diſcourant, je ſavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare; mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine, car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi? eſt-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas

pas affolés de moi tous deux ? es-ce qu'ils ne sont pas des hommes aussi bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je pense qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bian butord, je te baille la parfarance, qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

C'est, que tu m'aimes mieux qu'eux tant seulement ; mais si je ne te prenois pas moi, ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne, voilà le tu autem, je veux de l'amiquié pour la parsonne de moi tout seul : quand tout le Village vianroit te dire, Jacquelaine épouse moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui disi, nennin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'est tout : pour ce qui est d'en cas de moi, si j'allois être un parfide, je voudrois que ça te fâchit rudement, & que t'en pleurisse tout ton saoul, & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde. Tians, moi qui te parle, si t'allois me changer il n'y auroit pû de çarvelle cheux moi, c'est de l'amiquié que ça : tatigué que je serois content si tu pouvois itou devenir folle ! ah ! que ça seroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi quenque mot qui me fasse comprendre que tu pardrois un petit brin l'esprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rian, mais je n'en pense pas moins.

PIERRE.

Eh, pense-tu que tu m'aime par hazard ? dis-moi oui, ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIER-

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux, tu ris tout comme si tu disois oui, hé, hé, hé, qu'en dis-tu?

JACQUELINE.

Eh, je dis franchement que je serois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni, velà dire les mots & les parolles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philosomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaisir; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma Tante disoit toujours qu'un amant c'est comme un homme qui a faim; pû il a faim, & pû il a envie de manger; pû un homme a de peine après une fille, & pû il l'aime.

PIERRE.

Parsanguene, il faut que ta Tante ait dit vrai, car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacquelaine.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-là, pourvu qu'alle dure, mais j'ai bian peur que Monsieur Lelio, mon maître, ne consente à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il saura que je t'aime; car il nous a dit qu'il ne vouloit point voir d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça, est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain? & morgué je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'est pis qu'un Turc, à cause d'une Dame de Paris qui l'aimoit biaucoup, & qui li a tourné casaque pour un autre galant plus mal bâti que li: noute Monsieur a fait du tapage, il l'i a dit qu'alle devoit être honteuse, alle lui a dit

qu'alle

qu'alle ne vouloit pas l'être; & voilà bian de quoi ç'a-t-elle fait, & pis des injures, ous êtes cun indeigne, & voyez donc cet impertinent; & je me vangerai, & moi je m'en gausse; tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte sur nez, l'i qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmite, en phisolophe, car vela comme il dit; & depuis ce tems quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille; son valet Arlequin fait itou le dégoûté, quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de chambriere qui l'i a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quiens, véritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police, an punit tous les jours de pauvres voleurs, & an laisse aller & venir les parfides, mais vela ton maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes, je sis d'avis que j'attende que ça soit passé; va, va, il y a bonne esperance, pis que ta maîtresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle lui en parleroit.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Tous deux d'un air triste.

LELIO.

LE tems est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oui, il est aussi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'est pas toujours dans la même disposition, l'esprit aussi-bien que le tems est sujet à des nuages.

AR.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon esprit va bien, je ne m'embarrasse guéres du brouillard.

LELIO.

Tout le monde en est assez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le tems vilain, quand je suis triste.

LELIO.

C'est que tu as quelque chose qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de tristesse?

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi?

ARLEQUIN.

Pourquoi! en vérité je n'en sai rien, c'est peut-être que je suis triste de ce que je ne suis pas gai.

LELIO.

Va, tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me semble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, si tu es malade, c'est une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu fou, si tu n'es pas malade, comment trouve-tu donc que tu ne te portes pas bien?

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma santé.

LE-

LELIO.

C'eſt une ſanté de crocheteur, un honnête homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant, je me ſens peſant & lourd, j'ai une fainéantiſe dans les membres, je bâille ſans ſujet, je n'ai du courage qu'à mes repas, tout me déplait, je ne vis pas, je traîne; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût jour; voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'eſt un peu d'ennui qui t'a pris, cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce Livre qu'on m'a envoyé de Paris..... répons donc!

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc? Qu'eſt-ce que cette cérémonie?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits Oiſeaux qui ſont amoureux, cela me tracaſſe, j'ai preſque envie de manquer de parole à mon ſerment; cela me raccommode avec ces peſtes de femmes, & puis c'eſt le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là? Je me reſſouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles ſont aimables, & ce reſſouvenir-là ne va pas ſans quelques émotions de cœur; mais ce ſont ces émotions-là qui me rendent inébranlable, dans la réſolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi cela me fait tout le contraire à moi; quand ces émotions-là me prennent, c'eſt alors que

que ma résolution branle. Enseignez-moi donc à en faire mon profit, comme vous.

LELIO.

Oui-da, mon ami, je t'aime, tu as du bon-sens, quoiqu'un peu grossier; l'infidélité de ta maîtresse t'a rebuté de l'amour; la trahison de la mienne m'en a rebuté de même, tu m'as suivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien & par la ressemblance de nos aventures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, je vous assûre que je vous aime cent fois plus aussi que de coutume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant: je ne veux plus voir de femmes non plus que vous; cela n'a point de conscience, j'ai pensé crever de l'infidélité de Margot, seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête; mais quand je ne songe point à elle je n'y gagne rien, car je pense à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter; je cours, je saute, je chante, je danse, je n'ai point d'autre secret pour me chasser cela: mais ce secret-là n'est que de l'onguent miton mitaine, je suis dans un grand danger; & puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire, comment je ferai pour devenir fort quand je suis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laisse en repos ceux qui te fuyent!

ARLEQUIN.

Cela est tout raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipére, qui

qui me dit qu'elle est charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Eh, mon cher enfant, la vipére n'ôte que la vie: Femmes, vous nous raviſſez notre raiſon, notre liberté, notre repos, vous nous raviſſez à nous-mêmes, & vous nous laiſſez vivre. Ne voilà-t-il pas des hommes en bel état après, de pauvres foux, des hommes troublés, yvres de douleur ou de joye, toujours en convulſions, des eſclaves. Et à qui appartiennent ces eſclaves? à des femmes! Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître: nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je ſoutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité c'eſt pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat; c'eſt dommage qu'il ait tant de griffes!

LELIO.

Tu as raiſon, c'eſt dommage; car enfin eſt-il dans l'univers de figure plus charmante? Que de graces! Et que de variété dans ces graces!

ARLEQUIN.

C'eſt une créature à manger.

LELIO.

Voyez ſes ajuſtemens: juppes étroites, juppes en lanternes, coëfure en clocher, coëfure ſur le nez, capuchon ſur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les ſur une femme, dès qu'elles auront touché ſa figure enchantereſſe, c'eſt l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'eſt de l'eſprit qui lui vient juſques au bout des doigts: cela n'eſt-il pas bien ſingulier?

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt vrai, il n'y a mardi pas de Li-

vre

vre qui ait tant d'esprit qu'une femme, quand elle est en corset & en petites pantoufles.

LELIO.

Quel aimable désordre d'idées dans sa tête! que de vivacité! quelles expressions! que de naïveté! L'homme a le bon sens en partage, mais ma foi l'esprit n'appartient qu'à la femme: à l'égard de son cœur, ah! si les plaisirs qu'il nous donne étoient durables, ce seroit un séjour délicieux que la Terre. Nous autres hommes la plupart, nous sommes jolis en amour; nous nous répandons en petits sentimens doucereux; nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge; nous nous faisons des méthodes de tendresse; nous allons chez une femme, pourquoi? pour l'aimer, parce que c'est le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire? Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, ni fâchée, ni bien-aise; elle est tout cela sans le savoir, & cela est charmant. Regardez-la quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire: morbleu, nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence!

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je m'en souviens, Margot avoit si bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de la jalousie & du plaisir notre cœur à nous autres est un vrai paralytique, nous restons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même, il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance: elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répète-t-elle vous l'apprenez toujours, vous ne le sçaviez pas encore: ici par une im-

patience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant, enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, & du silence de toutes couleurs: & le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne! le moyen de se voir adoré, sans que la tête vous tourne! Pour moi j'étois tout aussi sot que les autres Amans, je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit. Ah qu'il est mortifiant d'en rabattre! c'est aujourd'hui ma bêtise qui m'étonne; l'homme prodigieux a disparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à sa place.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monsieur, queussi, queumi, voilà mon histoire, j'étois aussi sot que vous; vous faites pourtant un portrait, qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es, ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable, qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'esprit?

ARLEQUIN.

Oui, est-ce que tout cela n'est pas bien joli?

LELIO.

Non, tout cela est affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce sont-là les instrumens de notre supplice; dis-moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisit à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or, & ces perles?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverois cela fort bon, il n'y auroit que le vilain Tigre dont

je

je ne voudrois pas; mais je prendrois vitement quelques milliers d'écus dans mes poches, je laisserois-là le reste, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oui, mais tu ne saurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plutôt ramassé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

Fi, par la morbleu, c'est bien dommage, voilà un sot trésor de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne; enfin ces perles c'est son cœur, qu'elle t'abandonne avec tous ses transports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre c'est un caractére perfide, retranché dans l'ame de ta Maîtresse; il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le tien, adieu tes plaisirs; il te laisse aussi misérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'est justement la bête que Margot a lâché sur moi, pour avoir aimé son argent, son or, & ses perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore?

ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, je ne songeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que son nez.

LELIO.

Quand tu seras tenté de revoir des femmes, souviens-toi toujours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur, comme une envie fatale d'aller sur sa route & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui est fait, je renonce à toutes les femmes, & à tous les trésors du monde, & je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

Que me veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

Dequoi s'agit-il?

JACQUELINE.

C'est que ne vous déplaise..... mais vous vous fâcherez.

LELIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monsieur vous avez dit, il y a queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'eussions de Galands.

LELIO.

Non, je ne veux point voir d'amour dans ma maison.

JACQELINE.

Je viens pourtant vous demander un petit prévilége.

LELIO.

Quel est-il?

JACQUELINE.

C'est que révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LE-

LELIO.

Tu as le cœur tendre, voilà un plaisant aveu! & qui est le nigaud qui est amoureux de toi?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'est moi, Monsieur.

LELIO.

Ah c'est toi, Maître Pierre, je t'aurois cru plus raisonnable: eh bien Jacqueline, c'est donc pour lui que tu as le cœur tendre?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur, il y a bien deux ans en-çà que ça m'est venu ..... mais, dis toi-même, je ne sis pas assez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monsieur, franchement c'est qu'a me trouve gentil, & si ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-temps que je serions ennôcés.

LELIO.

Tu es fou, Maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera-là; croi-moi, ne t'attache point à elle, laisse-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon, voilà de biaux contes, qu'ous li faites-là, Monsieur. Est-ce que vous croyez que je sommes comme vos Girouettes de Paris, qui tournent à tout vent. Allez, allez, si qu'eu-qu'un de nous deux se plante-là, ce sera li qui me plantera, & non pas moi: à tout hazard, notre Monsieur, donnez-moi tant seulement une petite parmission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oui, Monsieur, vo là tout fin dret ce que c'est, & Jacquelaine a itou quequ'e doutance, que vous vourez bian de votre grace, & pour l'amour de son sarvice, & de stila de son pére & de sa mére, qui nous ont tant sarvi, quand ils n'étient pas encore dé unis; tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres, & tout franchement, pour vous le couper court,

LELIO.

Achéve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne aussi tu t'embarbouille dans je ne sçai combien de paroles, qui ne sarvont de rian, & Monsieur pard la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'est ce qui fait, si vous parmettez que je vous le disions en bref...

LELIO.

Et non, Jacqueline, dis-le-moi en long, tu auras plutôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque espérance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux, nous verrons cela une autre fois, & je ferai ce que je pourrai, pourvu que le parti te convienne. Laissez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE *prenant Arlequin à l'écart.*

ARlequin, par charité, recommandez-nous à Monsieur, c'est que je nous aimons Jacqueleine & moi, je n'avons pas de grands moyens, & . . . . .

ARLEQUIN.

Tout beau Maître Pierre, dis-moi, as-tu son cœur?

PIERRE.

Parguienne oui, à la parfin alle m'a lâché son amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains! voilà le caractére perfide qui va venir, je t'expliquerai cela

cela plus au long une autre fois, mais tu le sentiras bien ; adieu pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal est sans remède.

JACQUELINE

Queu tripotage est-ce qu'il fait donc là, avec ce remede, & ce caractére?

PIERRE.

Marguié tous ces discours me chiffonnont malheur, je varrons ce qui en est par un petit tour d'adresse. Allons-nous-en, Jacqueleine, Madame la Comtesse fera mieux que nous.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à son Maître.*

MOnsieur, mon cher Maître, il y a une mauvaise nouvelle.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comtesse, qui a acheté depuis un an cette belle maison près de la vôtre?

LELIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comtesse est ici, & qu'elle veut vous parler. J'ai mauvaise opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toujours des Femmes! Eh que me veut-elle?

ARLEQUIN.

Je n'en sai rien, mais on dit qu'elle est belle & veuve, & je gage qu'elle est encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : Je ne me soucie, ni de sa beauté, ni de son veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne disposition! Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu?

ARLEQUIN.

C'est qu'on dit, qu'il y a aussi une Femme de chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Benêt! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, j'espére en vous, & en votre assistance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui se promènent, retirons-nous. *Ils se retirent.*

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lélio.*

Voilà un jeune-homme bien sauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oseroit-on vous demander, d'où vient cette férocité, qui vous prend à vous & à votre Maître?

ARLEQUIN

A cause d'un proverbe, qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fu't-il?

ARLEQUIN.

C'est que nous savons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ose nous regarder, Madame: allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la sottise que vous venez de faire.

AR-

ARLEQUIN *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle eſt jolie!

LA COMTESSE.

Laiſſe-le là, je crois qu'il eſt imbécile.

COLOMBINE.

Et moi je crois que c'eſt malice. Parleras-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon Maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas votre faute, c'eſt la nature qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire, & comment te tireras-tu d'affaire avec moi? je ſuis un eſpiégle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prr. il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Va mon ami, va dire à ton Maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller. Monſieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. Ah! comme cela m'accrocheroit, ſi je me laiſſois faire.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

LELIO.

MAdame, puis-je vous rendre quelque ſervice?

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, mais il y a le neveu de mon fermier, qui cherche en mariage une jeune païsane de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage, ils m'ont priée de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire, quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuser si j'ai fui; mais je vous avoue que vous êtes d'un sexe, avec que j'ai cru devoir rompre pour toute ma vie: cela vous paroîtra bien bizarre. Je ne chercherai point à me justifier, car il me reste un peu de politesse, & je craindrois d'entamer une matiére qui me met toujours de mauvaise humeur; & si je parlois, il pourroit malgré moi m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, est-ce que ce discours là ne vous remue pas la bile? allez, Monsieur, tous les renegats font mauvaise fin, vous viendrez quelque jour crier miséricorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraseront comme un serpent Il faut bien que justice se fasse.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas présente, je vous dirois franchement, que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monsieur. Tout ce que nous disons ici, ne s'adresse point à vous, regardons-nous comme hors d'intérêt. Et sur ce pied là peut-on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes?

LE-

LELIO.

Ah! Madame, dispensez-moi de vous le dire, c'est un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions, où votre Sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidélité qui vous a donné tant de colére.

LELIO.

Oui, Madame, c'est une infidélité, mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vite, votre Maitresse cessa-t-elle de vous aimer, pour en aimer un autre?

LELIO.

En doutez-vous, Madame? la simple infidélité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme, sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi? vous eûtes un successeur? elle en aima un autre?

LELIO.

Oui, Madame: Comment cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en païs de connoissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur!

LA COMTESSE.

Oui, votre Maitresse est une indigne, & l'on ne sauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe, il n'y a pas à tortiller: c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai cru d'abord moi, qu'elle n'avoit fait que se dégoûter de vous, & de l'amour, & je lui pardonnois en faveur de cela, la sottise qu'elle avoit eue de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

COLOMBINE.

Prenez, prenez toujours cela en attendant mieux.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'eſt donc rien à votre compte, que de ceſſer ſans raiſon d'avoir de la tendreſſe pour un homme?

LA COMTESSE.

C'eſt beaucoup au contraire: ceſſer d'avoir de l'amour pour un homme, c'eſt à mon compte connoître ſa faute, s'en repentir, en avoir honte, ſentir la miſére de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le reſpect qu'un femme ſe doit à elle-même. J'ai bien vu que nous ne nous entendions point; ſi votre Maitreſſe n'avoit fait que renoncer à ſon attachement ridicule, eh! il n'y auroit rien de plus louable; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance, eh ſi. Je ſuis de votre ſentiment, cette femme-là eſt tout-à-fait mépriſable: Amant pour Amant, il valoit autant que vous deshonnoraſſiez ſa raiſon qu'un autre.

LELIO.

Je vous avoue, que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, il faudroit bien des converſations comme celle-là, pour en faire une raiſonnable. Courage, Monſieur, vous voilà tout déferré: décochez-lui moi quelque trait bien hétéroclite, qui ſente bien l'original! eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'eſt aſſurément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendreſſe d'une femme: l'idée eſt neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LELIO

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur, je n'ai point à me plaindre des hommes, je ne les hais point non plus.

Hélas

Hélas la pauvre espéce! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Ouida, je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir, qu'à nous fâcher contre elle.

LELIO.

Mais qu'a-t-elle donc de si comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique? mais y songez-vous, Monsieur? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confréres. Si je parlois, vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que votre espéce a de comique, qui pour se mettre à son aise a eu besoin de se réserver un privilége d'indiscrétion, d'impertinence, & de fatuïté, qui suffoqueroit, si elle n'étoit babillarde, si sa misérable vanité n'avoit pas ses coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de deshonnorer un Sexe qu'elle ose mépriser pour les mêmes choses, dont l'indigne qu'elle est, fait sa gloire. Oh! l'admirable engeance qui a trouvé la raison, & la vertu, des fardeaux trop pesans pour elle, & qui nous a chargé du soin de les porter! ne voilà-t il pas de beaux titres de supériorité sur nous? & de pareilles gens ne sont-ils pas risibles? Fiez-vous à moi, Monsieur, vous ne connoissez pas votre misére, j'oserai vous le dire, vous voilà bien irrité contre les femmes; je suis peut-être moi, la moins aimable de toutes; tout hérissé de rancune que vous croyez être, moyennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coutetoit, grace à la tournure grotesque de l'esprit de l'homme, vous m'alliez donner la comedie: Oh je vous defie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah, cela est plaisant, Madame, peu de femmes sont aussi aimables que vous, vous l'êtes tout autant que je suis sûr que vous croyez l'être ; mais s'il n'y a que la comédie dont vous parlez, qui puisse vous réjouir, en ma conscience vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux la comédie ; cependant si j'étois à la place de Madame, le défi me piqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me pique point, je la tiens gagnée ; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soyons amis pendant que nous y resterons. Je vous promets sureté, nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on n'a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident, cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu, pourquoi prêcher la fin du Monde, cela coupe la gorge à tout : soyons raisonnables, condamnez les amans déloyaux, les conteurs de sornettes, à être jettés dans la riviére une pierre au col, à merveille ; enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien ; mais les amans fideles, dressez-leur de belles & bonnes statues pour encourager le Public ; vous riez, adieu pauvres brebis égarées. Pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A votre égard que le Ciel vous assiste, mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie : je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monsieur, j'ai quelques

ques ordres à donner, n'oubliez pas de grace ma recommandation pour ces payſans.

SCENE VIII.

LE BARON *ami de Lélio.*

LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

Ne me trompai-je point, eſt-ce vous que je vois Madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi? avec notre ami Lélio, cela ſe peut-il?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant, & d'où vient la ſurpriſe?

LE BARON.

Comment ma ſurpriſe! voici peut-être le coup de hazard le plus bizarre qui ſoit arrivé.

LELIO.

En quoi?

LE BARON.

En quoi? morbleu, je n'en ſaurois revenir, c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer; dès que je ſerai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais que veux-tu dire?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans ce Monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi; Européennes, Aſiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, bazanées, de toutes les couleurs. Nos propres expériences, & les relations de nos voyageurs, nous apprennent que partout la femme eſt amie de l'homme, que la ma-

nature l'a pourvue de bonne volonté pour lui ; la nature n'a manqué que Madame : le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre espéce n'ait point rencontré grace; & cette seule exception de la Loi générale, se rencontre avec un personnage unique; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatisme tout neuf, qui seul de tous les hommes n'a pu s'accoutumer aux Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde, enfin qui s'est condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vu. Oh je ne sache point d'avanture qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah, je te pardonne toutes tes injures, en faveur de ces Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi je me sai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pu me donner de plus; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON *sérieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là, ridicule, ménageons les termes; il peut venir un jour, où vous serez bien-aise de lui trouver une épithéte plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien il vous tournera : c'est si peu de chose que l'esprit; après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée. Hélas! peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent

finissent par faire rire? Je suis un homme à pronostic, voulez-vous que je vous dise, tenez, je crois que votre merveilleux est à fin de terme.

LELIO.

Cela se peut bien, Madame, cela se peut bien, les foux sont quelquefois inspirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raisonnes, as-tu lu l'Histoire Romaine?

LELIO.

Oui, qu'en veux-tu faire de ton Histoire Romaine?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un Ambassadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre s'il en sortoit avant qu'il eût répondu à sa demande?

LELIO.

Oui, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Tiens mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & sous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la République de Rome, je t'ordonne de n'en sortir que soupirant pour les beautés de Madame. Voyons si tu oseras broncher.

LELIO *passe le cercle.*

Tiens je suis hors du cercle, voilà ma réponse, va-t-en la porter à ton benêt d'amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron, je vous prie badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à votre char, il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste! vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LE-

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'eſt point jaloux.

LA COMTESSE *embarraſſée.*

Meſſieurs, j'entens volontiers raillerie, mais finiſſons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien: faiſons-la profiter par un petit tour de cercle.

Il l'enferme auſſi.

LA COMTESSE *ſortant du cercle.*

Laiſſez-moi, qu'eſt-ce que cela ſignifie? Baron, ne liſez jamais d'Hiſtoire, puiſqu'elle ne vous apprend que des poliſſonneries.

Lélio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lélio eſt mon ami, & je ne veux point lui donner de Maitreſſe inſenſible.

LA COMTESSE *ſérieuſement.*

Cherchez-lui donc une Maitreſſe ailleurs, car il trouveroit fort mal ſon compte ici.

LELIO.

Madame, je ſai le peu que je vaux, on peut ſe diſpenſer de me l'apprendre, après tout votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lélio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentimens ne vous étoient indifférens.

LE BARON.

Ah le beau duo! vous ne ſavez pas encore combien il eſt tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En-vérité vos folies me pouſſent à bout, Baron.

LE

LE BARON.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur Lélio & moi, de vous reconduire jusques chez vous.

COLOMBINE *arrivant.*

Bonjour, Monsieur le Baron. Comme vous voilà rouge Madame. Monsieur Lélio est tout je ne sai comment aussi: il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux?

LA COMTESSE *sortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laissez-les là, Colombine, ils sont de méchante humeur: ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en se fâchant.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN

Avec un équipage de Chasseur.

COLOMBINE *qui a écouté un peu leur conversation.*

JE vois bien qu'ils nous apprêteront à rire. Mais où est Arlequin! je veux qu'il m'amuse ici: j'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui?

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf, ce gibier-là méne un Chasseur trop loin; je me perdrois, tournons d'un autre côté.... allons donc..... heut, me voilà justement sur le chemin du Tigre, maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! la fine mouche, je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez, passez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas moi, passe-le toi-même!

A R.

ARLEQUIN.

Oh pardi, à bon chat bon rat, je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'esprit en voyant une femme!

ARLEQUIN.

Va-t-en, va-t-en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien: tu verras si tu n'es pas une vipére.

COLOMBINE.

Ton Maître est un visionnaire, qui te fait faire pénitence de ses sottises. Dans le fond tu me fais pitié, c'est dommage qu'un jeune-homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant, car tu es sans malice.....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeunesse dans la langueur & la souffrance: car dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis.

ARLEQUIN.

Oh cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes; si vous étiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi & c'est vous qui en êtes cause, & maigré tout cela il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La sotte chose que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original qui dispute contre son cœur comme un honnête homme!

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être si jolie & si traîtresse?

CO-

COLOMBINE.

Comme si on devoit rougir de ses bonnes qualités. Au revoir, nigaud; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant sa montre.*

CEla est singulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons sans rien dire: entre deux femmes cela ne laisse pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne sache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'est, suivant l'espéce de la chose je ferai l'estime de votre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas nécessaire que je voye si souvent Lélio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lélio: votre taciturnité n'est pas si belle que je le pensois; la mienne à vous

dire

dire le vrai, n'eſt pas plus méritoire. Je me raiſois à peu près dans le même goût; je ne rêve pas à Lélio, mais je ſuis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire? quel mal y a-t-il à penſer à ce que je penſe?

COLOMBINE.

Oh pour du mal il n'y en a pas, mais je croyois que vous ne diſiez mot par pure pareſſe de langue, & je trouvois cela beau dans une femme: car on prétend que cela eſt rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous voyiez ſi ſouvent Lélio?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raiſons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens: il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille, je ſuis bien aiſe que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage; mais, ſans nous parler, Lélio peut me faire ſavoir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus?

COLOMBINE.

Comment? il n'y a pas de commentaire à cela. Malepeſte, c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler, mais cela n'eſt pas commode; le plus court eſt de s'entretenir de loin, vraiment on s'entend bien mieux. Lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout, je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Je me doute moi, que vous ne vous doutez pas

pas des vôtres, mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Mais aussi de quoi vous avisez-vous, de prendre un si grand tour pour parler à un homme? Monsieur, soyons amis tant que nous resterons ici, nous nous amuserons, vous à médire des femmes, moi à mépriser les hommes, (voilà ce que vous lui avez dit tantôt,) est-ce que l'amusement que vous avez choisi ne vous plaît plus?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours; mais j'ai songé que je mettrai Lélio plus à son aise, en ne le voyant plus. D'ailleurs la conversation que nous avons eue tantôt ensemble, jointe aux plaisanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiére à de nouvelles scénes, que je suis bien aise d'éviter; tiens, prens ce billet.

COLOMBINE.

Pour qui?

LA COMTESSE.

Pour Lélio. C'est de cette Paysane dont il s'agit, je lui demande réponse.

COLOMBINE.

Un billet à Monsieur Lélio, exprès pour ne point donner matiére à la plaisanterie! mais voilà des précautions d'un jugement...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'est une maladie qui commence: votre cœur en est à son premier accès de fiévre, tenez, le billet n'est plus nécessaire; je vois Lélio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites votre commission.

SCE-

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

POurquoi donc Madame la Comteſſe ſe retire-t-elle en me voyant?

COLOMBINE *preſentant le billet.*

Monſieur ..... ma Maitreſſe a jugé à propos de réduire ſa converſation dans ce billet. A la campagne on a l'eſprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la fineſſe qu'il peut y avoir à me laiſſer-là quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des meſures avec elle pour nos Payſans: mais voyons ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille de lui répondre ſur une carte, cela ſera bien auſſi drôle.

LELIO *lit.*

Monſieur, depuis que nous nous ſommes quittés, j'ai fait réflexion qu'il étoit aſſez inutile de nous voir.

Oh? très-inutile, je l'ai penſé de-même. *Je prévois que cela vous généroit, & moi à qui il n'ennuye pas d'être ſeule, je ſerois fâchée de vous contraindre.*

Vous avez raiſon, Madame, je vous remercie de votre attention.

Vous ſavez la priére que je vous ai faite tantôt, au ſujet du mariage de nos jeunes gens; je vous prie de vouloir bien me marquer là-deſſus quelque choſe de poſitif.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractére le plus paſſable que j'aye vue de ma vie; ſi j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce ſeroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu j'ai peur que ce tour-là ne vous joue d'un mauvais tour.

LE-

LELIO.

Oh non, l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en-vérité beaucoup d'eſtime pour elle, cela eſt dans mon goût; je ſuis ravi que la propoſition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oui, notre deſſein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi! ni de moi non plus?

ARLEQUIN.

Oh je ſuis honnête, je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monſieur, faites-vous réponſe?

LELIO.

Oui, ma chére enfant, j'y cours: Vous pouvez lui dire, puiſqu'elle choiſit le papier pour le champ de bataille de nos converſations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrain ne me manquera de long-tems.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons qui aura le dernier.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'eſt-à-dire que vous êtes bien charmé du parti que prend ma Maîtreſſe?

ARLEQUIN.

Pardi cela eſt admirable!

LELIO.

Oui, aſſurément cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN.

Emmenez-moi avec vous, car je ne me fie point à elle,

COLOMBINE.

Oh je n'attendrai point, si je suis seule ; je veux causer.

LELIO.

Fais-lui l'honnêteté de rester avec elle, je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer, mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, Mademoiselle Colombine, promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai, car je répons tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons-nous.

Et puis à part, & en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *déconcerté & se promenant de son côté.*

C'est une malédiction que cet Amour : il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience & faire bonne mine.

Il

Il chante.

Turle turluton.

COLOMBINE *le rencontrant sur le Théatre & l'arrêtant.*

Mais vraiment tu as la voix belle: sais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oui, je commence à lire les paroles.

Il chante.

COLOMBINE *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin, sérieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur?

ARLEQUIN.

Ah! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je suis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE *allant à lui.*

Oh tu m'ennuyes, je veux que tu me dises franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te hais.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr?

COLOMBINE.

Savez-vous bien, Monsieur le Butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous soupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plaîs donc?

COLOMBINE.

Oui, ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe, adieu ma mie, sauve qui peut.... Ah! Monsieur, vous voilà.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Hélas! c'est ce lutin-là qui me prend à la gorge: elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne saurois-tu lui dire que tu ne veux pas?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise: elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guérison de sa folie, il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'est partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guérison; je suis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin Tenez Colombine, voilà la réponse au billet de votre Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiére?

LELIO.

Eh! pourquoi la ferois-je fiére? Je la fais in-

indifférente. Aî-je quelque intérêt de la faire autrement?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies sont les meilleures: l'homme est foible, tous les Philosophes du temps passé nous l'ont dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste & gaillard, vous n'êtes point cela; ce que vous êtes est caché derrière tout cela: si j'avois besoin d'indifférence, & qu'on en vendit, je ne ferois pas emplette de la vôtre, j'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en est un: & franchement, vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon: tout autant de simptômes d'une indifférence amoureuse.

LELIO.

Et laissez-moi, Colombine, ce discours-là m'ennuye.

COLOMBINE.

Je pars, mais mon avis est que vous avez la vue trouble; attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin; n'allez pas vous jetter dans quelque ornière, vous embourber dans quelque pas. Quand vous soupirerez, vous serez bien aise de trouver un écho qui reponde. N'en dites rien, ma Maitresse est étourdie du bateau, la bonne Dame bataille, & c'est autant de batu; *motus*, Monsieur, je suis votre servante.

Elle s'en va.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa Maîtresse s'humanise, elle qui me fuit, & qui me fuit moi présent. Oh ! parbleu, Madame la Comtesse, vos maniéres sont tout à fait de mon goût; je les trouve pourtant un peu sauvages, car enfin l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre : je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable; & voilà le sens du billet, tout mitigé qu'il est. Oh! la vérité est que je ne croyois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, chacun a son goût.

LELIO.

Parbleu je suis content de la réponse que j'ai fait au billet, & de l'air dont je l'ai reçu; mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content, à moins qu'on ne soit fâché. Tenez-vous ferme mon cher Maître, car si vous tombez me voilà à bas.

LELIO.

Moi tomber! Je pars dès demain pour Paris, voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croiroit peut-être que je serois sensible à son amour, & je veux la laisser-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc moi ?

LELIO.

Tu me suivras.

A R-

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine, il s'agit bien de Colombine : veux-tu encore aimer, dis? Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un liévre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec distraction.*

Il faut avouer que les bizarreries d'esprit d'une femme, sont des piéges bien finement dressés contre nous!

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux; mais si Colombine m'enforcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché, mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas?

LELIO *distrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jetter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre? Oh, sans l'inimitié que j'ai vouée à l'amour, j'extravaguerois actuellement peut-être. Je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage, je serois piqué, j'aimerois : cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire, il a du cœur comme un César : mais si ce César étoit à ma place, il seroit bien sot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui hait l'amour; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre séjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifféremment, je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noyer, j'ai vu sans danger les charmes de sa personne. Voilà qui est fini, j'ai maintenant affaire à des

caprices, à des fantaisies; équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant. Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en se jouant, seroit la ruine de mon repos, si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LELIO.

Un billet m'arrête en chemin: billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas la peine. M'écrire cela à moi! qui suis en pleine sécurité, qui n'ai rien fait à cette femme, s'attendon à cela? Si je ne prens garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il? je serai étonné, déconcerté; premier degré de folie, car je vois cela tout comme si j'y étois; après quoi l'amour-propre s'en mêle, je me croirai mépriſé, parce qu'on s'estime un peu, je m'aviserai d'être choqué, me voilà fou complet. Deux jours après, c'est de l'amour qui se déclare, d'où vient-il? pourquoi vient-il? d'une petite fantaisie magique qui prend à une femme, & qui plus est, ce n'est pas sa faute à elle; la nature a mis du poison pour nous dans toutes ses idées: son esprit ne peut se retourner qu'à notre dommage, sa vocation est de nous mettre en démence: elle fait sa charge involontairement. Ah! que je suis heureux dans cette occasion-ci, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà ce billet insultant, malhonnête; mais cette réflexion-là me met de mauvaise humeur; les mauvais procédés m'ont toujours déplû, & le vôtre est un des plus déplaisans, Madame la Comtesse, je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer sa Maîtresse.*

Monsieur, ne me parlez plus d'elle; car, voyez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LE-

LELIO.

Amoureuse! Elle amoureuse!

ARLEQUIN.

Oui, je la voyois tantôt qui badinoit, qui ne savoit que dire, elle tournoit autour du pot; je crois même qu'elle a tapé du pied, tout cela est signe d'amour, tout cela mène un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi, je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous couter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais après son billet & son procédé.

ARLEQUIN.

Son billet! de qui parlez-vous?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien ce billet, n'est pas d'elle?

LELIO.

Il ne vient pas d'elle?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est de la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord?

ARLEQUIN.

Moi! de Colombine, ce n'étoit donc pas à cause d'elle que vous vouliez me mener à Constantinople?

LELIO.

Peste soit de l'animal avec son galimathias!

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LELIO.

Oh qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mépriſes-là, car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous aimera bientôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LELIO.

Moi l'aimer! moi l'aimer! tiens, tu me feras plaiſir de ſavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve; car je veux ſavoir à quoi m'en tenir; & ſi, contre toute apparence, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de panchant pour moi, vite à cheval: je pars.

ARLEQUIN.

Bon: & vous partez demain pour Paris.

LELIO.

Qui eſt ce qui t'a dit cela?

ARLEQUIN.

Vous: il n'y a qu'un moment, mais c'eſt que la mémoire vous faille comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe, il eſt bien aiſé de voir que le cœur vous demange; vous parlez tout ſeul, vous faites des diſcours qui ont dix lieues de long, vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous reſtez, & puis du noir, & puis du blanc. Pardi quand on ne ſait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après, quand je vois mon Maître qui perd l'eſprit? le mien s'en va de compagnie.

LELIO

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quel-

quelque chose dans le cœur de la Comtesse; & je donnerois tout à l'heure cent écus, pour avoir soupçonné juste. Tâchons de le savoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrappera, je le sens bien.

LELIO.

Ecoute, après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent pesant de dessus le corps, vous prenez bien la chose. Franchement, Monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon. Entre nous je la crois plus fatigée que malicieuse. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer, mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu panier je me laisserai aller; si vous m'en croyez vous ferez de même: être amoureux & ne l'être pas, ma foi je donnerai le choix pour un liard. C'est misére: j'aime mieux la misére gaillarde que la misére triste. Adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens: tiens ce n'est pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LELIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre ne me serviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe? si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le savoir; ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux, je veux avoir la consolation que vous le soyez aussi, afin qu'on dise toujours, tel valet, tel maître.

Je ne m'embarrasse pas d'être un ridicule, pourvu que je vous ressemble; si la Comtesse vous aime, je viendrai vitement vous le dire, afin que cela vous achéve: par bonheur que vous êtes déjà bien avancé, & cela me fait un grand plaisir. Je m'en vais voir l'air du Bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il est déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monsieur!

LELIO *distrait.*

Je prierai pourtant la Comtesse d'ordonner à Colombine de laisser ce malheureux en repos; mais peut-être elle est bien-aise elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comtesse n'est pas dans le goût d'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur!

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien, que veux-tu?

JACQUELINE.

Je viens vous demander mon congé.

LELIO *sans l'entendre.*

Morbleu je n'entens parler que d'amour, eh laissez-moi respirer vous autres! vous me lassez, faites comme il vous plaira, j'ai la tête remplie de femmes & de tendresses; ces maudites idées-là me suivent par-tout, elles m'assiégent, Arlequin d'un côté, les folies de la Comtesse de l'autre, & toi aussi.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je viens vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi?

JAC-

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus, ce méſérable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes, je l'ai vu qui batifoloit avec elle; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons donc, & le vilain qu'il eſt m'a fait comme cela un geſte du coude; cela vouloit dire, va te promener. Oh que les hommes ſont traîtres! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſoule que je n'en veux plus entendre parler, & je viens pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'aviſe ce Coquin-là d'être infidéle?

JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas? c'eſt pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh Monſieur, je ne veux pas reſter dans le Village, car on eſt ſi foible; ſi ce garçon-là me recharchoit, je ne fis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage, & je prétens être brouillée.

LELIO.

Ne te preſſe pas, nous verrons ce que dira la Comteſſe.

JACQUELINE.

Hom! la voilà cette Comteſſe. Je m'en vas, Piarre eſt ſon valet, & ça me fâche itou contre elle.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE *qui cherche à terre, avec application.*

LELIO *la voyant chercher.*

Elle m'a fui tantôt: si je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué son procédé; comme il n'en est rien, il est bon de lui paroître tout aussi indifférent que je le suis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE *cherchant toujours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage-là me déplaît; je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en est trop; Madame, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous pensiez juste. Mais je prendrai la liberté de vous représenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéir. Le moyen de ne vous point voir, je me trouve près de vous, Madame, vous venez jusqu'à moi? Je me trouve irrégulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas Monsieur, je ne vous voyois pas: après cela quand je vous aurois vu, je ne me ferois pas un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cause de vous; je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet, il ne signifioit pas, haïssons-nous, soyons-nous odieux. Si vos dispositions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas

ma

ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue, vous souffrez apparemment, & j'en suis fâchée, mais vous avez le champ libre: voilà de la place pour fuir, délivrez-vous de ma vue. Quant à moi, Monsieur, qui ne vous hais ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train, que vous me soyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agisse tout comme si vous n'étiez pas-là. Je cherche mon portrait, j'ai besoin de quelques petits diamans qui en ornent la boëte, je l'ai prise pour les envoyer démonter à Paris, & Colombine à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu; voilà ce qui m'occupe, & si je vous avois apperçu-là, il ne m'en auroit couté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner. Peut-être même m'auroit-il pris fantaisie de vous prier de chercher avec moi, puisque vous vous trouvez-là: car je n'aurois pas deviné que ma présence vous affligeoit; à-présent que je le sais, je n'userai point d'une priére incivile. Fuyez vite, Monsieur, car je continue.

LELIO.

Madame, je ne veux point être *incivil* non plus, & je reste puisque je puis vous rendre service, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monsieur, ne vous contraignez pas: allez-vous-en, je vous dis que vous me haïssez, je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu Madame, c'est trop souffrir de rebuts en un jour, & billet & discours, tout se ressemble. Adieu donc, Madame, je suis votre serviteur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis votre Servante.

Quand il est parti, elle dit:

Mais

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va & qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il vouloit donner à sa fermiére; il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume: je me moque de sa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'instant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.

Quoi vous revenez, Monsieur!

LELIO *d'un air agité.*

Oui, Madame je reviens, j'ai quelque chose à vous dire, & puisque vous voilà, ce sera un billet d'épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il?

LELIO.

C'est que le neveu de votre fermier ne doit plus compter sur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaisir, car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé! Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves! Mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune-homme? que signifie ce caprice-là?

LELIO.

Ce que signifie un caprice? je vous le demande, Madame, cela n'est point à mon usage, & vous le définiriez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de ce ui-ci, si vous vouliez. Il est votre ouvrage apparemment; je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit, vous avez tout arrêté: je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame!

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, il n'étoit pas nécessaire de vous

vous y prendre de cette façon-là, cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir, vous fût à charge. Je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi, & sans le hazard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vue de votre vie, si j'avois pu.

LELIO.

Eh je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de votre vie; eh pourquoi en douteriez-vous? En vérité je ne vous comprens pas! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de sentimens, n'est-il pas vrai? d'où vient donc que j'en changerois? Sur quoi en changerois-je? y songez-vous? Oh mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus, voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez à rien? mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle. Eh bien, Monsieur, vous ne m'aimerez jamais, cela est-il si triste? Oh je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir, & je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur; assurément vous me soupçonnez de panchant pour vous. Vous m'assurez que vous n'en aurez jamais pour moi: vous croyez me mortifier, vous le croyez Monsieur Lélio, vous le croyez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'espérois que vous me divertiriez en m'aimant: vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LE-

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyerons donc point ensemble, si je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate. Vous espériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti : quoi qu'il en soit, brisons là-dessus, la Comédie ne me plaît pas longtems, & je ne veux être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui se croit aimé, surtout quand il n'aime pas, se met en prise.

LELIO.

Je ne pense point que vous m'aimez, Madame, vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'usez point de prétexte, je vous ai déplû d'abord; moi spécialement je l'ai remarqué, & si je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je serois peut-être le plus humilié, le plus raillé, & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez, je serois fâchée que vous m'aimassiez; parce que j'ai résolu de ne point aimer. Mais quelque chose que j'aye dit, je croirois du moins devoir vous estimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste ? je ne suis pas sans discernement. Mais à quoi bon faire cette supposition, que si vous m'aimiez je vous traiterois plus mal qu'un autre? La supposition est inutile, puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes manières, que vous importe ce qui en arriveroit? cela vous doit être indifférent; vous ne m'aimez pas? car enfin si je le pensois ....

LELIO.

Eh, je vous prie, point de menace, Madame: vous

vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai besoin que de cela: ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, j'en suis ravie, je vous l'accorde; j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée! ma foi Madame, il ne faut pas que vous la soyez du tout; & tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh de tout mon cœur: allons Monsieur, ne nous voyons plus. Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon fermier; vous me ferez savoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai si je souscrirai à ce mariage, dont notre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis: soyons-nous inconnus l'un à l'autre; j'oublie que je vous ai vu: je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie, je ne vous oublierai point, vos façons avec moi vous ont gravée pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaîra, je n'ai rien à me reprocher, mes façons ont été celles d'une femme raisonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raisonnable, à la bonne heure; mais accordez donc cette lettre avec vos premiéres honnêtetés & avec vos offres d'amitié. Cela est inconcevable, au ourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous ressemble pas, & j'ai le cœur aussi jaloux en amitié qu'en amour: ainsi nous ne nous convenons point.

LA

LA COMTESSE.

Adieu, Monsieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & presque offensant, si j'étois vaine. Cependant si j'en crois Colombine, je vaux quelque chose à vos yeux-mêmes.

LELIO.

Un moment: Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vu, celle qui vaut le mieux. Je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là. Colombine vous en a dit davantage, c'est une visionnaire, non seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre. Madame, je vous en avertis, ainsi n'en croyez jamais au rapport de vos domestiques.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous, Monsieur? Colombine vous auroit fait entendre... Ah l'impertinente! Je la vois qui passe. Colombine venez ici?

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

COLOMBINE, *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que je veux?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez: quels discours avez-vous tenu à Monsieur sur mon compte?

COLOMBINE.

Des discours très-sensés à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie d'oser, suivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes sentimens; & je voudrois bien vous de-

man-

mander sur quoi vous avez compris que j'aime Monsieur, à qui vous l'avez dit?

COLOMBINE.

N'est-ce que cela? je vous jure que je l'ai cru comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la chose. C'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux. Cela ira-là, & si la chose arrive je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer sur quoi j'ai pensé que vous aimiez.

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LELIO, *d'un air doux & modeste.*

Je suis honteux d'être la cause de cette explication-là, mais vous pouvez être persuadée que ce qu'elle a pu me dire, ne m'a fait aucune impression. Non Madame, vous ne m'aimez point, & j'en suis convaincu, & je vous avouerai même dans le moment où je suis, que cette conviction m'est nécessaire: je vous laisse. Si nos paysans se racommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puisque vous vous intéressez à leur mariage, je me ferai un plaisir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponse, si vous me le permettez.

LA COMTESSE *quand il est parti.*

Juste Ciel! que vient-il de me dire! & d'où vient que je suis émue de ce que je viens d'entendre! Cette conviction m'est absolument nécessaire. Non, cela ne signifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh notre amour se fait grand! il parlera bientôt bon françois.

Fin de l'Acte second.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

BAttons-lui toujours froid. Tous les diamans y sont; rien n'y manque, hors le portrait que Monsieur Lélio a gardé. C'est un grand bonheur que vous ayez trouvé cela; je vous rends la boëte, il est juste que vous la donniez vous-même à Madame la Comtesse. Adieu, je suis pressée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh, là, là, ne vous en allez pas si vite, je suis de si bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensois de ma Maîtresse à l'égard de votre Maître, Bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien, dites à cette heure ce que vous pensez de moi, hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je pense de vous, que vous m'ennuyeriez si je restois plus longtems.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaise pensée, causons pour chasser cela, c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des maniéres comme cela avec moi? vous me traitez de Monsieur, cela est-il honnête?

COLOMBINE.

Très-honnête. Mais vous m'amusez, laissez-moi: que voulez-vous que je fasse ici?

AR-

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte: par exemple, me faire de petites queſtions. Arlequin par-ci, Arlequin par-là; me demander comme tantôt, ſi je vous aime: que ſait-on? peut-être je vous répondrai que oui.

COLOMBINE.

Oh je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait; fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non, vous haïſſez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a paſſé; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes; dans un an, ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là, les bras croiſés, à vous voir venir, moi?

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la poſture qu'il vous plaira, que m'importe que vos bras ſoient croiſés, ou ne le ſoient pas?

ARLEQUIN.

Par la ſambille, j'enrage. Maudit eſprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, ſi tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant.*

Ah! je vous entends, vous m'aimez, j'en ſuis fâchée, mon ami: le Ciel vous aſſiſte.

ARLEQUIN.

Mardi oui, je t'aime. Mais laiſſe-moi faire; tien, mon chien d'amour s'en ira, je m'étranglerois plutôt: je m'en vais être ivrogne, je jouerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le piquet, je jouerai avec lui ou avec moi, je dormirai plutôt

tôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer de pur chagrin, mais je suis généreuse. Tu as mépriſé toutes les ſuivantes de France en ma perſonne, je les repréſente. Il faut une réparation à cette inſulte; à mon égard je t'en quitterois volontiers, mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un Corps ſi reſpectable pour toi; fais-lui donc ſatisfaction. Demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'eſt accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu ſeras inſtruit.

ARLEQUIN *ſe mettant à genoux.*

Pardi je le veux bien. Je demande pardon à ce drolle de corps, pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien?

ARLEQUIN.

C'eſt une autre affaire. Il eſt défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien ni mal. Eſt-ce fait?

COLOMBINE.

Hé! la réparation eſt un peu cavaliére, mais le corps n'eſt pas formaliſte: baiſe-moi la main en ſigne de paix, & léve-toi. Tu me parois vraiement repentant, cela me fait plaiſir.

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au-moins?

COLOMBINE.

Je l'eſpére.

AR-

ARLEQUIN *sautant.*

Je me sens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils se marient ensemble.

ARLEQUIN.

Oui, afin que je t'épouse par dessus le marché?

COLOMBINE.

Tu l'as dit. N'oublions rien pour les conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boëte à la Comtesse, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve, retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant ensemble elle ne nous soupçonne d'intelligence. J'ai dessein de la faire parler, je veux qu'elle sache qu'elle aime: son amour en ira mieux, quand elle se l'avouera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *d'un air de méchante humeur.*

AH! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait?

COLOMBINE.

Je n'en sai rien Madame, je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé? n'a-t-il rien à me dire de la part de son Maître?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vu?

COLOMBINE.

Non Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle? Avez-vous dit au co-

cocher de mettre les chevaux au carosse?

COLOMBINE.

Moi! non vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

Faute de savoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner? Faut-il tant de fois vous répéter les choses?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit, n'a pas été répété, Madame, cela est clair: demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse!

COLOMBINE.

Qui diantre savoit que vous vouluſſiez partir, pour aller quelque part? Mais je m'en vais avertir le cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il est trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame?

LA COMTESSE.

Chez ma sœur qui est à sa Terre. J'avois dessein d'y passer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raison de ce dessein-là?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lélio, qui s'avise de m'aimer, je pense.

COLOMBINE.

Oh! rassurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en est rien.

LA

LA COMTESSE.

Il n'en est rien ! je vous trouve plaisante de me venir dire qu'il n'en est rien, vous de qui je sai la chose en partie.

COLOMBINE.

Cela est vrai, je l'avois cru, mais je vois que je me suis trompée.

LA COMTESSSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'est pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde se peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins.

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t-il donné son cœur en garde ? Eh que vous importe, qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe, je ne m'en soucie guéres; mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la duppe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux: cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En-vérité je vous admire dans vos récits! Monsieur Lélio vous aime, Madame, j'en suis certaine; votre billet l'a piqué, il l'a reçu en colére, il l'a lu de-même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur un pareil rapport, qui est-ce qui

ne croira pas qu'un homme eſt amoureux? Cependant il n'en eſt rien, il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit, elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer. Meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez-vous donc priſes, Madame? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh vous croyez que cela va comme votre tête avec votre tant mieux: il ſeroit à ſouhaiter qu'il m'aimât, pour juſtifier le reproche que je lui en ai fait. Je ſuis déſolée d'avoir accuſé un homme d'un amour qu'il n'a pas; mais ſi vous vous êtes trompée, pourquoi Lélio m'a-t-il fait preſque entendre qu'il m'aimoit? parlez donc; me prenez-vous pour une bête?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préſerve!

LA COMTESSE.

Que ſignifie le diſcours qu'il m'a tenu en me quittant? Madame vous ne m'aimez point, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire; n'eſt-ce pas tout comme s'il m'avoit dit? je ſerois en danger de vous aimer, ſi je croyois que vous puſſiez m'aimer vous-même. Allez, allez, vous ne ſavez ce que vous dites, c'eſt de l'amour que ce ſentiment-là.

COLOMBINE.

Cela eſt plaiſant! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques!

LA COMTESSE.

Oh je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe! je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

CO-

COLOMBINE.

Je la crois pourtant aussi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous savez que Monsieur Lélio fuit les femmes: cela posé, examinons ce qu'il vous dit: vous ne m'aimez pas, Madame, j'en suis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'est absolument nécessaire; c'est-à-dire pour rester où vous êtes, j'ai besoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, sans quoi je décamperois: c'est une pensée desobligeante, entortillée dans un tour honnête, cela me paroit assez net.

LA COMTESSE *après avoir rêvé.*

Cette fille-là n'a jamais eu d'esprit que contre moi; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela?..

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne signifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, & qu'il l'adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas, tu n'y étois point; tu ne lui as pas vu prononcer ces paroles-là, je t'assure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autrement? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lélio est le plus fourbe de tous les hommes; & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de detester son caractére. Oui son honneur y est engagé, il faut qu'il soit un malhonnête homme; car il a donc voulu me faire prendre le change?

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pourriez l'aimer; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage: j'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne songez nulle-

ment à lui: que j'avois voulu flatter son Maître pour me divertir, & qu'enfin Monsieur Lélio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai: de quoi vous mêlez-vous, Colombine, si Monsieur Lélio a du panchant pour moi? De quoi vous aviſez-vous d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'estime? Il faut avoir le cœur bien dur, pour donner du chagrin aux gens sans néceſſité! en-vérité, vous avez juré de me desobliger!

COLOMBINE.

Tenez, Madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal: oui vous l'aimez.

LA COMTESSE *d'un ton froid.*

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai soin demain de vous payer & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable; & je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher; je vous respecte & je vous aime, vous le savez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sottiſe-là: observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une seule chose me chagrine; c'est de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux savoir vos secrets que pour vous servir; de grace, ma chére Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là, récompensez mon zéle pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée.

Colom-

Colombine approchant de sa Maîtresse, & la caressant.

LA COMTESSE.

Ah!

COLOMBINE.

Eh bien! Voilà un soupir: c'est un commencement de franchise; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raison? Est-ce que j'aimerois?

COLOMBINE.

Je crois que oui: mais d'où vient vous faire un si grand monstre de cela? eh bien, vous aimez, voilà qui est bien rare!

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi! je pourrois tomber dans ces malheureuses situations si pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins: moi, moi! non Colombine, cela n'est pas fait encore, je serois au désespoir. Quand je suis venue ici j'étois triste; tu me demandois ce que j'avois: ah Colombine! c'étoit un présentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdame, mon Maître m'a dit que vous avez perdu une boëte de portrait: je sai un homme qui l'a trouvée: de quelle couleur est-elle? combien y a-t-il de diamans? sont-ils gros ou petits?

COLOMBINE.

Montre, nigaud! te méfies-tu de Madame? Tu sais-là d'impertinentes questions!

ARLEQUIN.

Mais, c'est la coutume d'interroger le monde, pour plus grande sureté: je n'y pense point à mal.

LA COMTESSE.

Où est-elle cette boëte?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, Madame, un autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'est la même, tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches, le Ciel vous soit en aide!

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas?

ARLEQUIN.

Chut, il n'est pas perdu, c'est mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait, qu'en veut-il faire?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer quand il ne vous voit plus: il dit que ce portrait ressemble à une cousine qui est morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il est perdu; mais il faut bien vous donner

donner de la marchandise pour votre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle, peut être morte; mais la cousine qu'il ne dit pas se porte bien, & votre cousin n'est pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ce drolle de cousin : Mon Maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine ; & il ne sait pas que c'est à cause de vous, cela est risible, il fait des quiproquo d'Apoticaire.

LA COMTESSE.

Eh que sais-tu si c'est à cause de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir debout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte?

COLOMBINE.

Comment, des injures?

ARLEQUIN.

Oui, je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de Madame ; il le querelle tant qu'il peut, de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soupirs au bout des mots qu'il dit : Oh! de ces soupirs-là la cousine défunte n'en iâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait, cela est de conséquence pour moi. Je vais le lui demander, je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promène-t-il?

ARLEQUIN.

De ce côté-là: vous le trouverez sans faute, à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Son cœur va-t-il bien?

COLOMBINE.

Oh je te réponds qu'il va grand train! mais voici ton Maître, laisse-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine, où est Madame la Comtesse? je souhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse va, je pense, partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi sans me voir! sans me l'avoir dit!

COLOMBINE.

C'est bien à vous, à vous appercevoir de cela; n'avez-vous pas dessein de vivre en sauvage? de quoi vous plaignez-vous?

LELIO.

De quoi je me plains! la question est singulière, Mademoiselle Colombine; voilà donc le panchant que vous lui connoissiez pour moi! Partir sans me dire adieu, & vous voulez que je sois un homme de bon sens, & que je m'accommode de cela, moi! non, les procédés bizarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'est qu'entre amis on en agit sans façon.

LELIO.

Amis! Oh doucement, je veux du vrai dans mes amis, des manières franches & stables, & je n'en trouve point-là; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de personne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens?

A R-

ARLEQUIN.

Cela sera honnête.

LELIO.

Et moi je ne suis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je suis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monsieur, Madame la Comtesse ne part pas. Elle attend pour se déterminer qu'elle sache si vous l'aimez, ou non; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en est, c'est le plus court.

LELIO.

C'est le plus court, il est vrai, mais j'y trouve pourtant de la difficulté; car enfin dirai-je que je ne l'aime pas?

COLOMBINE.

Oui, si vous le pensez.

LELIO.

Mais Madame la Comtesse est aimable, & ce seroit une grossièreté.

ARLEQUIN.

Tirez votre reponse à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en-vérité c'est une tirannie que cette alternative-là; si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comtesse; cela la fera partir, si je dis que je ne l'aime point?

COLOMBINE.

Peut-être aussi partira-t-elle.

LELIO.

Vous voyez donc bien que cela est embarrassant.

COLOMBINE.

Adieu je vous entens, je lui rendrai compte de votre indifference, n'est-ce pas?

LELIO.

Mon indifférence! voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli Cavalier. Vous décidez

cela bien à la légére ; en savez-vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une desagréable situation. Dites-lui que je suis plein d'estime, de considération & de respect pour elle.

ARLEQUIN.

Discours de Normand, que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi?

COLOMBINE.

Oui, & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh, Colombine, le savois-je?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne sais où je suis.

COLOMBINE.

Ah! vous voilà dans le ton, songez à dire toujours de-même, en rendez-vous Monsieur de l'hermitage?

LELIO.

Que signifie cela?

COLOMBINE.

Rien; sinon que je vous ai donné la question, & que vous avez jasé dans vos souffrances. Tenez-vous gai, l'homme indifferent, tout ira bien Arlequin je te le recommande, instruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monsieur, voilà qui est donc fait! c'est maintenant qu'il faut dire : va comme je te pousse : vive l'amour mon cher Maître, & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins. Il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah! je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LELIO.

De quoi t'avises-tu de siffler!

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre; cette Comtesse vous aime, & la voila qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse; peut-être ne la sait-elle pas encore.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MOnsieur, vous devez savoir ce qui m'amène.

LELIO.

Madame, je m'en doute du-moins, & je consens à tout. Nos paysans se sont racommodés, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à son amant : c'est de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée de finir celà, Monsieur; mais j'avois quelqu'autre chose à vous dire, bagatelle pour vous, & assez importante pour moi.

LELIO.

Que seroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'est mon portrait, qu'on m'a dit que vous avez, & je viens vous prier de me le rendre; rien ne vous est plus inutile.

LELIO.

Madame, il est vrai, qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez; je vous l'ai fait remettre sur le champ; s'il vous a dit autre chose, c'est un étourdi, & je voudrois bien lui demander où est le portrait dont il parle?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh Monsieur.

LELIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il est dans votre poche.

LELIO.

Vous ne savez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monsieur, vous vous souvenez bien que vous lui avez parlé tantôt : je vous l'ai vu mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence!

LA COMTESSE.

Cherchez, Monsieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu?

LE-

LELIO.

Ah, Madame, vous pouvez m'en croire.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veste.*

Cela est vrai. Il me paroit que c'est lui.

LELIO *mettant la main dans sa poche, & honteux d'y trouver le Portrait.*

Voyons donc, il a raison! Le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monsieur.

LELIO.

Comment donc cela s'est-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'est que vous vouliez le garder, à cause, disiez-vous, qu'il ressembloit à une cousine qui est morte: & moi qui suis fin, je vous disois que c'étoit à cause qu'il ressembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En-vérité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là. *à part.*

Tu me la payeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comtesse, voila Monsieur qui menace derriére vous.

LELIO.

Moi!

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité: Madame, vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime, il n'aura pas plutôt avoué cela qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'es pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal, il faut qu'il ait l'esprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps plus la tête de tes sots discours.

Ar-

Arlequin s'en va & un moment après Lélio continue.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une avanture qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois cru moi-même, si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous estimerois guéres moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clairvoyante quand on se trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela, la chose est si naturelle à penser.

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là?

LELIO

Moi, Madame? vous êtes la maîtresse.

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois: l'alternative est bien de vous, Madame!

LA COMTESSE.

Eh, pas trop!

LE-

LELIO.

Pas trop.... si j'osois interpréter ce mot-là?

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah! je ne sai ce que je dois faire!

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monsieur Lélio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO.

Eh bien, Madame! me voilà expliqué, m'entendez-vous? vous ne répondez rien; vous avez raison: mes extravagances ont combattu trop longtemps contre vous, & j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monsieur.

LELIO.

Non, Madame: condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuse.*

Ne me demandez rien à-présent: reprenez le Portrait de votre parente, & laissez-moi respirer.

ARLEQUIN.

Vivat, enfin, voilà la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous, Monsieur Lélio.

PIERRE.

Parguenne ça me boutte la joie au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes Enfans, j'aurai soin de votre nôce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué pisque je sommes

en

en joie, j'allons faire venir les Menestriers que j'avons retenu.

ARLEQUIN.

Colombine : pour nous, allons nous marier sans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu ; après le mariage je t'en dispense.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuse à me manquer de foi ;
Car dès que je vois dans sa mine
Quelque indifférence envers moi,
Sans ly demander le pourquoi,
Je laisse aller la Pelerine :
Je ne dis mot ; je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du souci, rêve à part soi ;
Et pis tout d'un coup, la mutine
Me dit : j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me disoit l'autre jour,
Margot, donne-moi ton amour ;
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à personne.
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands foux
D'être aux Champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille je gage
Que nous serions condamnés tous
A travailler au jardinage.

FIN.

LA

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0145
DFG

ACTEURS.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN.
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FEMMES DE CHAMBRE.

La Scéne eſt dans le Palais du Prince.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0146
DFG

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques Femmes a la suite de Silvia.*

SILVIA *paroît sortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

MAIS, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable?

SILVIA *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant....

SILVIA *avec colére.*

Cependant je ne veux point avoir de raison; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir: que ferez-vous-là?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légérement, que vous serez malade si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la santé & je suis bien aise d'être malade; ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni diner, ni souper, demain

main la même chose ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vu Arlequin, dont on m'a séparée : voilà mes petites résolutions ; & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole; si j'osois cependant. . . .

SILVIA *plus en colère.*

Eh bien, ne voilà-t-il pas encore un cependant ?

TRIVELIN.

En-vérité je vous demande pardon, celui-là m'est échappé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considérer. . . .

SILVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas! voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'est votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il est le Maître: mais faut-il que je l'aime moi ? non ; & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout seul ; un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir? M'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avoit dit : me voulez-vous, Silvia ? Je lui aurois répondu: non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime son mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raison de cela; mais point

du

du tout, il m'aime, crac, il m'enléve, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enléve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des présens malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite; n'êtes-vous pas déjà servie comme si vous étiez sa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir? d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour? car vous le trouverez tel. Eh! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh parbleu je n'en sai pas davantage, voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous dire en quoi, oui...

TRI-

TRIVELIN.

Eh ! doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien, mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant, & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? & on veut que je sois heureuse avec cela? Que m'importe toute cette musique, ces concerts & cette danse dont on croit me régaler! Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moi-même, que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vue ? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de-même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas, le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait? qu'est-il devenu ? Il se désespére quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon; peut-être aussi qu'on le maltraite. . .

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée ; tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? ôtez-vous de-là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

TRI-

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net; tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra incessamment, on est allé le chercher.

SILVIA *avec un soupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre: mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

EH bien, as-tu quelque espérance à me donner? que dit-elle?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'est pas la peine de le répéter, il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non, Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuyeroit: tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, désir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous; voilà l'abrégé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjouissant; &

franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

Le Prince rêve tristement.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au Prince, mais cela est inutile; ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là; refuser ce qu'elle refuse! cela n'est point naturel; ce n'est point-là une femme, voyez-vous, c'est quelque créature d'une espèce à nous inconnue; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige, cela est bon dans un conte de Fée; je connois mon sexe, il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise, mais elle a un cœur, & par conséquent de la vanité; avec cela, je saurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant, sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais si elle ne le voit, l'esprit lui tournera, j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous étoit nécessaire.

LE

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il veut en épouser une autre que sa Maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drolle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison, soyez tranquille, j'espére que tout se fera à l'amiable; Silvia vous connoît déjà sans savoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avois soif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la même maniére, comme simple Officier du Palais: mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang; on l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt, je me charge du reste, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y consens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoissance. *Il sort.*

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t-en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre; adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le ſai bien: mais qu'eſt-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as-là.

LISETTE *refuſant.*

Je ne ſaurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE *en tirant ſa boëte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre! Pourquoi perſécutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raiſons pour cela. Oſ ça, Liſette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'eſt le ſentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire?

LISETTE.

C'eſt mon foible.

FLAMINIA.

Saurois-tu avec une adreſſe naïve & modeſte inſpirer un tendre panchant à quelqu'un, en lui

lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche? non, elle n'est pas nécessaire: il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village; oh la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre, nous avons des dispenses qui le scandaliseroient; ainsi ne regrette plus tes mouches, & mets-en la valeur dans tes manières; c'est de ces manières dont je te parle; je te demande si tu sauras les avoir comme il faut? voyons, que lui diras-tu?

LISETTE.

Mais je lui dirai. . . que lui dirois-tu, toi?

FLAMINIA.

Ecoute-moi: point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire; oh il faut en effacer cela; tu mets je ne sai quoi d'étourdi & de vif dans ton geste, quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries; ta tête est légére; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant & dissipé; parles-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, & le tout finement relevé de saillies folles: oh toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde, il est decidé que ce sont des graces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela, voilà qui est fini: mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agrémens-là, le petit homme en question ne les approuveroit point, il n'a pas le goût si fort lui: tiens, c'est tout

comme un homme qui n'auroit jamais bu que de belles eaux bien claires, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plaîroient pas.

LISETTE *étonnée.*

Mais la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*

Bon! c'est que je les examine-moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules: mais tu es en sureté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien: tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coquetterie les laissoit en repos; ta tête comme elle se tiendroit, si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporés; & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton savoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame, veux-tu que je te dise, tu n'es qu'une femme, est-ce que cela anime? Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle; c'est pour Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas je le tromperai; je suis fille d'honneur, & je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela fera ta fortune; as-tu encore des scrupules? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domesti-

mestique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh voilà ma conscience en repos, & en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il sera tems de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi, car voilà Arlequin qu'on amène.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

Eh bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?

Arlequin ne dit mot.

N'est-il pas vrai que voilà une belle maison?

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'est-ce que cette maison-là & moi avons affaire ensemble? qu'est-ce que c'est que vous? que me voulez-vous, où allons-nous?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à-présent votre domestique: je ne veux que vous servir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc: hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter votre Maître!

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand Maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à-préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire?

TRIVELIN.

Oui, ſur Silvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Silvia! hélas je vous demande pardon, voyez ce que c'eſt, je ne ſavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours?

ARLEQUIN.

Oui: des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſai où elle eſt.

ARLEQUIN *charmé & careſſant.*

Vous ſavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je ſuis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages! dites, l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner? Eſt-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici com

comme vous faites? O Silvia, chére enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye.

TRIVELIN *à part, les premiers mots.*

De la façon dont ce drolle-là prélude, il ne vous promet rien de bon; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN *le preſſant.*

Allons d'abord voir Silvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez: mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous ſouvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou ſix viſites à Silvia, & que vous avez vu avec elle?

ARLEQUIN *triſte.*

Oui: il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre Maîtreſſe fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte?

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté: il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN *hauſſant le ton.*

Mais le voilà le bout; eſt-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit?

TRIVELIN.

Vous ſavez que le Prince doit ſe choiſir une femme dans ſes Etats.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Je ne ſai point cela: cela m'eſt inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Je ne me ſoucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouſer; l'amour qu'elle a pour vous fait obſtacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il faſſe donc l'amour ailleurs; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque choſe à l'un & à l'autre, & nous ſerions tous trois mal à notre aiſe.

TRIVELIN.

Vous avez raiſon: mais ne voyez-vous pas que ſi vous épouſez Silvia, le Prince reſteroit malheureux?

ARLEQUIN *après avoir rêvé.*

A-la-vérité il ſeroit d'abord un peu triſte, mais il aura fait le devoir d'un brave homme, & cela conſole; au-lieu que s'il l'épouſe, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai auſſi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaiſir à rire tout ſeul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi, faites quelque choſe pour votre Maître; il ne peut ſe réſoudre à quitter Silvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'avanture qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être ſa femme; il faut que cela arrive, cela eſt écrit là-haut

AR-

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences: pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriére, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'est ma mort qu'on a prédite; ainsi c'est prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'Astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne prétend pas vous faire du mal; nous avons ici d'aimables filles, épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà, que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colére & qu'elle porte son amitié ailleurs. Oh, oh, mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Savez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du Prince?

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié. . . . .

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on se porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville, Maison à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela est beau! il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; qui est-ce qui habitera ma Maison de ville, quand je serai à ma Maison de campagne?

TRIVELIN.

Parbleu vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets! qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN *rient.*

Non, que je pense, vous ne serez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma Maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange! cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domestiques.....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des fainéans, & je ne trouverai point de valet plus fidéle, plus affectionné à mon service que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors: mais

ne

ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement!

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carosse & des chevaux qui le traînent: dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, & se coucher! Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh mais je n'ai pas de carosse! eh bien je ne verserai point. Ne

En montrant ses jambes.

voilà-t-il pas un équipage que ma mére m'a donné? N'est-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux, laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu! vous êtes vif, si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN *brusquement.*

Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment: vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages....

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne-chére vous tenteroit-elle? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque temps à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites-là seroit plus de mon goût que tout le reste; car je suis gourmand, je l'avoue: mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux, il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin! que vous auriez mangé de bons morceaux!

ARLEQUIN.

J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire; le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela: voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche par-tout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRI-

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours: mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'est pas la peine, quand je suis seul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non, vous pourriez vous ennuyer; adieu, je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN *se retirant au coin du Théatre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, néant.

LISETTE *doucement.*

C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Silvia.

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN *brusquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puisqu'elle le mérite?

ARLEQUIN *brusquement.*

C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que

que je l'étois de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il seroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi moi?

LISETTE *d'un air doux.*

Non: mais enfin c'est un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe! en fait de fille, ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement.*

A la bonne heure; j'entens seulement qu'il a des Sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats; si je n'ai pas des Sujets, je n'ai charge de personne; & si tout va bien, je m'en réjouis; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, & cela ne rend ni plus beau ni plus laid: ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE *à part.*

Voilà un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis; & j'avoue qu'a vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée, & voilà comme

comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh! très-fort: mais que voulez-vous? je n'ai pas choisi ma phisionomie.

LISETTE *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en saurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, & il n'y a point de remède, je serai toujours comme cela.

LISETTE *d'un air un peu fâché.*

Oh! j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en souciez guéres.

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh! pour le savoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je serois bien sotte de vous dire la vérité là-dessus, & une fille doit se taire.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va! tenez, dans le fond c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

LISETTE.

Moi?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Savez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, & que vous m'insultez?

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout: il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent; ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

LISETTE *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je la suis?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des

des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille ; car je suis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la premiére, c'est moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur ; & si vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiselle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons à la Cour peuvent souffrir ces maniéres-là dans leurs Maîtresses! Par la morbleu, qu'une femme est laide quand elle est coquette!

LISETTE.

Mais mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'est cela qui est aimable ; si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie : les premiers jours il falloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; ensuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vu faire, & puis moi j'avois un plaisir de Roi à voir sa honte ; ensuite j'attrappois sa main, qu'elle me laissoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuse, & puis je lui parlois ; ensuite elle ne me répondoit rien, mais n'en pensoit pas moins ; ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vite qu'elle : enfin c'étoit un charme, aussi j'étois comme un fou ; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne ressemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En-vérité vous me divertissez, vous me faites rire.

AR-

ARLEQUIN.

Oh! pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens : adieu, si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc, qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN *à Arlequin.*

VOus sortez?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le diné, cela vous desennuyera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Lisette.*

EH bien! nos affaires avancent-elles? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une coquette : voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que si j'étois vaine je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLA-

FLAMINIA.

Allons, allons, c'eſt maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puiſqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vu Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me ſuis mise dans la tête de vous rendre content; que je vous ai promis que vous le ſeriez; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot; eh vous ne me connoiſſez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Silvia me réſiſteroient? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette eſpéce-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui ſuis opiniâtre, moi qui ſuis femme! c'eſt tout dire. Eh moi, j'irois me cacher! mon ſexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute ſureté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner ſon cœur, enſuite ſa main, je l'entens d'ici vous dire, je vous aime, je vois vos nôces, elles ſe font, Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui eſt fini.

LISETTE *d'un air incrédule.*

Tout eſt fini, rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer: mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela; je vais commencer par aller chercher Silvia, il eſt tems qu'elle voye Arlequin.

LI-

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de-même.

FLAMINIA *d'un air indifférent.*

Eh nous ne différons que du oui & du non, ce n'est qu'une bagatelle; pour moi j'ai résolu qu'ils se voyent librement: sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une suite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAr parenthèse, dites-moi une chose, il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drolles barriolés qui nous accompagnent par-tout, ces gens-là sont bien curieux?

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de sa bienveillance; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh, c'est donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui, sans-doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi, ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous personne aussi?

TRI-

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN *en colére & prenant son bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là?

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens sans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous?

Arlequin court aussi après les autres Valets, qu'il chasse, & Trivelin se réfugie dans une coulisse.

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN,

ARLEQUIN, *revient sur le Théatre.*

CEs marauts-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier; voilà une drolle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui, c'est se moquer du monde.

Il se retourne, & voit Trivelin qui revient.

ARLEQUIN.

Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu: mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raisonnable.

AR-

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette manière-là: s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN *remettant sa latte.*

Oh! à-présent je vous comprens; que diantre! que ne dites-vous la chose comme il faut? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention; par bonheur ce n'est qu'un mal-entendu, & vous devez être bien aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à-présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'est pas grand' chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela?

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser-là sans compagnie; ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRI-

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir.... parbleu je ne vous trompe pas, car la voilà qui entre : adieu, je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA *en entrant accourt avec joye.*

AH le voici! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc? le pauvre enfant, que je suis aise!

ARLEQUIN *tout essoufflé de joye.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh, oh, je me meurs de joye.

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement; comme il m'aime! quel plaisir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être si fidéles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue : mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

SILVIA *lui répondant.*

Hélas! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! cela se demande-t-il? est-ce une question à faire?

FLAMINIA *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh! pour cela je puis vous certifier sa tendresse, je l'ai vue au désespoir, je l'ai vue pleurer de votre absence; elle m'a touchée moi-

moi-même, je mourois d'envie de vous voir ensemble, vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais ; car vous m'attendrissez ; vous me faites tristement ressouvenir d'un amant que j'avois, & qui est mort ; il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous déservirai point ; aimez toujours Arlequin, il le mérite : & vous, Arlequin, quelque chose qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiselle, vous êtes une fille de bien; je suis votre ami aussi moi; je suis fâché de la mort de votre amant, c'est bien dommage que vous soyez affligée & nous aussi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA *d'un air plaintif.*

EH bien, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame?

SILVIA.

Nous sommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié que deviendra-t-elle? cela m'inquiéte.

ARLEQUIN.

Hélas! mamour, je vous dis de prendre patience: mais je n'ai pas plus de courage que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit trésor, à moi, ma mie; il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenser.

SILVIA *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choſes à vous dire, j'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous faſſe quelque mal par méchanceté de jalouſie; j'ai peur que vous ne ſoyez trop long-temps ſans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, eſt-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliyez; je ne veux point non plus que vous endurciez rien à cauſe de moi; je ne ſai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'eſt une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA *triſtement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte? Si vous aviez un peu de compaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée?

SILVIA.

Demeurez donc en repos, je ne vous dirai plus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes; il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils: mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe, retenez-le bien, car cela eſt vrai, & tant que je ſerai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah ça, dites-moi le

le ſerment que vous voulez que je vous faſſe?

SILVIA.

Voilà qui va bien, je ne ſai point de ſermens; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui eſt-ce que je la porterois? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puiſſe vous aimer autant que moi? Eh bien, n'eſt-ce pas aſſez, nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à reſter comme nous ſommes, il n'y aura pas beſoin de ſermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous ſerons tout de même.

SILVIA.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous ſouffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'eſt une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaiſir en ſemble meilleur.

SILVIA.

Oh! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aiſe, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas ſonger que nous pâtiſſons.

SILVIA *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.*

Je ne m'embarraſſe que de vous.

SILVIA *en le regardant.*

Où eſt-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela: mais auſſi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

C'eſt comme du miel ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN *à Silvia.*

Je suis au déſeſpoir de vous interrompre : mais votre mére vient d'arriver, Mademoiſelle Silvia, & elle demande inſtamment à vous parler.

SILVIA *regardant Arlequin.*

Arlequin ne me quittez pas, je n'ai rien de ſecret pour vous.

ARLEQUIN *la prenant ſous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans ; allez toute ſeule trouver votre mére, ma chére Silvia, cela ſera plus ſéant : vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira, c'eſt moi qui vous en aſſure, vous ſavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non ; vous êtes de notre parti vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui veut s'en aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle ſera-là, reſtez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye ; il n'y a ici que votre compagnie que je puiſſe endurer.

FLAMINIA *comme en ſecret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaiſir auſſi : mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le diné eſt prêt.

AR-

ARLEQUIN *triſtement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez beſoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois. *A Trivelin.* La ſoupe eſt-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquiſe.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dinera avec ſa mére; vous êtes le maître pourtant: mais je vous conſeille de les laiſſer enſemble, n'eſt-il pas vrai? Après diné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien: mais mon appétit n'eſt pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin eſt au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi triſte.... Ce rôt eſt donc friand?

TRIVELIN.

C'eſt du gibier qui a une mine...

ARLEQUIN.

Que de chagrins! Allons donc, quand la viande eſt froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Ouidà, de tout mon cœur, j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je suis content de vous.

Fin de premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUi, je vous crois, vous paroissez me vouloir du bien; aussi vous voyez que je ne souffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir, il dine encore.

SILVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que ce Pays-ci! je n'ai jamais vu de femmes si civiles, des hommes si honnêtes; ce sont des maniéres si douces, tant de révérences, tant de complimens, tant de signes d'amitié; vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur & de conscience: point du tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent: Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince: mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidélité, la probité, la bonne foi? Ils ne m'en-

ten-

tendent pas ; ils ne savent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & mensonger ; voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chére Silvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidéle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? Et quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là pensent à leur façon, & souhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui ressemblent à des nôces, ces bijoux qu'il m'envoye ; tout cela lui coute un argent infini, c'est un abîme, il se ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne ? Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaisir

qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas, voilà ce que c'est que l'amour; j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vu cinq ou six fois, & qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être: il y a bien à tirer si le Prince le vaut, c'est dommage que je n'ai pu l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *souriant en cachette.*

Oh! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien, qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vu que cela ne leur coute rien: mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh ma chére enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SILVIA *d'un air modeste.*

Oh que si, il y en a de plus jolies que moi; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle: j'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oui: mais le vôtre va tout seul, & cela est charmant.

SILVIA.

Bon, moi, je ne parois rien, je suis toute d'une pièce auprès d'elles, je demeure-là, je ne vais ni ne viens; au-lieu qu'elles, elles sont d'une

d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon: cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh! voilà justement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il estime; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles: eh, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guéres.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent?

FLAMINIA.

Des impertinences; elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie; j'étois dans une colére. . . .

SILVIA *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes-là!

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là! mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse-là!

FLAMINIA.

Oh! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum, elles sont bienheureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah, qu'elles mériteroient bien d'être punies! je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi, vous voyez-bien ce qui en est, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que c'est cet Officier dont je vous ai parlé, c'est lui-même, voyez la belle phisionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *sous le nom d'Officier du Palais, &* LISETTE *sous le nom de Dame de la Cour, & les Acteurs précédens.*

Le Prince en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.

SILVIA.

COmment, vous voilà, Monsieur? vous saviez donc bien que j'étois ici?

LE PINCE.

Oui, Mademoiselle, je le savois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire sa révérence.

La Dame ne dit mot, & regarde seulement Silvia avec attention, Flaminia & elles se font des mines.

SIL-

SILVIA *doucement.*

Je ne suis pas fâchee de vous revoir, & vous me trouvez bien triste ; à l'egard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela ; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA *répétant d'un air fâché, & à part, & faisant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impossible, quelle maniére de parler !

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

SILVIA *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mére.

FLAMINIA *à Silvia.*

Bon.

Le Prince paroit, & affecte d'être surpris.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense ?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte !

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein ; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion, & je cherche ce qu'elle a de si aimable ; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante ; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté ; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non, Madame, ce n'est pas la peine, il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *riant.*

Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin, & si elle ne s'en va, je me lâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOilà une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enléve pour se moquer de moi; chacun a son prix; ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés le Prince & moi, vous m'en voyez au désespoir, n'en doutez pas; vous savez que je suis pénétré de respect pour vous; vous connoissez mon cœur, je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux sur une personne si chére, & reconnoître notre souveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous? ne sai-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer?

SIL-

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut ; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite lui, & il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah, que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours ?

SILVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaisir, pourvu que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne saurois mieux faire en-vérité. Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit : si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia ? connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien ? Non, la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez ; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmante, & à sa place je ferois tout comme il est.

SILVIA.

Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie,

il le croit assez. *Au Prince.* Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chére Silvia, j'y cours ; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question ; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

VOus, ma chére, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien, mais je ne veux point de tous ces habits-là ; car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout ; vraiment vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvu qu'il ne me dise pas après, pourquoi as-tu pris mes présens ?

FLA-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0188
DFG

FLAMINIA.

Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SILVIA.

En ce cas-là j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

IL me semble que les choses commencent à prendre forme; voici Arlequin; en vérité je ne sai, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, bon jour, mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi.

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise voulez-vous boire un coup? Je me divertissois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriére. Moi j'ai cru qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement: arrêtez-vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'est retournée, & m'a dit: Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? Et pour-

pourquoi vous la laissez-vous porter cette queue, ai-je repris? Sur cela le polisson s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous?

FLAMINIA.

D'une bagatelle: c'est que vous ne savez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais, est un usage pour les Dames

ARLEQUIN

C'est donc encore un honneur?

FLAMINIA.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai donc bien fait d'en rire; car cet honneur-là est bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté?

ARLEQUIN.

Ah! morbleu qu'on a apporté de friandes drogues! que le Cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine; j'ai tant bu à la santé de Silvia & de vous, que si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi! vous vous êtes encore ressouvenu de moi?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, sur-tout à table. Mais à propos de Silvia, est-elle encore avec sa mére?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, songerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taisez-vous, quand je parle.

FLA-

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, j'ai tort?

FLAMINIA.

Oui: pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des intérêts du Prince.

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLEQUIN *en colére.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute, je suis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en savois rien, fainéant que tu es; s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à-présent? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut: mais vous me le payerez, Flaminia.

Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête: quand il est revenu, il dit.

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CEla est terrible! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle: ma chére Flaminia, à-présent parlons de Silvia à notre

notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate, il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contens tous deux; & d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille ! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi qui est-ce qui ne vous plaindroit pas? qui est-ce qui ne s'intéresseroit pas à vous? vous ne connoissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien, je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous saviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir, si vous lisiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

He! je ne sai point lire, mais vous me l'expliquerez; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne seroit que pour l'amour du souci que cela vous donne: mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triste.*

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement, voilà qui est fini: Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous, & que sai-je moi où l'on m'emménera? Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniére fois, & il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triste.*

Pour la derniére fois ! j'ai donc bien du guignon? je n'ai qu'une pauvre Maîtresse, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore? & où est-ce que je prendrai du courage

ge pour endurer tout cela? Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? seront-ils si barbares?

FLAMINIA.

En tout cas j'espére que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaite que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous, quelle est votre pensée? Car je n'ai point d'esprit moi quand je suis fâché; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voilà bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse: depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous; vous lui ressemblez tant, que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vu dans le monde que vous & lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il est fâcheux que j'aime Silvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait?

ARLEQUIN.

Eh vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin, voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu personne répondre si doucement que vous, votre amitié se met partout; je n'aurois jamais cru être si joli que vous le dites: mais

mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage, mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN *avec feu.*

Par la sambille, je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous: mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours si on me le permet, je ne sai où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oserois: adieu.

ARLEQUIN *regardant sortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là; si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derrière lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître? n'est-ce point compromettre mes épaules? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

AR-

ARLEQUIN.

Je ferai bon, quand vous ſerez ſage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace; mais ne vous incommoderai-je point, Monſieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. *Et voyant le Seigneur qui ſe couvre.* Vous n'avez ſeulement qu'à me dire ſi je dois auſſi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous ſoyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *ſe couvrant.*

Je vous crois, puiſque vous le dites. Que ſouhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce ſeroit autant de perdu, car je n'en ſai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des complimens, mais des témoignages d'eſtime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre viſage ne m'eſt point nouveau, Monſieur; je vous ai vu quelque part à la chaſſe, où vous jouyez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en paſſant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous ſaluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que ſi; mais vous n'aviez pas de grace

à

à me demander, voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien; mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est: j'ai eu le malheur de parler cavaliérement de vous devant le Prince....

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela?

LE SEIGNEUR.

Oui; mais le Prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisans?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui me plaît; c'est un honnête homme; s'il ne me retenoit pas ma Maîtresse, je serois fort content de lui. Et que vous a-t-il dit? que vous étiez un mal-appris?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable: de quoi vous plaignez-vous?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas-là tout: Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime; la franchise & la simplicité de son caractére, sont des qualités que je voudrois que vous eussiez tous; je nuis à son amour, & je suis au désespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN *attendri.*

Par la morbleu, je suis son serviteur; franchement je fais cas de lui, & je croyois être plus

plus en colére contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel béniſſe cet homme de bien, il a vuidé-là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Messieurs, allez où il vous plaira, je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuserez de prier pour moi? si vous n'y consentiez pas, ma fortune seroit ruinée; à-présent qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour? il faudra que je m'en aille dans mes Terres; car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment être exilé, ce n'est donc point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non; voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez-là paix & aise: vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans-doute, qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? est-il sûr qu'on est exilé quand on médit?

LE

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi; de la manière dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grand' chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, sans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

imbecille, simple
franchement, ingénument

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'est-ce que cela fait? Moi j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit; hé bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajoûté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc tout.

LE SEIGNEUR.

Oui.

AR-

ARLEQUIN.

C'est se moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le sois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se venger de ses envieux qu'autant qu'il se rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oseroit s'en ressentir, on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que vous vous vengez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilége d'en donner d'un autre ; voila une drolle de vanité ! A vous voir si humbles, vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux ?

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle est la fille d'un de ses Officiers, & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-

le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'est pas-là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets mon interceſſion, ſans que le petit couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attens l'effet de vos promeſſes: adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur; diantre je ſuis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MOn cher, je vous améne Sylvia, elle me ſuit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en cauſant enſemble.

SCENE IX.

SYLVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

BOn jour, Arlequin, ah que je viens d'essayer un bel habit! Si vous me voyez, en vérité vous me trouveriez jolie; demandez à Flaminia. Ah, ah! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées, elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvriéres d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah mamour! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du-moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus content à-présent.

SILVIA.

Eh Dame, puisqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs: qu'est-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner? on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame aussi moi qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvé belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions fréres & sœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Aussi de notre part c'est queuci, queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné; je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans-doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous serons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça puisque nous voilà ensemble, allons faire collation, cela amuse.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait signe à Flaminia de venir.

FLAMINIA *sur son geste dit:*

Je m'en vais avec vous, aussi bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCE-

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derrière* SILVIA. *Lisette fait de grandes révérences.*

SILVIA *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de si mauvaise grace à votre fantaisie.

LISETTE, *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela se passera, ce n'est pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah quelle situation!

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame? est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas; beau ou laid, il restera comme il est: qu'est-ce que vous me voulez? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée? Eh bien achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiselle; l'emportement que j'ai eu contre vous, a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à

venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai plus de vous, je sai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux: mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne: de quoi aussi vous aviſiez-vous de me mépriser?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne: mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agrémens qu'on se rend.

SILVIA *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'est à la laideur & à la mauvaise façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné!

LISETTE.

Eh bien, oui, je suis jalouse, il est vrai: mais puisque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai cru qu'il étoit pour moi: il est sûr que je ne lui déplaisois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, si vous me laissez faire.

SILVIA *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît possible; car enfin je ne suis ni si mal-adroite, ni si desagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose, vos bonnes qualités m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniére; quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi, je parlerai au Prince; il n'a pas encore osé me parler

parler lui, à cause que je suis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA *brusquement.*

Marchez, marchez, je ne sai pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Silvia? vous êtes bien émue.

SILVIA.

J'ai, que je suis en colére; cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon, & sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on se rendoit, qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien passer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela, que je verrois, pati, pata; que sai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée?

FLAMINIA *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez, si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté, mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

FLAMINIA.

Eh je vous entens; voilà un amour aussi mal placé, qui se rencontre-là aussi mal à propos qu'on le puisse.

SILVIA.

Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais si Arlequin vous voit sortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjouiſſe?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe; ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici? Il m'a quitté tantôt pour aller goûter; voilà une belle excuſe?

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahiſſez pas au-moins, nous nous parlons de fille à fille: dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon?

SILVIA *d'un air indifférent.*

Mais vraiment, oui, je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous diſe? Vous me paroiſſez mal aſſortis enſemble. Vous avez du goût, de l'eſprit, l'air fin & diſtingué; il a l'air peſant, les maniéres groſſiéres, cela ne quadre point, & je ne comprens pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place, c'étoit le garçon le plus paſſable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voiſin, il eſt aſſez facétieux, je ſuis de bonne humeur, il me faiſoit quelquefois rire, il me ſuivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé auſſi faute de mieux: mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandiſe.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, ſurtout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia! Mais à quoi vous déterminez-vous donc?

SIL-

SILVIA.

Je ne puis que dire ; il me passe tant de ouï & de non par la tête, que je ne sai auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit négligent, qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoye, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit: Va-t-en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté, ce Monsieur que j'ai retrouvé ici. . . . .

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en secret ; je ne sai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu, mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maitresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerois; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure ; je serois en droit de lui dire: Tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche : mais il n'y a rien à faire ; qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il est?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous: pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs;

Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas; & dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir où est-il? il n'est ni-là, ni-là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez: vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir: quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas? ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoye? Vous vous tairez, s'il me plaît; vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'oserez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'est bien-là le moyen de faire que je vous commande quelque chose.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort?

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance? vous rendrai-je malheureux? en aurai-je le courage? Si je vous dis:

dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne seront pas vrayes ; elles vous affligeront, en serai-je plus à mon aise après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ce que je veux ! j'attens qu'on me le dise, j'en suis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront si je n'épouse pas le Prince : Arlequin m'inquiéte, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénétrent, Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendresse toute grande qu'elle est ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne seroit pas difficile, si je voulois

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne saurois supporter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela ? Pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout-à-fait, qu'à être comme je suis ; pour moi je laisserai tout-là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge ;

vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chére. Adieu, Silvia.

SILVIA *vivement.*

Adieu, Silvia! je vous querellerois volontiers; où allez-vous? restez-là, c'est ma volonté; je la sai mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela! que faire d'Arlequin? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air ému.*

Eh! quand je le serois?

SILVIA.

Cela seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce seroit mon excuse: mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE *à part.*

Qu'elle est aimable! il est temps de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous? est-ce que je vous fâche? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul; & si vous l'étiez, Arlequin ne sauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raison. Mais non après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop; & quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidéle, voilà qui est fini.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'instruire. Silvia, conservez-moi seulement les bontés que vous avez pour moi: le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je suis chargé de vous dire que vous

ferez

ferez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh il ne me dira pas un mot, c'est tout comme si j'étois partie : mais quand je serai chez nous, vous y viendrez ; eh que sait-on ce qui peut arriver? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUi, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre ; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le panchant qu'elle a pour vous : graces au Ciel vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle parmi les gens du monde. Quand une Maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand plaisir : eh bien! Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours

de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible: je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer; parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidéle à Arlequin. . . . j'ai vu le moment où elle alloit me dire: ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous feriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour; les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence; vous m'avouerez que cela est charmant: tout ce qui la retient à-présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous; sera-t-il bientôt gagné, Arlequin? vous savez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en fait rien;

rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chére amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh dans la premiére conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce panchant qui est *incognito* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux, dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me desennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils se retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN

d'un air un peu sombre.

TRIVELIN *après quelque temps.*

EH bien, que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici?

TRI-

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille, la bonne chére que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi, j'ai peur d'être en penſion ſans le ſavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſureté de conſcience, & bûvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne-foi; il me ſeroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépenſe: mais je vous crois, dites-moi à-préſent comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ſes affaires?

TRIVELIN.

Son Sécretaire d'Etat, voulez-vous dire?

ARLEQUIN.

Oui: j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuye, & lui demander quand il veut finir avec nous; car mon pére eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Eh bien!

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira ſur le champ.

AR-

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maison; car j'ai accoutumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous; & si le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans?

ARLEQUIN.

Cela me plait à moi.

TRIVELIN *d'un air mécontent.*

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Hum. Le mauvais valet! allons vite, tirez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN *se mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monsieur.

ARLEQUIN.

Alte-là, dites, Monseigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous saurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur saura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur saura! C'est donc un géant ce Secretaire d'Etat.

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui?

TRIVELIN *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous saurez que je m'appelle Arlequin. Après?

ARLEQUIN.

Que j'ai une Maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sauroit se passer de nous, ni nous d'elle: ainsi aussi-tôt la présente reçue. . . . .

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne sauroit se passer de vous? ahi! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN *tirant sa late.*

Cela est fâcheux, mon mignon: mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercimens pour elle.

TRIVELIN.

Des remercimens à coups de bâton! je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime? vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant.

TRIVELIN.

Oh diable soit de l'amitié.

SCE-

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA *à Arlequin.*

QU'est-ce que c'est? qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie; c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'est tant pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans-doute: mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât?

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre Maitresse: mais si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite; oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, savez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur?

ARLEQUIN.

Moi! eh quel mal lui fais-je donc?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne saurai plus bientôt de quelle espéce seront mes sentimens pour vous: en vérité je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais Flaminia, cela

cela sera ce que cela pourra: au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant: j'ai une Maîtresse, je la garde; si je n'en avois point, je n'en chercherois pas; qu'en ferois-je avec vous? elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit! le moyen après tout ce que vous dites de rester votre amie?

ARLEQUIN.

Eh que serez-vous donc?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien savoir; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut: vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer, si je la trouve Silvia, en serez-vous bien aise?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez: mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je serai bientôt de retour.

En sortant elle sourit à celui qui entre.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du second Acte apporte à Arlequin des Lettres de Noblesse.*

ARLEQUIN *le voyant.*

Voilà mon homme de tantôt; ma foi, Monsieur le médisant, car je ne sai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vu.

LE

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti d'embarras, & rentré dans les bonnes graces du Prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'espére qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous ressouvenez plus de rien, & réconciliez-vous avec moi, en faveur du présent que je vous apporte de la part du Prince ; c'est de tous les présens le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Silvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non : le présent dont il s'agit, est dans ma poche ; ce sont des Lettres de Noblesse dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela ; car si je le prenois, ce seroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours, qu'importe ? vous ferez plaisir au Prince ; refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi ; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue, & j'en ai peut-être sans le savoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LE

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre. L'ambition: c'eſt un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui eſt noble! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les ſottiſes, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne ſignifie-là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui, c'eſt bonnet blanc & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je: ne ſerez-vous pas bien aiſe d'être Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh je n'en ſerois ni bien aiſe, ni fâché; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur; car quand je reſpecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de ſi bon courage, je ne ſaurois faire tant de choſes à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je ſuis bâti; d'ailleurs, voyez-vous, je ſuis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à perſonne: mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, ſi j'avois ce pouvoir, ſi j'étois Noble, le diable m'emporte, ſi je voudrois gager d'être toujours brave homme: je ferois parfois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cauſe qu'on n'oſeroit les lui rendre.

LE

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes sont quelquefois méchans! mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu, vous avez raison, je ne suis qu'une bête: allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi, car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monsieur, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous quand vous avez dit du mal de moi?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

AR-

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme! vertuchou ces devoirs-là sont bons! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Noblesse; & quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des Nobles qui payent la taille?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sai point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce-là tout? n'y a-t-il plus d'autre devoir?

LE SEIGNEUR.

Non: cependant vous, qui suivant toute apparence serez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus; ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect, & toute la complaisance possible. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement: ces derniéres obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premiérement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire; c'est qu'il faut se venger d'une injure, ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne; car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre?

LE

LE SEIGNEUR.

Vous ſerez généreux & bon, quand on ne vous inſultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens: il m'eſt défendu d'être meilleur que les autres; & ſi je rends le bien pour le mal, je ſerai donc un homme ſans honneur? Par la mardi la méchanceté n'eſt pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention! Tenez, accommodons-nous plutôt, quand on me dira une groſſe injure, j'en répondrai une autre, ſi je ſuis le plus fort: voulez-vous me laiſſer votre marchandiſe à ce prix-là? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne ſuffit point, cela ne peut ſe laver, s'effacer que par le ſang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reſte; vous parlez du ſang comme ſi c'étoit de l'eau de la riviére. Je vous rends votre paquet de nobleſſe, mon honneur n'eſt pas fait pour être noble, il eſt trop raiſonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours, vous vous ajuſterez avec le Prince, on n'y regardera pas de ſi près avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me ſigne un contrat comme quoi je ſerai exemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de ſon impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je ſuis votre ſerviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre visite? Ah c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle, ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne?

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin?

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme vous?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux, sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez: mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre; mais je n'ai pas ordre de vous écouter moi.

LE PRINCE.

Eh bien prens un esprit plus doux, connois-moi, puisqu'il le faut; c'est ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru jusqu'ici aussi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excusez, Monseigneur, c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers

ARLEQUIN *tristement.*

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous; je ne suis pas digne d'être fâché contre un Prince, je suis trop petit pour cela: si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'est tout; cela doit faire compassion à votre puissance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monseigneur, j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste?

LE PRINCE *à part.*

Il a raison, & ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai: mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, & laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi; disons en conscience, si

un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien, personne ne me l'a prise que vous; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE *à part.*

Que lui répondre?

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela: Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître? S'en ira-t-il sans avoir justice? n'en aurai-je pas du regret? qui est-ce qui fera mon office de Prince, si je ne le fais pas? j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia sans t'écouter; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgre ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur, je cherche à la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le seul qui résiste; tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toujours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous représente

sente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien ; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Vas, tu me desespéres.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'espérois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne: mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient reservés, & ta durete n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi! qu'on a de mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice: mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content ; tu souhaites que je te rende justice, sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi, n'en

auroi-je donc pas pour vous?

LE PRINCE *triste.*

Ne t'embarrasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci! le voilà désolé.

LE PRINCE *en caressant Arlequin.*

Je te sai bon gré de la sensibilité où je te vois: adieu, Arlequin, je t'estime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laisse faire un ou deux pas au Prince.*

Monseigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne suis qu'en peine de savoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous aussi, voilà ce qui m'ôte le courage; hélas que les bonnes gens sont foibles!

LE PRINCE.

J'admire tes sentimens.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté: mais à tout hazard, si je vous donnois Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori?

LE PRINCE.

Eh qui le seroit donc?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me répons toujours ce que tu penses; il ne me reste

reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse?

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle.

ARLEQUIN *au Prince qui sort.*

Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie; par la mardi il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure? est-ce que je quitterai Silvia là? cela se pourra-t-il? y aura-t-il moyen? Ma foi non, non assurément; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince est tendre aussi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA *d'un air triste*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire? adieu.

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a su l'intelligence qui est entre nous, il vient de m'ordonner de sortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais; malgré cela je n'ai pu m'empe-

cher de venir vous parler encore une fois, ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colère.

ARLEQUIN *étonné & déconcerté.*

Ah me voilà un joli garçon à-présent!

FLAMINIA.

Je suis au désespoir moi! me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le temps me presse, je suis forcée de vous quitter: mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant son haleine.*

Ahi! qu'est-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton essouflé.*

C'est donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*

Attendez. . . . je me suis peut-être trompé moi aussi sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment vous vous seriez mépris? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller, que ferons-nous?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre; elle est partie, voilà que je vous aime, cela

cela est décidé, & je n'y comprens rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle avanture!

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux.*

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons ensemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; est-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertissez-vous pas que vous m'attrapperiez & que vous seriez ma maîtresse?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epousez-moi, j'y consens: mais il n'y a point de tems à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN *en soupirant.*

Ah! je pars pour parler au Prince; ne dites pas à Sylvia que je vous aime, elle croiroit que

je suis dans mon tort, & vous savez que je suis innocent; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse-là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.* Qui est-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaisir? cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA *à part.*

En-vérité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniére à ne pouvoir y résister. Voici l'autre. *A Silvia qui entre.*

A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SILVIA.

Je voulois me venger de ces femmes, vous savez bien, cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guéres vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SILVIA.

Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je?

Lors-

Lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de-même, je ne crois pas être blamable.

FLAMINIA *les premiers mots à part.*

Rions un moment, je le pense à peu près de-même.

SILVIA *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près? il faut le penser tout-à-fait comme moi, parce que cela est: voilà de mes gens, qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc?

SILVIA.

Je m'emporte à propos; je vous consulte bonnement, & vous allez me répondre des *à-peu-près* qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable; mais n'est-ce pas cet Officier que vous aimez?

SILVIA.

Eh qui donc? pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer: mais à la fin il faudra bien y venir; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui, le voir triste, toujours se lamentant, toujours le consoler de la peine qu'on lui fait; Dame cela lasse, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer, il mourra de joye.

SILVIA.

Il mourroit de tristesse, & c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attens; nous avons été plus de deux heures ensemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera; cependant

dant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous? mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas, on trouvera aisément moyen de l'appaiser.

SILVIA *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiser! diantre il est donc bien facile de m'oublier à ce compte? est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier! j'aurois donc perdu l'esprit si je vous le disois; vous serez trop heureuse s'il ne se désespére pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela; vous êtes cause que je redeviens incertaine avec votre désespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâchée; que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hom, vous qui riez je voudrois bien vous voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche; croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquiéter du reste.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Silvia, vous ne me regardez pas? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon, importun! je parlois de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi? & qu'en disiez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Oh je disois bien des choses, je disois que vous ne saviez pas encore ce que je pensois.

LE PRINCE.

Je sai que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, & c'est-là savoir ce que vous pensez.

SILVIA.

Hom, vous n'êtes pas si savant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant: mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je suis sure que vous me direz la vérité, vous savez comme je suis avec Arlequin; à-présent prenez que j'aye envie de vous aimer, si je contentois mon envie, ferois-je bien? ferois-je mal? là, conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire; voilà mon sentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincére.

SILVIA.

C'est mon avis aussi; j'ai décidé de-même, & je crois que nous avons raison tous deux;

ainſi je vous aimerai s'il me plaît ſans qu'il y ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puiſqu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il? s'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorſque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage, vous voilà dans la crainte à cette heure; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'eſprit; ne tremble plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un ſerment par.....

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre ſerment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêchez de jurer: cela eſt joli! j'en ſuis bien aiſe.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laiſſe jurer contre moi?

SILVIA.

Contre vous! eſt-ce que vous êtes le Prince?

LE PRINCE.

Oui, Silvia; je vous ai juſqu'ici caché mon rang, pour eſſayer de ne devoir votre tendreſſe qu'à la mienne: je ne voulois rien perdre du plaiſir qu'elle pouvoit me faire; à-préſent que vous me connoiſſez, vous êtes libre d'accepter

ma

ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah mon cher Prince! j'allois faire un beau serment; si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous savez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE X. & derniére.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris: voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez? que je vous quitte; qu'est ce que je vous répondrois? que je le sai bien: prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin; je l'estime & je vais le combler de biens: toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des fêtes, qui vous sont préparées, annoncent ma joye à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A-présent je me moque du tour que notre amitié nous a joué; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

LE

LE PRINCE TRAVESTI,

OU

L'ILLUSTRE AVANTURIER.

COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0239
DFG

ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelone.
HORTENSE.
LE PRINCE de Léon, sous le nom de LELIO.
FREDERIC, Ministre de la Princesse.
ARLEQUIN, Valet de Lélio.
LISETTE, Maîtresse d'Arlequin.
UN GARDE de la Princesse.
FEMMES de la Princesse.

La Scéne est à Barcelone.

LE PRINCE TRAVESTI.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LA PRINCESSE, ET SA SUITE, HORTENSE.

La Scéne repréſente une Salle où la Princeſſe entre rêveuſe accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE *ſe tournant vers ſes femmes.*

HORTENSE ne vient point: qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortenſe.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE *à ſes femmes.*

Laiſſez-nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chére Hortenſe, depuis un an que vous êtes abſente, il m'eſt arrivé une grande avanture.

HORTENSE.

Hier au ſoir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes auſſi tranquile que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela eſt bien différent, & je vous parus hier ce que je n'étois pas: mais nous avions des

des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame? car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontés & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans-doute, le sang nous unit; je sai votre attachement pour moi, & vous me serez toujours chére: mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foiblesses.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner? Eh n'est-ce pas un défaut que de n'avoir point de foiblesse? Que ferions-nous d'une personne parfaite? à quoi nous seroit-elle bonne? entendroit-elle quelque chose à nous, à notre cœur, à ses petits besoins? quel service pourroit-elle nous rendre avec sa raison ferme & sans quartier, qui feroit main-basse sur tous nos mouvemens? Croyez-moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du-moins moitié raison & moitié folie, pour lier commerce: avec cela vous nous ressemblerez un peu; car pour nous ressembler tout-à-fait, il ne faudroit presque que de la folie: mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait, quel est le sujet de votre inquiétude?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous, j'aime, voilà mon plaisir? car elle est faite comme un plaisir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous assure, elle m'embarrasse beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, sans-doute?

LA

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'eſt pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir? celui qui vous aime met-il ſon amour en énigme? Oh, Madame, il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répéte toujours, encore avec cela ne parle-t-il pas aſſez.

LA PRINCESSE.

Je régne, celui dont il s'agit ne penſe pas ſans-doute qu'il lui ſoit permis de s'expliquer autrement que par ſes reſpects.

HORTENSE.

Eh bien, Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample; car qu'eſt-ce que c'eſt que du reſpect? l'amour eſt bien enveloppé là-dedans. Sans lui dire préciſément, expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui gliſſer la valeur de cela dans quelque regard? avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut?

LA PRINCESSE.

Je n'oſe, Hortenſe, un reſte de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reſte-là s'en aille avec le reſte, ſi vous voulez vous éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion?

LA PRINCESSE.

Vous avez enten lu parler de Lélio?

HORTENSE.

Oui, comme d'un illuſtre Etranger, qui ayant rencontré notre Armée y ſervit Volontaire il y a ſix ou ſept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniére bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y eſt, ſes ſages conſeils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que ſa valeur: c'eſt d'ailleurs l'ame la plus généreuſe.....

HOR.

HORTENSE.

Eſt-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage; cet homme-là vous a donné ſon cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'eſt cœur pour cœur, le troc eſt ſans reproche, & je trouve que vous avez fait-là un fort bon marché. Comptons; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant; enſuite, un Miniſtre; enſuite, un Général d'Armée; enſuite, un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous; voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince? Il eſt vrai que dans nos Etats le Privilége des Princeſſes qui régnent, eſt d'épouſer qui elles veulent: mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'eſt la même choſe; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage: Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiére, ſa naiſſance eſt Royale, & voilà mon Prince; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois ſérieuſement: vous & moi nous ſommes ſeules de la famille de nos Maîtres; donnez à vos Sujets un Souverain ver-

vertueux, ils se consoleront avec sa vertu, du défaut de sa naissance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raison, & vous m'encouragez: mais, ma chére Hortense, il vient d'arriver ici un Ambassadeur de Castille, dont je sai que la commission est de demander ma main pour son Maître; aurois-je bonne grace de refuser un Prince pour n'épouser qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace? eh qui en empêchera? quand on refuse les gens bien poliment, ne les refuse-t-on pas de bonne grace?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortense, je vous en croirai: mais j'attens un service de vous: je ne saurois me resoudre à montrer clairement mes dispositions à Lélio, souffrez que je vous charge de ce soin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaisir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que quand vous aurez épousé cet honnête homme-là, il y aura dans votre histoire un petit article que je dresserai moi-même, & qui dira précisément: „ Ce „ fut la sage Hortense qui procura cette bonne „ fortune au Peuple, la Princesse craignoit de „ n'avoir pas bonne grace en épousant Lélio: „ Hortense lui leva ce vain scrupule, qui eût „ peut-être privé la République de cette lon„ gue suite de bons Princes qui ressemblérent „ à leur Pére". Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes descendans, qui par ce moyen auront en moi une Ayeule d'heureuse mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gayeté! ....., mais ma chére Hortense, vous parlez de vos descendans; vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a pas laissé d'enfans, & toute jeune que vous

vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier, où prendrez-vous votre postérité?

HORTENSE.

Cela est vrai, je n'y songeois pas, & voilà tout d'un coup ma postérité anéantie . . . Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être; car je l'ai tout-à-fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épousât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du sien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaises copies d'un excellent original: c'étoit une chose admirable, c'étoit une passion formée de tout ce qu'on peut imaginer en sentimens, langueurs, soupirs, transports, délicatesses, douce impatence, & le tout ensemble; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain; plus qu'idolâtre ensuite, se livrant à des hommages toujours nouveaux; enfin si l'on avoit partagé sa passion entre un million de cœurs, la part de chacun d'eux auroit été fort raisonnable, j'étois enchantée; deux siécles, si nous les passions ensemble, n'épuiseroient pas cette tendresse-là, disois-je en moi-même, en voilà pour plus que je n'en userai: je ne craignois qu'une chose, c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joye. Hélas, Madame, il ne mourut ni avant ni après, il soutint fort bien sa joye. Le premier mois elle fut violente, le second elle devint plus calme, à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie; le troisiéme elle baissa à vue d'œil, & le quatriéme il n'y en avoit plus. Ah! c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela est affligeant.

HOR-

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant! imaginez-vous ce que c'eſt que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, & vous aurez quelque légére idée de tout ce qui compoſe la douleur d'une jeune femme alors. Etre aimée d'un homme autant que je l'étois, c'eſt faire ſon bonheur & ſes délices, c'eſt être l'objet de toutes ſes complaiſances, c'eſt régner ſur lui, diſpoſer de ſon ame, c'eſt voir ſa vie conſacrée à vos deſirs, à vos caprices, c'eſt paſſer la vôtre dans la flatteuſe conviction de vos charmes, c'eſt voir ſans-ceſſe qu'on eſt aimable: ah que cela eſt doux à voir! le charmant point de vue pour une femme! en-vérité tout eſt perdu quand vous perdez cela. Hé bien, Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui; la jolie figure que vous y ferez! Quel opprobre! Lui parlez-vous? toutes ſes réponſes ſont des monoſyllabes, oui, non; car le dégoût eſt laconique. L'approchez-vous? il fuit; vous plaignez-vous? il querelle; quelle vie! quelle chute! quelle fin tragique! Cela fait frémir l'amour-propre. Voilà pourtant mes avantures; & ſi je me rembarquois, j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à-moins que de trouver un autre Lélio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colére, & je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela eſt inutile: je ne ſache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-deſſus, homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vu que deux jours Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma Chaiſe fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de

trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite; j'étois presque évanouie, il vint à moi, s'empressa à me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant-homme que j'aye encore vu: si je n'avois pas été mariée, je ne sai ce que mon cœur seroit devenu, je ne sai trop même ce qu'il devint alors: mais il ne s'agissoit plus de cela, je priai mon libérateur de se retirer. Il insista à me suivre près de deux jours; à la fin je lui marquai que cela m'embarrassoit, j'ajoûtai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le pressai de prendre, mais sans le regarder; il s'éloigna très-vite, & avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après, & je ne sai par quelle fatalité l'homme que j'ai vu m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais, ainsi mon cœur est en sureté. Mais qui est-ce qui vient à nous?

LA PRINCESSE.

C'est un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous, ne sauroit-il pas qui est son Maître?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence; car Lélio perdit ses gens à la derniére bataille, & il n'a que de nouveaux domestiques.

HORTENSE.

N'importe, faisons-lui toujours quelques questions.

SCE-

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air desœuvré en regardant de tous côtés. Il voit la Princesse & Hortense, & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

QUe cherches-tu, Arlequin? ton Maître est-il dans le Palais?

ARLEQUIN.

Madame, je supplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie; si j'avois su que votre présence eût été ici, je n'aurois pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître?

ARLEQUIN.

Tout juste, vous l'avez deviné, Madame; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vue dans cette peste de maison, & ne vous déplaise, je me suis aussi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enseigner mon chemin, vous me feriez plaisir; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi, si vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drolleries, de colifichets! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avois point encore vu cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ose pas le regarder; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes! & moi qu'est-ce que je suis en comparaison de cela? Mais n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raisonner avec vous comme avec ma pareille?

Hortense rit. Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque sottise. Adieu, Madame, je salue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sottise, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours : que voulez vous? je n'ai rien à perdre. Vous vous amusez à être riches, vous autres, & moi je m'amuse à être gaillard; il faut bien que chacun ait son amusette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition est-elle bonne? es-tu bien avec Lélio?

ARLEQUIN.

Fort bien ; nous vivons ensemble de bonne amitié: je n'aime pas le bruit, ni lui non plus; je suis drolle, & cela l'amuse : il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, sans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne sait pas; & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous savez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non, je n'en sache point de meilleure que celle de ton Maitre ; car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me répons comme si tu ne savois pas qui il est.

AR-

ARLEQUIN.

Non, je n'en sai rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortoit d'une bataille; je lui fis un petit plaisir, il me dit grand merci. Il disoit que son monde avoit été tué, je lui répondis tant pis. Il me dit, tu me plais, veux-tu venir avec moi? Je lui dis taupe, je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je pars de-même, & puis nous voilà en voyage en courant la poste, qui est le train du diable; car parlant par respect, j'ai été près d'un mois sans pouvoir m'asseoir. Ah! les mauvaises masettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Historien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque chose, je n'oublie rien; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon Maitre & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur; car on l'appelle favori: il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela, ni moi non plus. Il est courtisé & moi aussi; car tout le monde me respecte, tout le monde est ici en peine de ma santé, & me demande mon amitié; moi je la donne à tout hazard, cela ne me coute rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand' chose. C'est un drolle de métier que d'avoir un Maitre ici qui a fait fortune; tous les Courtisans veulent être les serviteurs de son valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, sans compliment, je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là.

Cette Princesse est une bonne femme; elle n'a pas voulu me tourner le dos sans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maitre.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Qu'est-ce que tu fais ici?

ARLEQUIN.

J'y fais connoissance avec la Princesse, & j'y reçois ses complimens.

LELIO.

Que veux-tu dire avec ta connoissance & tes complimens? Est-ce que tu l'as vue, la Princesse? Où est-elle?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc, que t'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

Bien des choses. Elle me demandoit si nous nous trouvions bien ensemble, comment s'appelloient votre père & votre mére, de quel métier ils étoient, s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit, que le diable emporte celui qui les connoit; je ne sai pas quelle mine ils ont, s'ils sont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens. Après cela elle m'a dit, je vous salue; & moi je lui ai dit, vous me faites trop de graces, & puis c'est tout.

LELIO *à part.*

Quel galimathias! tout ce que j'en puis comprendre, c'est que la Princesse s'est informée de lui, s'il me connoissoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne savois pas qui je suis?

ARLEQUIN.

Oui: cependant je voudrois bien le savoir; car quelquefois cela me chicane. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0252
DFG

me vous . . . je vous crois un honnête garçon, moi.

LELIO *en riant.*

Va, va, ne t'embarrasse pas, Arlequin; tu as bon Maître, je t'en assure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien, je n'ai pas besoin d'autre caution; & au cas que vous soyez quelque Bohémien, pardi au-moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LELIO.

En voilà assez, ne sors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez, d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la pretentaine pour s'ébaudir, & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LELIO *à part.*

Ce benêt-là se seroit-il apperçu de ce que je suis ... Et par où juges-tu que je pourrois être un Prince? Voilà une plaisante idée! est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris? par ma magnificence?

ARLEQUIN.

Bon! belles bagatelles, tout le monde a de cela: mais par la mardi personne n'a si bon cœur que vous, & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince; & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre: mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils sont dans tous les Etats. Je suis jeune, c'est une étude qui me sera nécessaire un jour: voilà mon secret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette étude-là ne vous apprendra que mitére: ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille. Qu'est-ce que vous ferez de cette connoissance des hommes? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LELIO.

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient?

ARLEQUIN.

Vous ne serez plus si bon enfant quand vous serez bien savant sur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit, canaille vous deviendrez.

LELIO *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu, te voilà instruit, garde-moi le secret, je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine?

LELIO.

Ne sais-tu pas ton chemin? tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

SCENE V.

LELIO *seul.*

LA Princesse cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes soupçons; les services que je lui ai rendus ont disposé son cœur à me vouloir du bien, & mes respects empressés l'ont persuadée que je l'aimois sans oser le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pére, & que je voyage sous ce déguisement pour hâter l'expérience dont j'aurai besoin,

soin, si je régne un jour, je n'ai fait nulle part un séjour si long qu'ici : à quoi donc aboutira-t-il? Mon pere souhaite que je me marie, & me laisse le choix d'une épouse. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princesse? car elle est aimable ; & si je lui plais, rien n'est plus flatteur pour moi que son inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je suis, enlevons-la au Prince de Castille, qui envoye la demander. Elle ne m'est pas indifférente : mais que je l'aimerois sans le souvenir inutile que je garde encore de cette belle personne que je sauvai des mains des voleurs!

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

LE voilà, Madame.

LELIO *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE *étonnée.*

Que vois-je?

LELIO *s'approchant.*

Me reconnoissez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monsieur.

LELIO.

Me fuirez-vous encore?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LELIO.

Eh, pourquoi donc le faudra-t-il? Vous déplais-je tant que vous ne puissiez au-moins supporter ma vue?

HORTENSE.

Monsieur, la conversation commence d'une maniére qui m'embarrasse ; je ne sai que vous répondre, je ne saurois vous dire que vous me plaisez.

LELIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi, & je ne mérite ſans-doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop : mais de quoi s'agit-il? je vous eſtime, je vous ai une grande obligation : nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoiſſons, vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez la Princeſſe, que pourriez-vous me vouloir encore?

LELIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh, je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame? ah! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela eſt ſans conſéquence.

LELIO.

Eh quoi Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentimens?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant & à propos de quoi? qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe? rappellez-m'en le ſujet; voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LELIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me ſépare.

HORTENSE.

Quoi! c'eſt-là ce que vous entendiez? en-

vérité

vérité je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu; & puisque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra : mais je vois bien que je me suis trompé.

HORTENSE.

Je me souviens de ce regard-là, par exemple.

LELIO.

Eh, que pensiez-vous, Madame, en me regardant ainsi?

HORTENSE.

Je pensois apparemment que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoissance?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela; j'étois pénétrée du service que vous m'aviez rendu, de votre générosité : vous alliez me quitter, je vous voyois triste, je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pus, sans savoir comment, sans me gêner; il y a des momens où les regards signifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne sait point trop ce qu'on y met; il y entre trop de choses, & peut-être de tout. Pour ce que je sai, c'est que je me serois bien passée de savoir votre secret.

LELIO.

Eh, que vous importe de le savoir, puisque j'en souffrirai tout seul?

HORTENSE.

Tout seul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même ... Que vous dirai-je ? je me méfie de tout.

LELIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûe, j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien, je suis veuve, perdez du-moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé ...

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne suis pas mal intentionnée ... Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la Maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi ? A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez ; au-lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sai votre secret, en voilà assez ; laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

SCENE VII.

LELIO.

Voici un coup de hazard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'é-

d'épouser la Princesse, tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime, & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi.

SCENE VIII.

HORTENSE, LELIO.

HORTENSE.

J'Oubliois à vous informer d'une chose, la Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout; je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé, de grace, Madame, arrêtez-vous un instant. Quoi! la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire ...

HORTENSE.

Voilà de grands transports, mais je n'ai pas charge de les rapporter : j'ai dit ce que j'avois à vous dire, vous m'avez entendue; je n'ai pas le temps de le répéter, & je n'ai rien à savoir de vous. *Elle s'en va, Lélio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi, Madame, ma réponse à cela est, que je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y songez-vous? si elle sait que vous m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire, je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête: mais il est cruel de se voir soupçonné de joye quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh sort cruel! vous avez raison de vous fâcher; la vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort; il doit vous rester de violens chagrins.

LELIO *lui baisant la main.*

Il ne me reste que des sentimens de tendresse, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je fasse de ces sentimens-là?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout; nous prendrons nos mesures, & je suis d'un rang ...

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, & c'est-là le plus beau rang du monde: mais je vous dis encore une fois que cela est résolu, je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui moi, vous aimer ... vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être plus? mon cœur vous feroit-là de beaux présens! Non, Lélio, n'en parlons plus, donnez-vous tout entier à la Princesse, je vous le pardonne; cachez votre tendresse pour moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir; je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LELIO *l'arrête.*

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez: je ne vous demande plus qu'une grace, c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aye encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une conversation en amènera une autre, & cela ne finira point, je le sens bien.

LELIO.

Ne me refusez pas.

HOR-

HORTENSE.

N'abusez point de l'envie que j'ai d'y consentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.

SCENE IX.

LELIO *seul.*

JE suis au comble de la joye, j'ai retrouvé ce que j'aimois, j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la maniére dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.

SCENE X.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

PUis-je avoir l'honneur de vous dire un mot?

LELIO.

Volontiers, Monsieur.

FREDERIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pié-là je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous savez que le premier Sécretaire d'Etat de la Princesse vient de mourir, & je vous avoue que j'aspire à sa place; dans le rang où je suis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir; naturellement elle me paroit due: il y a vingt-cinq ans que je sers l'Etat en qualité de Conseiller de la Princesse, je sai combien elle vous estime & défére à vos avis, je vous prie de faire en sorte qu'elle

pense

pense à moi, vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi?

FREDERIC.

Assurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répéte encore. D'où vient que vous me tenez ce discours?

LELIO *après l'avoir examiné.*

Oui, vous soutenez cela à merveille; l'admirable homme de Cour que vous êtes!

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez, ne vaut pas qu'un honnête homme, pour l'obtenir, s'abaisse jusqu'à trahir ses sentimens.

FREDERIC

Jusqu'à trahir mes sentimens! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne soit pas vraye?

LELIO.

Vous me haïssez, vous dis-je, je le sai, & ne vous en veux aucun mal; il n'y a que l'artifice dont vous vous servez, que je condamne.

FREDERIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LELIO.

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis, & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun mystére, vous ne le sauriez pas sans vos complimens. J'ignore si vous avez craint la confiance dont elle m'honore: mais depuis que je suis ici, vous n'avez rien oublié pour

lui

lui donner de moi des idées desavantageuses, & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne sois un espion gagé de quelque Puissance, ou quelque Avanturier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes, si on le met en état d'en prendre: oh! si vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi: mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

FREDERIC *d'un ton sérieux.*

Puisque vous êtes si bien instruit, je vous avouerai franchement que mon zéle pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là, & que je craignois qu'on ne se repentit de vous avancer trop, je vous ai cru suspect & dangereux; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu, vous me charmez de me parler ainsi! vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'Etat? vous êtes louable, Monsieur, & votre zéle est digne de récompense, il me servira d'exemple. Oui, je le trouve si beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un espion, & moi je craindrois qu'on ne vous fit Ministre, parce que je ne crois pas que l'Etat y gagnât; ainsi je ne parlerai point pour vous: ne m'en louez-vous pas aussi?

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non, en homme d'honneur, je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Raprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princesse vous estime, & j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti; unissons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y pensez pas, mon cher Monsieur, ce mariage-là seroit une conspiration contre l'Etat,

l'Etat, il faudroit travailler à vous faire Ministre.

FREDERIC.

Vous refusez l'offre que je vous fais.

LELIO.

Un espion devenir votre gendre, votre fille devenir la femme d'un avanturier! Ah je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre ambition, c'est trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune! Qui est-ce qui n'aimeroit pas à gouverner?

LELIO.

Celui qui en seroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en seroit digne?

LELIO.

Oui, & c'est l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh! cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

LELIO.

Point du tout, ce n'est que du zéle.

FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant, on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princesse verra clair un jour.

LELIO.

Ah! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le visage à-présent, il n'est pas joli: mais cela vaut toujours mieux que le masque que vous portiez tout à l'heure.

SCE-

SCENE XI.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lélio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher : il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, & j'espére que vous accepterez l'emploi de mon premier Sécretaire d'Etat, que je vous offre.

LELIO.

Vos bontés sont infinies, Madame, mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire; & quand votre présence sera nécessaire à l'Armée, vous choisirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables : ce que vous ferez n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La supériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté de services; & d'ailleurs Frédéric est le seul que cette fonction pouvoit regarder, si vous n'y étiez pas : mais il m'est affectionné, & je suis sûr qu'il se soumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, soyez ami de Lélio, je vous le recommande.

Frédéric fait une profonde révérence.

LA PRINCESSE *continue.*

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance, & ma Cour, suivant l'usage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire : vous y verrat-on, Frédéric?

FRE-

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FREDERIC *seul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chute eſt ſure.... Un homme ſans nom, ſans parens, ſans patrie, car on ne ſait d'où il vient, m'arrache le Miniſtére, le fruit de trente années de travail... Quel coup de malheur! je ne puis digérer une auſſi bizarre avanture... Eh je n'en ſaurois douter, c'eſt l'amour qui a nommé ce Miniſtre-là; oui, la Princeſſe a du panchant pour lui... Ne pourroit-on ſavoir l'hiſtoire de ſa vie errante, & prendre enſuite quelques meſures avec l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille, dont j'ai la confiance? Voici le Valet de cet Avanturier, tâchons à quelque prix que ce ſoit de le mettre dans mes intérêts, il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans ſon chapeau.

FREDERIC.

BOnjour Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-ſix & vingt-ſept ſols. J'en avois trente; comptez vous, Monſeigneur le Conſeiller, n'eſt-ce pas trois ſols que je perds?

FREDERIC.

Cela eſt juſte.

ARLEQUIN.

Hé bien que le Diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi! tu jures pour trois ſols de perte! Oh, je veux

veux te rendre la joye. Tiens, voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes! (*Il saute*) hi, hi. Vous méritez bien une capriole.

FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le Diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pistole, mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho, deux caprioles!

FREDERIC.

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FREDERIC.

Tu serois donc bien aise de faire une petite fortune?

ARLEQUIN.

Quand elle seroit grosse, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoute, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne soit pas longue; elle est un grand coup de hazard.

ARLEQUIN.

C'est comme s'il avoit gagné aux cartes.

FRE-

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non, je crois que c'eſt quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conſeillerois de t'attacher à quelqu'un de ſtable; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez l'air d'un bon homme, mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux!

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laiſſeriez orphelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'eſpére que tu ne ſeras pas bon Prophéte: mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de temps.

ARLEQUIN.

Tenez, vous avez raiſon: mais on ſait bien ce qu'on quitte, & l'on ne ſait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'eſprit, mais de la prudence j'en ai que c'eſt une merveille; & voilà comme je dis: un homme qui ſe trouve bien aſſis, qu'a-t-il beſoin de ſe mettre debout? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricaſſée & bon viſage, cent écus par an, & les étrennes au bout, cela n'eſt-il pas magnifique?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon Domeſtique, je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-deſſus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh Dame, ma prudence dit que vous avez raiſon; je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir, cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

AR-

ARLEQUIN.

Pardi, vous me traitez comme votre enfant, il n'y pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandise: par la sanguienne, vous m'aimez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oui, ta phisionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je suis drolle comme un coffre: laissez faire, nous rirons comme des fous ensemble: mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille; car j'ai hâte d'être riche & bien aise.

FREDERIC.

Ils te sont assurés, te dis-je: mais il faut que tu me rendes un petit service: puisque tu te donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pére.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio, je serois curieux de savoir qui il est. Je souhaitterois donc que tu y restasses encore trois semaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui dise de certaines choses, & en fasse d'autres qui le décélent, & dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement; & en attendant que je te récompense entiérement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille, nous la rabbattrons sur le reste.

FRE-

FREDERIC.

On ne paye un service qu'après qu'il est rendu, mon enfant, c'est la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela!

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois semaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me serviras de meilleur courage en l'attendant; acquitte-toi d'abord de ce que je te dis: pourquoi hésites-tu?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'est que la commission me chisonne.

FREDERIC.

Quoi! tu mets mon argent dans ta poche, & tu refuses de me servir?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent, il est fort bon, je n'ai rien à lui dire: mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon Maître, là?

FREDERIC.

C'est une simple curiosité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom... il y a de la malice là-dessous; vous avez l'air d'un fournois, je m'en vais gager dix sols contre vous, que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'esprit? tu n'y songes pas, Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin: faut-il que l'hon-

l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille! par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiéte avec ses réflexions. Encore une fois, es-tu sou, d'être si long-temps à prendre ton parti? D'où vient ton scrupule? de quoi s'agit-il? de me donner quelques instructions innocentes sur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laisse sur le pavé. Songe-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds?

ARLEQUIN.

Je songe que cette commission-là sent le tricot tout pur, & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a pensé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'est qu'une guenon; vos emplois, de la marchandise de chien: voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princesse & mon Maitre, peut-être qu'ils récompenseront le dommage que je souffre pour l'amour de ma bonne conscience.

FREDERIC.

Comment! tu vas trouver la Princesse & ton Maitre: d'où vient?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon désastre, & toute votre marchandise.

FREDERIC.

Misérable! as-tu donc résolu de me perdre, de mes deshonorer?

ARLEQUIN.

Bon! quand on n'a point d'honneur, est-ce qu'il faut avoir de la réputation?

FREDERIC.

Si tu parles, malheureux que tu es, je prendrai de toi une vengeance terrible; ta vie me répondra de ce que tu feras, m'entens-tu bien?

ARLEQUIN *se moquant.*

Brrrr! ma vie n'a jamais servi de caution; je

boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pére à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au déſeſpoir, tu ne ſais pas la conſéquence de ce que tu vas faire, mon enfant, tu me fais trembler; c'eſt toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de ſauver mon honneur: encore une fois arrête, la ſituation d'eſprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme tranſporté.*

Comment? cela eſt épouvantable! je paſſe mon chemin ſans penſer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une piſtole pour trois ſols: eſt-ce que cela ſe fait? Moi je prends cela, parce que je ſuis honnête, & puis vous me fourbez encore avec je ne ſai combien d'autres piſtoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu la conſcience & la crainte du bâton devant les yeux, & qui ſans cela auroit trahi ſon bon Maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe: cela ſe peut-il ſouffrir?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peut venir, j'ai tort: mais finiſſons, j'achetterai ton ſilence de tout ce que tu voudras: parle, que me demandes-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *réfléchiſſant.*

Pourtant, ce que c'eſt que d'être honnête hom-

homme ! je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons, préſentez-moi votre Requête, appellez-moi un peu Monſeigneur, pour voir comment cela fait; je ſuis Frédéric à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne ſai où j'en ſuis; quand je nierois le fait, c'eſt un homme ſimple qu'on n'en croira que trop ſur une infinité d'autres préſomptions; & la quantité d'argent que je lui ai donné prouve contre moi. (*à Arlequin*) Finiſſons, mon enfant, que te faut-il?

ARLEQUIN.

Oh! tout bellement; pendant que je ſuis Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faiſiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'eſt vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *ſoupire.*

Ah! je ſuis perdu.

ARLEQUIN.

Il me fait pitié. Allons, conſolez-vous: je ſuis las de faire le glorieux, cela eſt trop ſot, il n'y a que vous autres qui puiſſiez vous accoutumer à cela. Ajuſtons-nous.

FREDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune? j'aime cette couleur-là, elle dure plus long-temps qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui me reſte.

ARLEQUIN.

Bon. Ces piſtoles-là, c'eſt pour votre pénitence de m'avoir donné les autres piſtoles. Venons au reſte de la boutique, parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un Commis, & pour l'argent qu'il m'en coutera, vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu seras content: mais me promets-tu de te taire?

ARLEQUIN.

Touchez-là; c'est marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquile.

ARLEQUIN *le rappellant.*

ſt ſt ſt ſt ſt....

FREDERIC *revenant.*

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'est une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime assez les guenons

FREDERIC.

Hé bien je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puisqu'il te la faut absolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras (*à part*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pu faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir son cœur sans tricherie.

FREDERIC.

Sans-doute, sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart-d'heure je suis à vous. Tenez-moi la fille prête.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE I.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mon Bijou, j'ai fait une offense envers vos graces, & je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi! un aussi joli garçon que vous est-il capable d'offenser quelqu'un?

ARLEQUIN.

Un aussi joli garçon que moi? Oh! cela me confond; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc? qu'avez-vous fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait une insolence; donnez-moi conseil. Voulez-vous que je m'en accuse à genoux, ou bien sur mes deux jambes? Dites-moi sans façon, faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux; je me contenterai de savoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Mamie, vous n'êtes point assez rude: mais je sai mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher, je vous ai déjà pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi: j'ai dit en parlant de votre inimitable personne, j'ai dit.... le reste est si gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, si vous me trouvez telle?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confesse que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus supportable; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un misérable? mais, mamour, je n'avois pas encore vu votre gentil minois.... ois.... ois.... ois....

LISETTE.

Comment, vous ne me connoissiez pas dans ce temps-là? vous ne m'aviez jamais vue?

ARLEQUIN.

Pas seulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh, mon cher Arlequin, je ne suis plus fâchée; ne me trouvez-vous pas de votre goût à-présent?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuse.

LISETTE.

Hé bien, vous ne m'avez pas insultée; & quand cela seroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi? Allez, mon ami ne songez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve si sot.

LISETTE.

Tant mieux, je suis bien aise que vous m'aimiez; car vous me plaisez beaucoup, vous.

ARLEQUIN *charmé.*

Oh, oh, oh, vous me faites mourir d'aise.

LISETTE.

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut

peut dire cela ? combien je vous aime. . . . cela est si gros que je n'en sai pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouser?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne badine point, je vous recherche honnêtement par-devant Notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi ?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je sois heureuse ?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie : manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

LISETTE.

Hé bien, mon ami, il faut que je vous avoue une chose; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho !

LISETTE.

Vous passâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui passe ? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juste.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah, l'habile homme !

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui proposera de le servir contre un inconnu; il refusera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne feroit pas bien : mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé au Seigneur Frédéric, & de-là s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous

vous jouirez mariés ensemble Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouser, la prédiction est bien avancée: à l'égard de la proposition du Seigneur Frédéric, je ne sai ce que c'est: mais vous savez bien ce qu'il vous a dit: quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer, & je suis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela est admirable! je vous aime, cela est vrai, je veux vous épouser, cela est encore vrai, & véritablement le Seigneur Frédéric m'a proposé d'être un fripon: je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par-là; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous proposeroit une friponnerie; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en seroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru aussi, & apparemment je me suis trompé?

LISETTE.

Cela va tout seul.

ARLEQUIN.

Je suis un grand nigaud: mais au bout du compte cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin; je suis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric, je lui ai fait donner tout son argent: par bonheur je ne suis pas obligé à restitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois sa bourse.

LISETTE.

Oh! gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cet argent-là m'étoit dû comme une lettre de change; si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Astrologue.

LISETTE.

Vous avez raison: il ne s'agit plus à-présent que d'obéir à ce qui est prédit, en faisant ce que souhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette grosse fortune qui nous est promise.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela est juste; Arlequin est à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaisie, je ne m'embarrasse plus de lui: la prédiction m'a transporté à vous, elle fait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à son ordonnance; je vous aime, je vous épouserai, je tromperai Monsieur Lélio, & je m'en gausse; le vent me pousse, il faut que j'aille: il me pousse à baiser votre menote, il faut que je la baise.

LISETTE *riant.*

L'Astrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître, je dois être encore trois semaines avec lui pour guerter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas besoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lélio arrive rêveur, sans voir Arlequin qui se retire à quartier. Lélio s'arrête sur le bord du Théatre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

Il ne me voit pas. Voyons sa pensée.

LELIO.

Me voilà dans un embarras dont je ne sai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*

Il est embarrassé.

LELIO.

Je tremble que la Princesse pendant la fête n'ait surpris mes regards sur la personne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cause de la Princesse; tubleu... ce frisson-là est une affaire d'Etat... vertuchou!

LELIO.

Si la Princesse vient à soupçonner mon panchant pour son amie, sa jalousie me la dérobera, & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh, oh... la dérobera... il traite la Princesse de friponne. Par la sambille, Monsieur le Conseiller sera bien ses orges de ces bribes-là que je ramasse, & je vois bien que cela me vaudra pignon sur rue.

LELIO.

J'aurois besoin d'une entrevue.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'est-ce que c'est qu'une entrevue? je crois qu'il parle latin... le pauvre homme, il me fait pitié pourtant, car peut-être qu'il en mourra: mais l'horoscope le veut: cependant si j'avois un peu sa permission... Voyons, je vais lui parler.

Il

Il retourne dans le fond du Théatre, & de-là il accourt comme s'il arrivoit, & dit :

Ah, mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'eſt-ce que cette fortune ?

ARLEQUIN.

C'eſt que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, ſi je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je ſai de vous ; il m'a bien recommandé le ſecret, & je ſuis obligé de le garder en conſcience : ce que j'en dis, ce n'eſt que par maniére de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande ? vous ſavez que je ſuis pauvre, l'argent qui m'en viendra je le mettrai en rente, ou je le prêterai à uſure.

LELIO.

Que Frédéric eſt lâche ! Mon enfant, je pardonne à ta ſimplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniére, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frédéric. Oui, reçoi ſon argent ; je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſais.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LELIO.

Fai, j'y conſens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi ſans façon ; je vous laiſſe la liberté, rien de force.

LELIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas ſur-tout de lui marquer le ſouverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commiſſion.

LELIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu, Arlequin, va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN.

QUand on a un peu d'esprit, on accommode tout; un butord auroit été chagriner son Maître sans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, si je lui cause du chagrin, ce sera de bonne amitié au-moins. Mais voilà cette Princesse avec sa camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

IL me semble avoir vu de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a semblé la vérité, Madame; & quand cela ne seroit pas, je ne suis pas-là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, (*il va & revient*) si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras sans-doute.

ARLEQUIN *à part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chére Hortense, apparemment que ma rêverie est contagieuse; car vous devenez rêveuse aussi bien que moi.

HOR-

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit: quant à moi, je ne ſuis point tranquile, le rapport que vous me faites de Lélio ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai cru voir du panchant pour moi, devroit à votre diſcours donner malgré lui quelques marques de joye, & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect; cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le reſpect n'eſt ni chaud, ni froid; je ne lui ai pas dit crûment, la Princeſſe vous aime; il ne m'a pas répondu crûment, j'en ſuis charmé: il ne lui a pas pris des tranſports, mais il m'a paru pénétré d'un profond reſpect. J'en reviens toujours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit, lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable?

HORTENSE.

De la ſurpriſe? oui, il en a montré: à l'égard de ſavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier ſans qu'on le devinât: mais enfin pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *ſouriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe; n'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

HORTENSE.

Ce que ſignifie, je ſuis contente de lui? cela veut dire... En-vérité, Madame, cela veut dire que je ſuis contente de lui; on ne ſauroit expliquer cela qu'en le répétant. Comment feriez-

riez-vous pour dire autrement? Je suis satisfaite de ce qu'il m'a répondu sur votre chapitre, l'aimez-vous mieux de cette façon-là?

LA PRINCESSE.

Cela est plus clair.

HORTENSE.

C'est pourtant la même chose.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je suis dans une situation d'esprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuses, déraisonnables; je crains tout, je soupçonne tout: je crois que j'ai été jalouse de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable, Lélio l'est aussi, vous vous êtes vus tous deux, vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli mes espérances; je me suis égarée là-dessus, j'ai vu mille chimères, vous étiez déjà ma rivale. Qu'est-ce que c'est que l'amour, ma chère Hortense! où est l'estime que j'ai pour vous, la justice que je dois vous rendre? me reconnoissez-vous? ne sont-ce pas-là les foiblesses d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oui, mais les foiblesses d'un enfant de votre âge sont dangereuses, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort; tantôt pendant que nous étions à cette fête, Lélio n'a presque regardé que vous, vous le savez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame?

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas: cela est mal entendu, par exemple, il sembleroit qu'il y a du mystère; n'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par considération pour moi sans-doute?... Vous ne me répondez pas?

HOR-

HORTENSE.

C'eſt que je vous vois en train de remarquer, & ſi je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque choſe dans ma réponſe: cependant je n'y gagne rien; car vous faites une remarque ſur mon ſilence. Je ne ſai plus comment me conduire; ſi je me tais, c'eſt du myſtére; ſi je parle, autre myſtére; enfin je ſuis myſtére depuis les pieds juſqu'à la tête. En vérité je n'oſe pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez une équivoque: quel étrange amour que le vôtre, Madame! je n'en ai jamais vu de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne: mais vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me ſupporter; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuſe.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre, de la maniére dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous; ne pourriez-vous me diſpenſer de votre confidence? Je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas, peut-on de ſardeau plus ingrat?

LA PRINCESSE *d'un air ſérieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement pour moi, & je ne ſai que penſer, après tout, du dégoût que vous témoignez, quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais: mon amour vous déplaît trop; je n'y comprends rien; on diroit preſque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la deſagréable ſituation! que je ſuis malheureuſe, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en ſureté! Que faudra-t-il donc que je devienne? les remarques me ſuivent, je n'y ſaurois tenir; vous me déſeſpérez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne diſant mot; je ne

ſau-

saurois donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité; le moyen de vivre ensemble? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuse, après cela il faut que je m'explique; Lélio m'a regardée, vous ne savez que penser, vous ne me comprenez pas: vous m'estimez, vous me croyez fourbe; haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous me mettez tout ensemble; je m'y perds, la tête me tourne, je ne sai où je suis: je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne, dussiez-vous prendre mon voyage pour une finesse.

LA PRINCESSE *la caressant.*

Non, ma chére Hortense, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez; j'abjure toutes mes foiblesses, vous êtes mon amie, je suis la vôtre, & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera ensemble, vous le verrez; laissez-moi partir, comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chére, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens; & pour plus de sureté, à toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener ensemble, voilà tous les voyages que vous ferez: point de mutinerie, je n'en rabattrai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou sans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame? & si Lélio me regarde? il a des yeux; & si je le regarde, j'en ai aussi, ou bien si je ne le regarde pas? car tout est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite? les fermerai-je? les détournerai-je? voilà tout

ce

ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore, cela est bien froid; comme si je n'avois qu'à lui dire, Monsieur, soyez plus tendre: ainsi son respect, ses yeux & les miens, voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sai si pour vous accommoder il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muëtte; je ne serois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur: je vous connois, vous êtes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous & moi nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez; au-lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence, n'est-ce pas la même chose?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part; prenez de grace un air moins triste, je n'ai qu'un mot à lui dire; après l'instruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ses sentimens par la maniére dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang: mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LELIO.

JE me rends à vos ordres, Madame, Arlequin m'a dit que vous souhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio, vous savez quelle est

est la commission de l'Ambassadeur du Roi de Castille ; qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera, mais c'est à vous seul à décider : il s'agit de ma main que le Roi de Castille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuser. Je ne vous dirai point quelles seroient mes intentions là-dessus, je m'en tiens à souhaiter que vous les devinicz : j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse un moment avec Hortense ; à peine vous connoissez-vous encore : elle est mon amie, & je suis bien-aise que l'estime que j'ai pour vous ait son aveu.

SCENE VII.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il est temps que vous décidiez de mon sort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princesse, elle veut que je prononce sur le mariage qu'on lui propose. Si je refuse de le conclure, c'est entrer dans ses vues, & lui dire que je l'aime ; si je le conclus, c'est lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raisons. La conjoncture est pressante : que résolvez-vous en ma faveur ? il faut que je me dérobe d'ici incessamment : mais vous, Madame, y resterez-vous ? je puis vous offrir un asyle où vous ne craindrez personne. Oserai-je espérer que vous consentirez aux mesures promptes & nécessaires....?

HORTENSE.

Non, Monsieur, n'espérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laissez le mien en repos ; vous le troublez, je ne sai ce qu'il est devenu, je n'entends parler que d'amour à droit & à gauche, il m'environne, il m'obséde, & le vôtre au bout du compte est celui qui me presse le plus.

LELIO.

Quoi, Madame ! c'en est donc fait ? mon amour

amour vous fatigue, & vous me rebutez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame ! il ne vous en faut pas beaucoup pour réſiſter à ma douleur.

HORTENSE.

Eh, Monſieur, je ne ſai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le ſavoir; laiſſez-moi me gouverner, chacun ſe ſent, briſons là-deſſus.

LELIO.

Il n'eſt que trop vrai que vous pouvez m'écouter ſans aucun riſque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai ! Oh je ſuis plus difficile en vérités que vous, & ce qui eſt trop vrai pour vous, ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſuretés, ſur-tout avec un garant comme vous. En-vérité, Monſieur, vous n'y ſongez pas, il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſaurois quelque choſe; car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait? Pourquoi me rencontrez-vous ici? qu'y venez-vous chercher? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépens de-même, elle eſt jalouſe de moi: voilà ce que vous avez fait, Monſieur; & il n'y a point de reméde à cela, puiſque je n'en trouve point.

LELIO *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous?

HOR-

HORTENSE.

Oui, très-jalouse : peut-être actuellement sommes-nous observés l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre passion, vous voulez que je vous aime; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on se lasse, j'ai beau vous dire que cela ne se peut pas, que mon cœur vous seroit inutile; vous ne m'écoutez point, vous vous plaisez à me pousser à bout. Eh, Lélio, qu'est-ce que c'est que votre amour? vous ne me ménagez point ; aime-t-on les gens quand on les persécute? quand ils sont plus à plaindre que nous, quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage? Je refuse de vous aimer, qu'est-ce que j'y gagne? Vous imaginez-vous que j'y prends plaisir? Non Lélio, non, le plaisir n'est pas grand : vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer? cela est-il si difficile? n'ai-je pas le cœur libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez-vous pas assez? que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir; mon amour vous perdroit: voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime : expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main .... ah! je ne périrois pas seule, & le don que je vous en ferois me couteroit mon époux, & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, si je fai-

fois

sois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-temps.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut suffire à toute ma tendresse, Madame, prêtez-moi de grace un moment d'attention, je vais vous instruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio; j'envisage un malheur qui me fait frémir, je ne sache rien de si cruel que votre obstination; il me semble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laisser mon cœur en repos, vous n'en faites rien: voilà qui est fini, poursuivez, je ne vous crains plus. Je me suis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté: mais je sai des façons de parler plus positives, plus intelligibles, & qui assurément vous guériront de toute espérance. Voici donc à la lettre ce que je pense, & ce que je penserai toujours. C'est que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce discours est net, je le crois sans replique; il ne reste plus de question à faire, je ne sortirai point delà, je ne vous aime point, vous ne me plaisez point: si je savois une maniére de m'expliquer plus dure, je m'en servirois pour vous punir de la douleur que je souffre à vous en faire. Je ne pense pas qu'à-présent vous ayez envie de parler de votre amour, ainsi changeons de sujet.

LELIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre résolution est prise: la seule espérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici; je m'étois flaté, je l'avoue: mais c'est bien peu de chose que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je suis, cela ne serviroit de rien, vos refus n'en seroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus

de

de séjour ici pour moi, je parts dans l'instant, & ne vous oublierai jamais. (*il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh! je ne sai plus où j'en suis, je n'avois pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*) Lélio?

LELIO *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en sai rien; vous êtes au désespoir, vous m'y mettez, je ne sai encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc consulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne; vous partez, je vous rappelle; je vous rappellerai, si je vous renvoye: mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus; nous échapperons aisément à tous les malheurs que vous craignez: laissez-moi vous expliquer mes mesures, & vous dire que ma naissance....

HORTENSE *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre: échapper à nos malheurs? ne s'agit-il pas de sortir d'ici? le pourrons-nous? n'a-t-on pas les yeux sur nous? ne serez-vous pas arrêté? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez; non, je n'en crois rien si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon ennemi mortel; partez, ma tendresse vous l'ordonne, ou restez ici, l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colère.*)

LELIO *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puisque vous le voulez: mais

mais vous prétendez me sauver la vie, & vous n'y réussirez pas.

HORTENSE *se retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour?

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah! voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO *transporté de joye.*

Quel bonheur! je ne saurois retenir mes transports.

HORTENSE *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sai bien; passons votre reconnoissance, nous dirons cela une autre fois. Venons aux mesures...

LELIO.

Que n'ai-je, au-lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la Terre à vous offrir!

HORTENSE *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille: achevons.

LELIO.

J'attends demain *incognito* un Courier du Roi de Léon mon Pére.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frédéric vient, l'Ambassadeur le suit sans-doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi je ne crains plus rien, je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde: vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien; c'est à vous à me la garantir, faites comme vous pourrez.

LELIO.

Tout ira bien, Madame; je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du temps, je vous reverrai tantôt.

SCENE

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, LELIO, FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous sentirez, (j'en suis sûr) jusqu'où va l'audace de ses espérances.

L'AMBASADEUR *à Lélio.*

Vous savez, Monsieur, ce qui m'améne ici, & votre habileté me répond du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Princesse & le Roi de Castille mon Maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut-être plus nécessaire; vous n'ignorez pas les justes droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet Etat, par les alliances . . .

LELIO.

Laissons-là ces droits historiques, Monsieur, je sai ce que c'est; & quand on voudra, la Princesse en produira de même valeur sur les Etats du Roi votre Maître. Nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondés, & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le présent, j'y consens: mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instans, & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voisines, & dont les intérêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatigués, mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres: la paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonstances qui

ne

ne se rencontreront pas toujours. Si la Castille n'avoit été occupée ailleurs, les choses auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de siécles que cet Etat se défend contre le vôtre, où sont vos progrès? je n'en vois point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services; & voilà comment subsistent les Etats, la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous sur des choses plus effectives, sur la tranquillité durable que ce mariage assureroit aux deux peuples qui ne seroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bien; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particuliéres? êtes-vous sûr, Monsieur, qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangére, & peut-être se soumettre aux coutumes d'une Nation qui leur est antipathique?

L'AMBASSADEUR.

Desobéiront-ils à leur Souveraine?

LELIO.

Ils lui desobéiront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là il ne sera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y pensez-vous, Monsieur? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que

doit leur venir un pareil repos; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un présent si funeste.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Votre avis est donc de rejetter le mariage que je propose?

LELIO.

Je ne le rejette point, mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choses, après quoi je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples: le Seigneur Frédéric dira ses raisons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert?

LELIO.

Vous êtes le maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation, & vous craignez d'en sortir si la Princesse se marie: mais le Roi mon Maître est assez grand Seigneur pour vous dédommager, & j'en réponds pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah! de grace, ne citez point ici le Roi votre Maître: soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'associez point à vos soupçons. Quand nous faisons parler les Princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une maniére noble & digne d'eux; c'est un respect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Castille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une discussion là-dessus nous méneroit trop loin; il ne me reste qu'un mot à vous dire, & ce n'est plus le Roi de Castille,

c'est

c'est moi qui vous parle à-présent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout nécessaire qu'il est, si jamais la Princesse veut épouser un Prince; on a prévu les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire: raisons si hardies que je n'ai pu les croire, & qui sont fondées, dit-on, sur la confiance dont la Princesse vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monsieur, & si vous m'en croyez, vous n'en ferez rien; la franchise ne vous réussit pas, le Roi votre Maître s'en est mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien; loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons; j'en sais tant là-dessus que je suis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi?

L'AMBASSADEUR.

Des choses hors de toute vraisemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point, je crois savoir ce que c'est; on me les a dites aussi, & j'en ai ri comme d'une chimére.

LELIO, *regardant Frédéric.*

N'importe, je serai bien aise de voir jusqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je blesse ici les yeux, que vous connoissez comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal si j'avois voulu; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête homme se venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frédéric a raison, n'expliquons rien: ce sont des illusions. Un homme d'esprit comme vous, dont la fortune est déjà si prodigieuse, & qui la mérite, ne sauroit avoir

des sentimens aussi périlleux que ceux qu'on vous attribue: la Princesse n'est sans-doute que l'objet de vos respects; mais le bruit qui court sur votre compte vous expose, & pour le détruire je vous conseillerois de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous su's très-obligé de vos conseils, Monsieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Ministres chez qui ils vont, & je n'ose renverser l'ordre: quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse sur un portrait qu'il en a vu; c'est en amant que ce jeune Prince souhaite un mariage, que la raison, l'égalité d'âge & la politique doivent presser de part & d'autre. S'il ne s'achéve pas, si vous en détournez la Princesse par des motifs qu'elle ne sait pas, faites du-moins qu'à son tour ce Prince ignore les secrétes raisons qui s'opposent en vous à ce qu'il souhaite; la vengeance des Princes peut porter loin, souvenez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre proposition, nous l'examinerons plus à loisir: mais si les raisons secrétes que vous voulez dire étoient réelles, Monsieur, je ne laisserois pas que d'embarrasser le ressentiment de votre Prince: il seroit plus difficile de se venger de moi que vous ne pensez.

L'AMBASSADEUR *outré.*

De vous?

LELIO *froidement.*

Oui de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement, vous ne savez pas à qui vous parlez.

LE-

LELIO.

Je sais qui je suis, en voilà assez.

L'AMBASSADEUR.

Laissez-là ce que vous êtes, & soyez sûr que vous me devez respect.

LELIO.

Soit, & moi je n'ai, si vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage; mais les égards que l'on doit à la seule vertu, sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes; & fussiez-vous le Roi de Castille-même, si vous êtes généreux, vous ne sauriez penser autrement. Je ne vous ai point manqué de respect, supposé que je vous en doive: mais les sentimens que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné; cependant je continuerai à vous respecter, puisque vous dites qu'il le faut, sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit est vraiment convenable. *Il sort fiérement.*

SCENE IX.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniére dont vous venez de lui parler me fait présumer bien des choses; peut-être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous...

L'AMBASSADEUR.

Non, Monsieur, il n'y a rien à présumer, c'est un ton que j'ai cru pouvoir prendre avec un avanturier que le sort a élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'estime.

FREDERIC.

Cependant si nous ne le renversons, vous ne pouvez réussir; ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y consens, à condition que nous ne tenterons rien qui soit indigne de nous; je veux le combattre généreusement comme il le mérite.

FREDERIC.

Toutes actions sont généreuses quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous; vous haïssez Lélio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse. Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCENE X.

FREDERIC, ARLEQUIN *arrivant tout essoufflé.*

FREDERIC *à part.*

Monsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux: mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par-la mardi, Monsieur le Conseiller, il y a long-temps que je galoppe après vous; vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté, as-tu quelque chose à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laissé ma respiration par les chemins, Ouf....

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame, cela ne se prend pas avec la main. Ohi, ohi. Je vous ai été chercher au Palais, dans les sales, dans les cuisines; je trottois par-ci, je trottois par-là, je trottois par-tout, & y allons vite, & boutte, & garre, n'avez-vous pas

vu le Seigneur Frédéric? Hé non, mon ami. Où diable eſt-il donc? que la peſte l'étouffe; & puis je cours encore, patati patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverſe ſon eau: n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles; moi je m'enfuis. Par la ſambleu, morbleu, ne ſeroit-il pas au cabaret? J'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaiſe, & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Achéve, ſais-tu quelque choſe? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne ſeroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent ſur moi, mais je t'en promets au ſortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi eſt-ce que vous laiſſez votre bourſe à la maiſon? Si j'avois ſu cela, je ne vous aurois pas trouvé; car pendant que j'y ſuis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle: que ſais-tu?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes, c'eſt du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoye des ſcrupules: ſi vous pouviez me donner des gages; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt, par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prends, le voilà pour garant de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague aussi. Or donc, tantôt Monsieur Lélio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction, il parloit à lui tout ſeul...

FREDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon. Voilà la Princeſſe qui vient. Dirai-je tout devant elle?

FREDERIC *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui, mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE XI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien, Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambaſſadeur?

FREDERIC.

Madame, Monsieur Lélio panche à croire que ſa propoſition eſt recevable.

LA PRINCESSE.

Lui! ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roi de Caſtille?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le temps d'examiner un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas cru qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN *derriére elle.*

Il en penſe ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

Ah te voilà! *(à Frédéric)* Que faites-vous de ſon valet ici?

FRE-

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit-il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zéle qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lélio y est mêlé, mais je n'ai pas eu encore le temps de savoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sachons-le? de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens?

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout: continue.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à hurhaut, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame! quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quelque petite fariole au bout; à cette heure voilà mon histoire. Vous saurez donc, avec votre permission, que tantôt j'écoutois Monsieur Lélio, qui faisoit la conversation des fous; car il parloit tout seul. Il étoit devant moi, & moi derriére. Or ne vous déplaise, il ne savoit pas que j'étois-là; il se viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré, & puis s'est mis à dire comme cela, ouf, je suis diablement embarrassé. Moi j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras; quand il a eu dit

cela, il n'a rien dit davantage, il s'est promené, ensuite il lui a pris un grand frisson.

HORTENSE.

En-vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un frisson?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit, je tremble, & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard; car, a-t-il repris, j'ai lorgné ma gentille Maîtresse pendant cette belle fête: & si cette Princesse, qui est plus fine qu'un merle, a vu trotter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-dessus autre promenade, ensuite autre conversation. Par la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon: je suis amoureux de cette gracieuse personne, & si la Princesse vient à le savoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je serai un joli mignon; elle sera capable de me friponner ma Mie. Jour de Dieu! ai-je dit en moi-même, friponner c'est le fait des larrons, & non pas d'une Princesse qui est fidéle comme l'or. Vertuchou, qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là? toutes ces paroles-là ont mauvaise mine; mon Patron songe à malice, & il faut avertir cette pauvre Princesse, à qui on en feroit passer quinze pour quatorze. Je suis donc venu comme un honnête garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roses; mais je vous dis la signification du discours, & le tout *gratis*, si cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle avanture!

FREDERIC *à la Princesse.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je présumois mal de Lélio, voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous, je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître, à te mêler de choses que

tu

tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu en fais; une étroite prison me répondra de ton silence.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Ah! ma bonne Dame, ayez pitié de moi, arrachez-moi la langue, & laissez-moi la clé des champs. Miséricorde, ma Reine, je ne suis qu'un butord, & c'est ce misérable conseiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable personne.

LA PRINCESSE.

Comment cela?

FREDERIC.

Madame, c'est un valet qui vous parle, & qui cherche à se sauver; je ne sais ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laissez, laissez-le parler, Monsieur.

ARLEQUIN *à Frédéric.*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne suis qu'un chetif valet, & si pourtant je voulois être homme de bien; & lui qui est riche & grand seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en imposer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous, vous dis-je, je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaisir, m'a-t-il dit? Hélas! de toute mon ame; car je suis bon & serviable de mon naturel. Tien, voilà une pistole, grand merci; en voilà encore une autre, donnez, mon brave homme; prends encore cette poignée de pistoles; & oui-da, mon bon Monsieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître? Et pourquoi

cela? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compére, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela; je sai une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh, oh, montrez-la pour voir. Je l'ai laissée au logis; mais suis-moi, tu l'auras. Non, non, Brocanteur, non. Quoi! tu ne veux pas d'une jolie fille?.. A-la-vérité Madame, cette fille-là me trottoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois! qu'elle étoit blanche, potelée! Quelle satisfaction! je trouvois cela bien friand; je bataillois, je bataillois comme un César; vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage; à la fin je suis chu. Il me doit encore une pension de cent écus par an, & j'ai déjà reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas-là; sans compter une prophétie qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah! Madame, si vous voyiez sa face, vous seriez ravie; avec cette créature-là il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un misérable comme celui-là peut-il imaginer tant d'impostures?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence: vous qui êtes une Princesse, si on vous donnoit tant d'argent, de pensions, de bagues & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir? mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monsieur Lélio a dit.

HOR-

HORTENSE *à part.*

Juste Ciel!

LA PRINCESSE *à Frédéric en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric; mais vous êtes le plus indigne, & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas! delivrez-moi de la prison.

LA PRINCESSE.

Laisse-moi.

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous suive, Madame?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, restez, je suis bien-aise d'être seule: mais ne vous écartez point.

SCENE XII.

ARLEQUIN, FREDERIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé, je suis un bel oiseau, j'aurai bon air en cage: & puis après cela fiez-vous aux prophéties, prenez des pensions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin! adieu la joie, je n'userai plus de soulliers, on va m'enfermer dans un étui à cause de ce Sarasin-là. (*en montrant Frédéric*)

FREDERIC.

Que je suis malheureux! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal: dans la situation où m'a mis un zéle imprudent pour les intérêts de la Princesse, puis-je espérer de vous une grace?

HORTENSE *outrée.*

Oui-da, Monsieur, faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être detesté de tous les hommes? Voilà, je pense, tout le service qu'on peut vous rendre, & vous pouvez compter sur moi.

SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

FREDERIC.

QUe vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN *voyant Lélio.*

Ah! mon Maître bien-aimé, venez que je vous baise les pieds, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous savez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt: hé bien, ce privilége est ma perdition: pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame? je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris: qu'est-il arrivé?

HORTENSE.

Votre valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LELIO.

Eh, qu'a-t-il rapporté?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame; que vous aviez peur que la Princesse ne vous l'eût vu regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât si elle savoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée?

HORTENSE.

Non: mais apparemment on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les présens ont corrompu votre valet.

ARLEQUIN.

Oui, c'est fort bien dit, il m'a corrompu; j'avois le cœur plus net qu'une perle; j'étois tout-

tout-à-fait gentil : mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *se retirant de son abstraction.*

Oui, Monsieur, je vous l'avouerai encore une fois, j'ai cru bien servir l'Etat & la Princesse en tâchant d'arrêter votre fortune : suivez ma conduite, elle me justifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Ministre, il est vrai : mais quel pouvoit être mon dessein ? suis-je dans un âge à souhaiter un emploi si fatiguant ? Non, Monsieur, trente années d'exercice m'ont rassasié d'Emplois & d'Honneurs : il ne me faut que du repos : mais je voulois m'assurer de vos idées, & voir si vous aspiriez vous-même au rang que je feignois de souhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princesse, & la détourner, autant que j'aurois pu, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuses, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refusée ; je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai soupçonné sur ce refus, & du succès que pouvoit avoir ce projet même : car enfin, vous avez la faveur de la Princesse, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jetter dans son cœur de quoi lui faire oublier ses véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roi de Castille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raison de tous les efforts que j'ai faits contre vous ; vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous le reproche pas, les vues jalouses & ambitieuses ne sont que trop ordinaires à mes pareils ; & ne me connoissant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zéle assez rare, & qui d'ailleurs se montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en soit, tout louable qu'il est ce zéle, je me vois prêt d'en être la victime ; j'ai com-

combattu vos desseins, parce qu'ils m'ont paru dangereux : peut-être êtes-vous digne qu'ils réussissent, & la maniére dont vous en userez avec moi dans l'état où je suis, l'usage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princesse, enfin la destinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'aussi louables intentions que les miennes, je ne me serai point trompé sur votre compte, je périrai du-moins avec la consolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon estime, ma reconnoissance & mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de savoir faire une harangue.

LELIO *à Frédéric.*

Je vous sauverai si je puis, Frédéric; vous me faites du tort: mais l'honnête homme n'est pas méchant, & je ne saurois refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractére.

FREDERIC.

Votre pitié!.. adieu, Lélio, peut-être à votre tour aurez-vous besoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO *à Arlequin.*

Va m'attendre.

Arlequin sort en pleurant.

SCENE XIV.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

VOus l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril, & je n'ose presque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi! l'on va peut-être me séparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime; montrez-moi du-moins

moins combien vous m'aimez ; je veux vous voir.

LELIO *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez, cela ne tient à rien ; je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur ! mais qu'il est traversé. Cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je suis à la Princesse, & lui avouer. . . .

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes. . . . je vous le défends, c'est une ame violente, elle vous aime, elle se flattoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épousé, tout inconnu que vous lui êtes ; elle verroit à-présent que vous lui convenez, vous êtes dans son Palais sans secours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela seroit affreux pour elle : vous péririez, j'en suis sure ; elle est déjà jalouse, elle deviendroit furieuse, elle en perdroit l'esprit ; elle auroit raison de le perdre, je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit : je sens cela, mon amour le dit ; fiez-vous à lui, il vous connoit bien. Se voir enlever un homme comme vous ! vous ne savez pas ce que c'est, j'en frémis, n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner, réglons-nous sur les événemens, je le veux ; peut-être allez-vous être arrêté ; ne restons point ici, je suis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne, sauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne restons point à-présent ensemble, peut-être nous verrons-nous plus libres.

LELIO.

Je vous obéis : mais si l'on s'en prend à vous, vous devez me laisser faire.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

HORTENSE *seul.*

LA Princesse m'envoie chercher ; que je crains la conversation que nous aurons ensemble ! que me veut-elle ? auroit-elle encore découvert quelque chose ? Il a fallu me servir d'Arlequin, qui m'a paru fidéle. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio, m'auroit-il trahi ? l'auroit-on surpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous : c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voye dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

Il semble que vous vous défiez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde : la Princesse vous a envoyé tantôt chercher, est-elle encore fâchée contre nous ? qu'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant : moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas ; ensuite elle m'a dit, approche : j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troisiéme pied, & de pied en pied je me suis trouvé vers elle mon chapeau sur mes deux mains.

LISETTE.

Après . . .

ARLEQUIN.

Après, nous sommes entrés en conversation ; elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait ? Tout comme il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame.

Dame. Elle a répondu, va-t-en dire à Hortense que ton Maître, a qui on t'a permis de parler, t'a donné en secret ce billet pour elle, tu me rapporteras sa réponse. Madame, dormez en repos, & tenez-vous gaillarde: vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je mens à faire plaisir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet?

ARLEQUIN.

Oui bien promptement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortense?

ARLEQUIN.

Oui: mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion: j'ai dit, par la mardi, c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien à quoi vous a conduit cette réflexion-là? avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse, & non pas de Monsieur Lélio?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse, & qu'elle lui rendra compte de votre sincérité?

ARLEQUIN.

Et quoi donc? elle ne l'a pas dit: mais plus fin que moi n'est pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre message?

ARLEQUIN.

Oh, elle a voulu m'enjoler, en me disant que j'étois un honnête garçon: ensuite elle a fait semblant de griffonner un papier pour Monsieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre?

ARLEQUIN.

Oui, mais il n'aura pas besoin de lunettes pour le lire, c'est encore une attrappe qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; mon cœur est dans l'embarras là-dessus.

LISETTE.

Il faut absolument le remettre à la Princesse, Arlequin, n'y manquez pas; son intention n'étoit pas que vous avouassiez que ce billet venoit d'elle: par bonheur que votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hortense qu'elle pouvoit se fier à vous; peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio sans celà; votre imprudence a réussi: mais encore une fois, remettez la réponse à la Princesse, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LISETTE.

J'entens du bruit, c'est peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu, vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

TAntôt on vouloit m'emprisonner pour une fourberie, & à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci!

LA PRINCESSE.

As-tu vu Hortense?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, je lui ai menti, suivant votre ordonnance.

LA

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille, j'ai un billet doux pour Monsieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel! donne vite & retire-toi.

ARLEQUIN, *après avoir fouillé dans toutes ses poches, les vuide, & en tire toutes sortes de brimborions.*

Ah! le maudit Tailleur! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la lettre aura passé par ce trou-là. Attendez, attendez, j'oublions une poche, la voilà. Non, peut-être que je l'aurai oubliée à l'office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Va la chercher, & me l'apporte sur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE.

INdigne amie tu lui fais réponse, & me voici convaincue de ta trahison; tu ne l'aurois jamais avoué sans ce malheureux stratagême qui ne m'instruit que trop. Allons, poursuivons mon projet, privons l'ingrat de ses honneurs, qu'il ait la douleur de voir son ennemi en sa place, promettons ma main au Roi de Castille, & punissons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici, contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je suis, j'ai

j'ai besoin de consolation, Hortense; & ce n'est qu'à vous seule à qui je puisse ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le sais bien, perfide.... *haut.* Je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'aye au monde? Lélio ne m'aime point, vous le savez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à se l'imaginer, & à votre place je voudrois encore m'éclaircir; il entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai: lui, n'oser me dire qu'il m'aime! eh, ne l'avez-vous pas informé de ma part des sentimens que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y pensois tout à l'heure, Madame: mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princesse; la matiére étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me serai expliquée d'une maniére obscure, Lélio ne m'aura pas entendue, & ce sera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites: peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes sentimens; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre; & vous qui prenez à

mon

mon cœur un intérêt si tendre, si généreux, vous m'avez fait un mystére de tout ce qui s'est passé: c'est une discrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, soyez-en persuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entendue, dites-vous? ce n'est pourtant pas s'expliquer d'une maniére énigmatique: je suis outrée, je suis trahie, mépriſée, & par qui, Hortense?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai si vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'est moi qui vous suis à charge, notre conversation vous fatigue, je le sens bien: mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiétez.

LA PRINCESSE *à part.*

Ah! je n'en doute pas... Arlequin ne vient point.. *haut.* Calmez cependant vos inquiétudes sur mon compte: ma situation est triste à-la-vérité, j'ai été le jouët de l'ingratitude & de la perfidie; mais j'ai pris mon parti, il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait; vous auriez pu me la faire connoître sans-doute; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raison.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chére Princesse? Ne seroit-ce pas moi que vous soupçonneriez encore? parlez-moi franchement, c'est moi, vos soupçons continuent. Lélio, disiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez

damnez là-dessus, vous n'enviſagez que moi: voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'eſprit en repos, ſouffrez que je me retire comme je le voulois. Je ſuis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il eſt néceſſaire, rendez-la enſuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez ſa détention ſur quelques faux avis, montrez-lui dès aujourd'hui plus d'eſtime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frappe, qui l'avertiſſe de vous étudier; & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être ſaurez-vous à quoi vous en tenir avec lui: vous voyez comment je m'y prends avec vous, voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une maniére plus naïve. Et que ſeroit-ce donc que votre cœur, ſi vous étiez coupable après cela? Calmez-vous, j'attends des preuves inconteſtables de votre innocence; à l'égard de Lélio, je donne ſa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en ſuis ſure, que par excès de zéle je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du ſoin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire; il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la Terre.

HORTENSE.

Ah! voilà d'étranges réſolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles ſont judicieuſes.

SCENE

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, c'eſt-là le billet que Madame Hortenſe m'a donné.... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel!

LA PRINCESSE.

Va-t-en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuſe.

LA PRINCESSE *lit.*

„ Arlequin eſt le ſeul par qui je puiſſe vous „ avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dan- „ gereux qu'il eſt peut-être de s'y fier; il vient „ de me donner une preuve de fidélité, ſur „ laquelle je crois pouvoir hazarder ce billet „ pour vous, dans le péril où vous êtes. De- „ mandez à parler à la Princeſſe, plaignez- „ vous avec douleur de votre ſituation, calmez „ ſon cœur, & n'oubliez rien de ce qui pourra „ lui faire eſpérer qu'elle touchera le vôtre.... „ Devenez libre, ſi vous voulez que je vive; „ fuyez après, & laiſſez à mon amour le ſoin „ d'aſſurer mon bonheur & le vôtre.

LA PRINCESSE *continue.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

HORTENSE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me réſoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je ſuis moins coupable que vous ne penſez.... Elle fuit....

elle ne m'écoute point: cher Prince, qu'allez-vous devenir?.. je me meurs, c'est moi, c'est mon amour qui vous perd! mon amour, ah juste Ciel! mon sort sera-t-il de vous faire périr? cherchons-lui par-tout du secours. Voici Frédéric, essayons de le gagner lui-même.

SCENE VII.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

Seigneur, je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princesse, Madame.

HORTENSE.

Je le sais, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FREDERIC.

Je l'ignorois: mais si la Princesse le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïssez Lélio, il ne mérite plus votre haine, il est à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en suis fâché, mais son malheur ne me surprend point; il devoit même lui arriver plutôt: sa conduite étoit si hardie . . .

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur; c'est un homme estimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas, j'attends toujours à la derniére extrémité pour décider contre les gens là-dessus.

HORTENSE.

Vous ne le connoissez pas; soyez persuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FRE-

FREDERIC.

J'aurois besoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laissons donc cela, Seigneur; mais me croyez-vous sincére?

FREDERIC.

Oui, Madame, très-sincére, c'est un titre que je ne pourrois vous disputer sans injustice; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchise qui ne souffrent pas un mot de replique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuse: mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lélio, dont elle doit vous charger: détournez-la de ces desseins, obtenez d'elle que Lélio sorte dès à-présent de ses Etats; vous n'obligerez point un ingrat: ce service que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action; je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pourriez vous imaginer, & telles enfin que je n'ose vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenses, Madame! quand j'aurois l'ame intéressée, que pourrois-je attendre de Lélio? mais graces au Ciel je n'envie ni ses biens, ni ses emplois: ses emplois, j'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princesse; à l'égard de ses biens, l'acquisition en a été trop rapide & trop aisée à faire, je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en saisir, je rougirois de les mêler avec les miens; c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah Seigneur! que l'Etat s'en saisisse, de ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve? c'est fort bien dit, Madame; car les avanturiers prennent leurs mesures: il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engager à révéler leur secret.

HORTENSE.

Si vous saviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage; je n'ose en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir n'ont point de rapport à sa fortune présente; ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte, & bien supérieurs, je vous le répéte; vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FREDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous prenez à lui; supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décréditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lélio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage; si avant que d'en venir-là, elle m'avoit demandé mon avis; ce qu'elle a fait, j'aurois cru, je vous jure, être obligé en conscience de lui conseiller de le faire; cela posé, vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci, Madame, la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée, Seigneur Frédéric, vous avez raison; dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit; je sais quelle espéce de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conseiller

à

à la Princesse de laisser échapper un homme aussi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une maniére qui sera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout... (*à part*) Le scélérat! *haut.* Je suis curieuse, Seigneur Frédéric, de savoir par quelles voyes vous rendriez Lélio suspect; voyons de grace jusqu'où l'industrie de votre iniquité pourroit tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien; car voilà son portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez sans sujet, Madame; encore une fois cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos Souverains. Lélio travailloit à se rendre maître de l'Etat, son malheur vous consterne: tout cela amèneroit des réflexions qui pourroient vous embarrasser.

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop méchant pour être à craindre; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même; à l'égard de Lélio, sa destinée, non plus que la mienne, ne relévera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage; je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FREDERIC.

HORTENSE.

IL me sera raison de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambassadeur d'un Roi si vanté, me paroît mériter. La Princesse est irritée contre Lélio; elle a dessein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'est Frédéric. Je réponds cependant de son innocence: vous en dirai-je encore plus, Seigneur? Lélio m'est cher; c'est un aveu que je donne au péril où il est, le temps vous prouvera que j'ai pu le faire. Sauvez Lélio, Seigneur, engagez la Princesse à vous le confier, vous serez charmé de l'avoir servi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Castille même vous saura gré du service que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lélio est desagréable à la Princesse, & qu'elle l'a jugé coupable, Monsieur l'Ambassadeur n'ira point lui faire une priére qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princesse, elle ne desapprouvera pas une action qui d'elle-même est louable. Oui, Madame, la confiance que vous avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuse.

HORTENSE.

Je vois la Princesse qui arrive, & je me retire, sure de vos bontés.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, FREDERIC, L'AMBASADEUR.

LA PRINCESSE.

QU'on dise à Hortense de venir, & qu'on améne Lélio.

L'AM-

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je espérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Castille? Ce Prince, en me chargeant des intérêts de son cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde; c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lélio les sujets de colére que vous pouvez avoir contre lui: quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître, il faut que je lui rende justice; il m'a paru très-estimable, & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lélio, Madame; mais je m'expose encore à vous dire qu'il y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laissez-nous, Frédéric.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame?

LA PRINCESSE.

Il n'est pas nécessaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priére que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée: mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoye chercher que pour vous satisfaire.

SCENE XI.

LELIO, HORTENSE, *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous, mais je me suis détrompée. Pour vous faire

oublier le chagrin que je vous ai donné, vous aimez Hortense, elle vous aime, & je vous unis ensemble. *A l'Ambassadeur.* Pour vous, Monsieur, qui m'avez prié si généreusement de pardonner à Lélio, vous pouvez informer le Roi votre Maître, que je suis prête à recevoir sa main, & à lui donner la mienne; j'ai grande idée d'un Prince qui sait se choisir des Ministres aussi estimables que vous l'êtes, & son cœur . . .

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me siéroit pas d'en entendre davantage, c'est le Roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur! ma main est bien dûe à un Prince qui la demande d'une maniére si galante & si peu attendue.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Léon tout le zéle qu'il eut pour vous en qualité de Ministre; je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point, il répond aux sentimens que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE *à Hortense.*

Allons, Madame; de si grands événemens méritent bien qu'on se hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant sans moi il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai soin de toi.

Fin du dernier Acte.

LA

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNI.

COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0327
DFG

ACTEURS.

LA COMTESSE.
LELIO.
LE CHEVALIER.
TRIVELIN, Valet du Chevalier.
ARLEQUIN, Valet de Lélio.
FRONTIN, autre Valet du Chevalier.
PAYSANS & Payſanes.
DANSEURS & Danſeuſes.

La Scéne eſt devant le Château de la Comteſſe.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0328
DFG

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNI.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

Je pense que voilà le Seigneur Trivelin, c'est lui-même. Eh comment te portes-tu mon cher ami?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoissois; santé admirable, & grand appétit: mais toi, que fais-tu à-présent? je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre Citoyen de Paris; l'as-tu quitté?

FRONTIN.

Je suis culbuté, mon enfant, mais toi-même comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ai vu?

TRIVELIN.

Comme tu sais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation: c'est qu'elle m'a mis dans l'habitude de me passer d'elle; je ne sens plus ses disgraces, je n'envie point ses faveurs, & cela me suffit; un homme

raisonnable n'en doit pas demander davantage; je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l'être. Voilà ma façon de penser.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'esprit, & d'une intrigue admirable; mais je n'aurois jamais soupçonné que tu deviendrois Philosophe; malpeste que tu es avancé! tu méprises déjà les biens de ce monde.

TRIVELIN.

Doucement mon ami, doucement, ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne le pas mériter; le mépris que je crois avoir pour les biens, n'est peut-être qu'un beau verbiage, & à te parler confidemment, je ne conseillerois encore à personne de laisser les siens à la discrétion de ma Philosophie; j'en prendrois Frontin, je le sens bien, j'en prendrois à la honte de mes réflexions. Le cœur de l'homme est un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas! je ne saurois nier cette vérité-là sans blesser ma conscience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde, mais je sais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh dis-moi, mon ami, qu'est-ce que c'est que ce paquet-là que tu portes?

TRIVELIN.

C'est le triste bagage de ton serviteur; ce paquet enferme toutes mes possessions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuser d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sais combien je me suis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe; j'avois entendu dire que les scrupules nuisoient à la fortune, je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher: étoit-il

question

queſtion d'avoir de l'honneur, j'en avois; falloit-il être fourbe, j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vu quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes? comment ſe mettre à l'abri de ces fléaux-là?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours induſtrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes-gens par goût; traité poliment ſous une figure, menacé d'étriviéres ſous une autre; changeant à propos de métier, d'habits, de caractéres, de mœurs; riſquant beaucoup, réuſſiſſant peu; libertin dans le fond, réglé dans la forme; démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres; à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout, je dois par-tout: mes créanciers ſont de deux eſpéces, les uns ne ſavent pas que je leur dois, les autres le ſavent & le ſauront long-temps. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs, mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites; enfin mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte; voilà ce que le monde m'a laiſſé, l'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui, tous ſes préſens ne valent pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point mon ami, l'article de ton récit qui m'a paru le plus deſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice; mais ne parlons plus de cela, tu arrives à propos; j'ai un parti à te propoſer, cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vu, & d'où ſors-tu à préſent?

TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vu, je me suis jetté dans le service

FRONTIN.

Je t'entens, tu t'es fait soldat: ne serois-tu pas déserteur par hazard?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe!

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient servi à figurer en honnête-homme; je crus devoir m'en défaire pour perdre de vue tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur passée: quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois: qu'est-ce que c'est que se ménager des ressources? point de quartier, je vendis tout, ce n'est pas assez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires qui me vuidérent ma bourse, & me garantirent ma persévérance dans la condition que j'allois embrasser; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'enivrant, que c'étoit la raison qui me versoit à boire. Quel nectar! ensuite un beau matin je me trouvai sans un sol; comme j'avois besoin d'un promt secours, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai, me proposa de me mener chez

un

un honnête particulier qui étoit marié, & qui passoit sa vie à étudier des langues mortes: cela me convenoit assez, car j'ai de l'étude; je restai donc chez lui, là je n'entendis parler que de sciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de passion pour certains Quidams qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une souveraine antipatie pour d'autres qu'il appelloit des Modernes; je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les Anciens & les Modernes?

TRIVELIN.

Des Anciens; attends, il y en a un dont je sais le nom, & qui est le Capitaine de la bande; c'est comme qui te diroit un Homére. Connois-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage, car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là?

TRIVELIN.

Oh que non, je pense qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du temps du Déluge; nous avons encore de lui de fort belles Satires, & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes-gens de son temps, comme Virgile, Néron, Plutarque, Ulisse & Diogéne.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette racelà, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'est que tu n'y es pas accoutumé: sais-tu bien qu'il y a plus d'esprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les Modernes?

TRI-

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon sujet, mais n'importe: les Modernes c'est comme qui diroit.... toi par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho, je suis un Moderne, moi.

TRIVELIN.

Oui vraiment tu es un Moderne, & des plus modernes; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh pourquoi ton Maître nous haïssoit-il?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose; oh moi pour gagner son amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroissoit ancien, j'aimois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles espéces, les médailles, les lunettes, je me coëffois chez les crieuses de vieux chapeaux, je n'avois commerce qu'avec des vieillards, il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clé de la cave où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit son vin Grec; il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois aussi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux; non que je négligeasse le vin nouveau, je n'en demandois point d'autre à sa femme, qui vraiment estimoit bien autrement les Modernes que les Anciens, & par complaisance pour son goût, j'en emplissois aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille!

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux esprits: point du tout. Ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux, ils m'en firent

firent un crime ; le mari crut les Anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bu, il m'en fit mauvaise mine ; la femme me chicana sur le vin vieux ; j'eus beau m'excuser, les gens de partis n'entendent point raison, il fallut les quitter pour avoir voulu me partager entre les Anciens & les Modernes. Avois-je tort?

FRONTIN.

Non, tu avois observé toutes les régles de la prudence humaine ; mais je ne puis en écouter davantage, je dois aller coucher ce soir à Paris où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon Maître pendant mon absence, veux-tu que je te présente?

TRIVELIN.

Oui-da. Et qu'est-ce que c'est que ton Maître? fait-il bonne chére? car dans l'état où je suis, j'ai besoin d'une bonne cuisine.

FRONTIN.

Tu seras content, tu serviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelles-tu ton Maître?

FRONTIN.

Ah foin de moi, je ne sais ce que je dis, je rêve à autre chose.

TRIVELIN.

Tu me trompes, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oui, Trivelin, c'est une fille habillée en homme dont il s'agit ; je voulois te le cacher, mais la vérité m'est échappée, & je me suis blousé comme un sot, sois discret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici cette fille-là & toi?

FRONTIN *à part.*

Oui. Cachons-lui son rang... Mais la voilà qui vient, retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

TRIVELIN *se retire & s'éloigne.*

SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien, m'avez-vous trouvé un domestique?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle, j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiselle, ne sauriez-vous m'appeller Monsieur.

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiselle.... je veux dire Monsieur; j'ai trouvé un de mes amis qui est fort brave garçon, il sort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il est-là qui attend que je l'appelle pour offrir ses respects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah Monsieur, mettez-vous l'esprit en repos, je sais garder un secret. *Bas.* Pourvu qu'il ne m'échappe pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche?

LE CHEVALIER.

Je le veux bien, mais partez sur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma sœur à qui je les adresserois pourroit les égarer aussi, & il n'est pas besoin que mon avanture soit sue de tout le monde; voici votre commission, écoutez-moi. Vous direz à ma sœur qu'elle ne soit point en peine de moi, qu'à la derniére partie de Bal où mes amies m'amenérent dans le

le déguisement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vu, qu'on disoit être encore en Province, & qui est ce Lélio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presque arrêté mon mariage : que surprise de le trouver à Paris sans que nous le sussions, & le voyant avec une Dame, je résolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractére : qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain à une partie de Campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ses parens accompagnoit ; que nous y sommes actuellement, que j'ai déjà découvert des choses qui méritent que je les suive avant que de me déterminer à épouser Lélio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus sérieux. Partez, ne perdez point de temps ; faites venir ce domestique que vous avez arrêté, dans un instant j'irai voir si vous êtes parti. *Seule.* Je regarde le moment où j'ai connu Lélio comme une faveur du Ciel, dont je veux profiter, puisque je suis ma maîtresse & que je ne dépens plus de personne ; l'avanture où je me suis mise ne surprendra point ma sœur, elle sait la singularité de mes sentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur, ce sont de grands présens, & je veux savoir à qui je les donne.

FRONTIN, *à Trivelin.*

Le voilà, Monsieur. Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

Approchez, comment vous appellez-vous?

TRI-

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monsieur, Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'est indifférent, le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir, sera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment, quel est le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit; mais peut-on porter rien de plus galant que vos couleurs? il me tarde d'en être chamaré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là? il m'inquiéte.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'est un nom que j'ai reçu de pére en fils très-correctement, & dans la derniére fidélité, & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur, en ce moment s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses, un Maître ne demande à son valet que de l'attention dans ce qu'il l'employe.

TRIVELIN.

Son valet, le terme est dur, il frappe mes oreilles d'un son disgracieux; ne purgera-t-on jamais le discours de tous ces noms odieux?

LE CHEVALIER.

La délicatesse est singuliére?

TRIVELIN.

De grace, ajustons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER *à part.*

Il se moque de moi. Vous riez, je pense.

TRI-

TRIVELIN.

C'est la joye que j'ai d'être à vous, qui l'emporte sur la petite mortification que je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous suis bon à rien; ah, ce que vous dites-là ne peut pas être sérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme-là est un extravagant. *A Trivelin.* Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué, je ne vous quitterai point que vous ne soyez convenu avec moi que je vous suis bon à quelque chose.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le temps se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien mon ami que vous risquez beaucoup?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin-là m'embarasse. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. *A Trivelin.* Tu me suis?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractére! ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre?

LE CHEVALIER.

Insolent!

TRI-

TRIVELIN.

Cruel!

LE CHEVALIER.

Comment cruel!

TRIVELIN.

Oui cruel, c'eſt un reproche tendre que je vous fais; continuez, vous n'y êtes pas, j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah, vous rêvez mon Cavalier, vous délibérez, votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien, la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier, premiérement cela eſt dans mon ſang, je ne ſaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il me prend envie de te traitter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fy, ne geſticulez point de cette maniére-là, ce geſte-là n'eſt point de votre compétence, laiſſez-là cette arme qui vous eſt étrangére, votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis trahie!

TRIVELIN.

Maſque, venons au fait, je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi?

TRIVELIN.

Oui, Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin! & t'a-t-il dit qui j'étois?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout,

tout, & moi je l'ai cru, car je ne chicane sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'instruise du reste.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, si c'étoit pour cela vous ne déguiseriez pas votre sexe, ce seroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.* Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguisement regarde une Dame de condition, ma Maîtresse, qui a des vues sur un Monsieur Lélio que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comtesse à qui appartient ce château.

TRIVELIN.

Eh, quelle espéce de commission vous donne-t-elle auprès de ce Lélio! l'emploi me paroît gaillard, soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout, ma charge sous cet habit-ci, est d'attaquer le cœur de la Comtesse; je puis passer comme tu vois pour un assez joli Cavalier, & j'ai déjà vu les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi; si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lélio, il reviendra à Paris, on lui proposera ma Maîtresse qui y est, elle est aimable, il la connoît, & les nôces seront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à-présent à rets de chaussée, as-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRI-

TRIVELIN.

Et moi aussi, ainsi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs soient désormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours aussi judicieusement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompense sur l'exacte discrétion que je promets d'avoir; je ne parle point du service domestique que je te rendrai; sur cet article, c'est à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

lui donnant de l'argent.

Tiens, voilà déjà six louis d'or d'avance pour ta discrétion, & en voilà déjà trois pour tes services.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai assez de cœur pour refuser ces trois derniers louis-là, mais donne, la main qui me les présente, étourdit ma générosité.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Lélio, retire-toi, & va-t-en m'attendre à la porte de ce château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi ma friponne à ton tour que je suis ton valet sur la scéne, & ton amant dans les coulisses; tu me donneras des ordres en public, & des sentimens dans le tête à tête.

Il se retire en arriére quand Lélio entre avec Arlequin. Les valets se rencontrans se saluent.

SCENE

SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriére leurs Maitres.*

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER.

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriére eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phisionomiste.

LELIO, *se retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah Chevalier je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lélio? je vous vois enveloppé dans une distraction qui m'inquiéte.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.* Arlequin, n'oublie pas d'avertir les Musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui Monsieur. *A Trivelin.* Allons boire pour faire aller notre amitié plus vite.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne, j'aime assez votre maniére de hâter le cœur.

SCENE V.

LELIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien mon cher, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous? puis-je vous être utile à quelque chose?

LELIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non, puisque vous me faites cette question-là.

LELIO.

Ne te fâche point Chevalier, ta vivacité m'oblige; mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Es-tu scrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots.

LE CHEVALIER *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré?

LE CHEVALIER.

Quoi, il ne s'agit que de tromper une femme?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie?

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh comment donc trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse par-devers soi.

LELIO, *gai.*

Oh parb'eu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher,

&

& sans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi mon ami? ah je te prie donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise, laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables! Ah petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de si brillantes indignités sur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charmes de penser ainsi, viens que je t'embrasse; ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs; fripon, combien de réputation as-tu blessé à mort dans ta vie, combien as-tu désespéré d'Ariannes? dis

LE CHEVALIER.

Hélas! tu te trompes, je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très-sages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages, où diantre t'es-tu donc fouré? tu as fait-là des découvertes bien singulières: après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages, il n'en est ni plus ni moins; sommes-nous heureux, nous le disons, ne le sommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles; quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de mensonges.

LE CHEVALIER.

Tu traittes ces matiéres-là avec une légéreté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes espiégleries, qui te feront rire. Tu est un cadet de maison, & par conséquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LELIO.

Tu es beau & bien fait, devine à quel dessein

je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agrémens, c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta prière. A-présent dis-moi la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse, & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines, ne sais-je pas que tu l'aimes, la Comtesse?

LELIO.

Non, je l'aimois ces jours passés, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi, lorsque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela sans plus de façon, tu lui dis, va-t-en, & il s'en va! mais, mon ami, tu as un cœur impayable!

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais assez ce que je veux; j'aimois la Comtesse parce qu'elle est aimable; je devois l'épouser parce qu'elle est riche, & que je n'avois rien de mieux à faire; mais derniérement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a proposé en mariage une Demoiselle de Paris que je ne connois point, & qui me donne douze-mille livres de rente; la Comtesse n'en a que six, j'ai donc calculé que six valoient moins que douze; oh l'amour que j'avois pour elle, pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul si raisonnable? cela auroit été ridicule, six doivent reculer devant douze, n'est-il pas vrai? tu ne me réponds rien.

LE CHEVALIER.

Eh, que diantre veux-tu que je réponde à une régle d'arithmétique? il n'y a qu'à savoir compter pour voir que tu as raison.

LELIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarasse là-dedans? faut-il tant de cérémonies pour quitter la Comtesse. Il s'agit d'être infidéle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire; Madame, comptez vous-même, voyez si je me trompe, voilà tout; peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide; cela pourroit arrêter un poltron; mais un brave homme comme toi, au-dessus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuse, il écoute, s'excuse négligemment, & se retire en faisant une révérence très-profonde en Cavalier poli, qui sait avec quel respect il doit recevoir en pareil cas les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh, parbleu de ces titres-là j'en suis fourni, & je sais faire la révérence; Madame la Comtesse auroit déjà reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politesse-là: mais il y a une petite épine qui m'arrête; c'est que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque temps, Madame la Comtesse m'a prêté dix-mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah tu as raison, c'est une autre affaire, je ne sache point de révérence qui puisse acquitter ce billet-là; le titre de debiteur est bien sérieux, vois-tu; celui d'infidéle n'expose qu'à des reproches, l'autre à des assignations; cela est différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience, Madame la Comtesse croit qu'elle va m'épouser, elle n'attend plus que l'arrivée de son frére, & outre la somme de dix-mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entr'elle & moi de la même somme; si c'est moi qui

romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre, m'entens-tu?

LE CHEVALIER.

Ah l'honnête homme! oui je commence à te comprendre: voici ce que c'est: si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit en te rendant ton billet de dix-mille écus, que de t'épouser, de façon que tu gagneras dix-mille écus avec elle; n'est-ce pas cela?

LELIO.

Tu entres, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles sont très-ingénieuses, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes espliégeries: en effet, l'honneur que tu as fait à la Comtesse en soupirant pour elle, vaut dix-mille écus comme un sol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, si je m'en fiois à son estimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puisse surprendre le cœur de la Comtesse?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LELIO.

Je me suis apperçu qu'elle aime ta compagnie, elle te loue souvent, te trouve de l'esprit, il n'y a qu'à suivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LELIO.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons, parce que je ne pourrai ja-

jamais avoir de l'amour pour la Comteſſe; ſi elle ne vouloit que de l'amitié, je ſerois à ſon ſervice; mais n'importe.

LELIO.

Eh, qui eſt-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle? Eſt-il beſoin d'aimer ſa femme? ſi tu ne l'aimes pas, tanpis pour elle, ce ſont ſes affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon, mais je croyois qu'il falloit aimer ſa femme, fondé ſur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh, tant mieux, quand on vit mal avec elle, cela vous diſpenſe de la voir, c'eſt autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu ſouhaittes; ſi j'épouſe la Comteſſe, j'irai me fortifier avec le brave Lélio dans le dédain qu'on doit à ſon épouſe.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en aſſure: crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiſelle de Paris, moi? une quinzaine de jours tout au plus, après quoi je crois que j'en ſerai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh, donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cauſe de ſes douze-mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

Ta-t-on dit qu'elle fût jolie?

LELIO.

On m'écrit qu'elle eſt belle; mais de l'humeur dont je ſuis, cela ne l'avance pas de beaucoup: ſi elle n'eſt pas laide, elle le deviendra, puiſqu'elle ſera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi, une femme se dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh, dès que tu as un désert, à la bonne heure, voilà son affaire: diantre, l'ame se tranquillise beaucoup dans une solitude, on y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs, elle n'aura qu'à choisir.

LELIO.

Elle sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament! mais j'apperçois la Comtesse: je te recommande une chose; feins toujours de l'aimer; si tu te montrois inconstant, cela intéresseroit sa vanité, elle courroit après toi, & me laisseroit-là.

LELIO, *dit.*

Je me gouvernerai bien, je vais au devant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse qui ne paroit pas encore, & pendant qu'il y va,*

LE CHEVALIER, *dit.*

Si j'avois épousé le Seigneur Lélio, je serois tombée en de bonnes mains; donner douze-mille livres de rente pour acheter le séjour d'un désert, oh vous êtes trop cher Monsieur Lélio, & j'aurai mieux que cela au même prix; mais puisque je suis en train, continuons pour me divertir, & punir ce fourbe-là, & pour en débarasser la Comtesse.

LELIO, *à la Comtesse en entrant.*

J'attendois nos Musiciens, Madame, & je cours les presser moi-même, je vous laisse avec le Chevalier; il veut nous quitter, son séjour ici l'embarasse, je crois qu'il vous craint, cela est de bon sens, & je ne m'en inquiéte point; je

je vous connois, mais il est mon ami, notre amitié doit durer plus d'un jour, & il faut bien qu'il se fasse au danger de vous voir, je vous prie de le rendre plus raisonnable, je reviens dans l'instant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi, Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter? si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse, ma foi Lélio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment? que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi.

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrois un peu tard; est-ce que vous m'en avez donné le temps? non, Madame, le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En-vérité Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne savois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh que si, je ne vous dis rien-là dont tous les jours votre miroir ne vous accuse d'être capable; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hospitalité avec moi, si vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêtera jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'est elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce soit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comtesse, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre justice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis mieux que cela, ce ne seroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier, quelque inclination sans-doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuîriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas, *il lui prend la main*; à l'égard de l'ennui, si vous saviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse, c'est un vrai présent que vous me ferez, ce sera même une bonté; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous savez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais assez mal.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertissement que tantôt, Madame, mais en revanche voici une nôce de Village dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton valet & le mien sont à la tête, & ménent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette,
Qu'il eſt heureux ce garçon-là!
J'aimerois bien le mariage
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte vous vient entre les bras,
Et boute, & gare, allons courage,
Rien n'eſt ſi biau que le traca
Des fins premiers jours du ménage;
Mais morgué ça ne dure pas
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois?
T'agace-t-elle un peu pour moi?
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſai quoi.
L'ami Lucas & la couſine,
Riront tant qu'ils pourront tous deux
En ſe gauſſant des médiſeux;
Dis la vérité Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau diſcours à faire
De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh Colin ſans tant de myſtére
Marions-nous, tu le ſauras:
A-préſent ſi j'étois ſincére
Je vais ſouvent dans le valon,
Tu m'y ſuivrois malin garçon;
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gazon.

ON DANSE.

BRANLE.

QUe l'on diſe tout ce qu'on voudra
Tout-ci, tout ça;

Je veux tâter du mariage
En arrive ce qui pourra,
Tout-ci, tout ça.
Par la sangué j'ons bon courage:
Ce courage, dit-on, s'en va,
Tout-ci, tout ça.
Morguenne il faut voir cela,
Ma Claudine un jour me conta
Tout-ci, tout ça.
Que sa mére en couroux contre elle
Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout-ci, tout ça.
Mais aussi-tôt me dit la Belle,
Entrons dans ce bôcage-là,
Tout-ci, tout ça.
Nous verrons ce qu'il en sera?

Quand elle y fut elle chanta,
Tout-ci, tout ça.
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime,
Et le mien aussi te dira
Tout-ci, tout ça.
Combien son amour est extrême,
Après elle me regarda,
Tout-ci, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur à son tour lui chanta
Tout-ci, tout ça,
Une chanson qui fut si tendre,
Que cent fois elle soupira
Tout-ci, tout ça
Du plaisir qu'elle eut de m'entendre.
Ma Chanson tant recommença
Tout-ci, tout ça,
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE I.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport, car il m'en revient déjà de l'argent & une Maîtresse; ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin: or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisés, ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chére suivante? Si je disois au Seigneur Lélio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vite, & partiroit pour Paris où on l'attend; je lui ai déjà témoigné que je souhaitterois avoir l'honneur de lui parler; mais le voilà qui s'entretient avec la Comtesse, attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de se parler.*

LA COMTESSE.

NOn, Monsieur, je ne vous comprends point, vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez, & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine. Qu'est-ce que c'est que cette idée-là? vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amusant, & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LELIO, *répétant un mot.*

Effectivement. Cela est donc bien effectif? Eh bien je ne sais que vous dire, mais voilà un effectivement qui ne devroit pas se trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre antipathie pour effectivement? est-ce qu'il n'est pas bon François, l'a-t-on proscrit de la langue?

LELIO.

Non, Madame, mais il marque que vous êtes un peu trop persuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela? oh il a tort, & le procès que vous lui faites est raisonnable; mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à sentir suffisamment le mérite d'un homme quand le mérite est réel, & c'est comme j'en use avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, sentir est encore une expression qui ne vaut pas mieux; sentir est trop, c'est connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liste des termes sans reproches que je dois employer, je crois que c'est le plus court, il n'y a que ce moyen-là qui puisse me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne savois pas la différence qu'il y avoit entre connoître & sentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'est le stile du cœur, & ce n'est pas dans ce stile-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez, le vôtre ne m'amuse point, il est froid, il me glace, &, si vous voulez même, il me rebute.

LE-

LELIO *à part.*

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi, je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une conversation amusante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lélio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de ne pas vous montrer, entendez-vous?

LELIO.

Vous me trouvez donc bien insupportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

LELIO.

Et moi je sens que vous vous retenez, vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non, mais je vous le dirai bientôt, si cela continue, & cela continuera sans-doute.

LELIO.

Il semble que vous le souhaittez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez pas languir mes souhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monsieur, je me retiens. *Elle veut s'en aller.*

LELIO.

Arrêtez, Comtesse, vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendresse.

LA COMTESSE.

Ah le beau détail où vous entrez-là!

LELIO.

Le dédit même qui est entre nous. . . .

LA

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien, ce dédit vous chagrine, il n'y a qu'à le rompre: que ne me disiez-vous cela sur le champ, il y a une heure que vous biaisez pour arriver-là.

LELIO.

Le rompre, j'aimerois mieux mourir, ne m'assure-t-il pas votre main?

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que c'est que ma main sans mon cœur?

LELIO.

J'espére avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaisez-vous donc?

LELIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire? vous auriez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premiérement.

LELIO.

Eh morbleu, Madame, quand on aime....

LA COMTESSE.

Ah quel emportement!

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux? autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas assez, vous me trouviez trop tranquille; me voici inquiet, & je vous déplais.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur, concluez que je suis une capricieuse, voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien; le compliment que vous me faites est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure, & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaisez: ah l'etrange caractére!

LELIO.

Mais, je ne vous appelle pas capricieuse, Madame; je dis seulement que vous vouliez que

que je fusse jaloux; aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez-vous mauvais?

LA COMTESSE.

Eh bien, vous direz encore que vous ne m'appellez-pas fantasque?

LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayez trouvé si ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame, car ce discours-là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenue visionnaire a-présent; continuez, Monsieur, continuez, vous ne voulez-pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veux plus, n'est-il pas vrai?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre!

LA COMTESSE.

Oh, je n'y saurois tenir, capricieuse, ridicule, visionnaire & de mauvaise foi, le portrait est flatteur; je ne vous connoissois-pas, Monsieur Lélio, je ne vous connoissois pas; vous m'avez trompée; je vous passerois de la jalousie; je ne parle pas de la vôtre, elle n'est pas supportable, c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du tempérament, du vice de votre esprit; ce n'est pas délicatesse chez vous, c'est mauvaise humeur naturelle, c'est précisément caractére: oh ce n'est pas-là la jalousie que je vous demandois, je voulois une inquiétude douce qui a sa source dans un cœur timide & bien touché, & qui n'est qu'une louable méfiance de soi-même; avec cette jalousie-là, Monsieur, on ne dit point d'invecti-

ves

ves aux personnes que l'on aime ; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantasques ; on craint seulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous passe, ces sentimens-là ne sont pas du ressort d'une ame comme la vôtre ; chez vous, c'est des emportemens, des fureurs, ou pur artifice ; vous soupçonnez injurieusement, vous manquez d'estime, de respect, de soumission ; vous vous appuyez sur un dédit, vous fondez vos droits sur des raisons de contrainte : un dédit, Monsieur Lélio, des soupçons, & vous appellez cela de l'amour ? c'est un amour à faire peur. Adieu.

LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colére, mais vous reviendrez, car vous m'estimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en estime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être estimable, on n'est que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chére, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse, c'est-à-dire lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sait pas vivre ; non, Monsieur, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît ; toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est ; vous me le prouvez par le vôtre ; c'est un avis que je vous insinue tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniére insinuante. *Elle se retire.*

SCENE

SCENE III.

LELIO, *un moment seul, & en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement, j'épouserai les douze-mille livres de rente; mais voilà le valet du Chevalier. *à Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.

SCENE IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

OUi, Monsieur, pardonnez à la liberté que je prends. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur, cependant tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête-homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes-gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même, autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes-gens; mais vous savez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie; le sort m'a joué, il en a joué bien d'autres, l'histoire est remplie du récit de ses mauvais tours: Princes, Héros, il a tout mal mené, & je me console de mes malheurs avec de tels confrères.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés sont un peu babillards, Monsieur, ils s'attendrissent aisément sur leurs avantures; mais je coupe court, & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LE-

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous savez que je fais la fonction de domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

LELIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-temps avec lui, Monsieur, son caractére donne trop de scandale au mien.

LELIO.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui! à peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même: Ah quelle ame franche! que de netteté dans ce cœur-là!

LELIO.

Tu vas encore t'amuser à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthése en sa faveur.

LELIO.

Venons donc au reste à-présent.

TRIVELIN.

De grace souffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je suis fier, mais je suis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble; voilà ce qui me passe.

LELIO.

Poursuis, à quoi nous mènent ta fierté & ta pauvreté?

TRI-

TRIVELIN.

Elles nous ménent à un combat qui se passe entr'elles : la fierté se défend d'abord à merveilles, mais son ennemie est bien pressante ; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre libéralité.

LELIO.

Je t'entends, tu me demandes quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes ; les ames généreuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau !

LELIO.

Je consens à ce que tu demandes, à une condition à mon tour ; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je serai de bonne foi là-dessus, dis à-présent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la générosité de vos pareils ? Quelle misére ! mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre œconomie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidéle ami, n'est-ce pas ?

LELIO.

Oui sans-doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc ?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comtesse vous aime toujours.

LELIO.

J'en suis persuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LE-

LELIO.

Comment?

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtresse : quel brigandage dans ce monde ! La Comtesse ne vous aime plus, le Chevalier vous a escamoté son cœur, il l'aime, il en est aimé, c'est un fait, je le sais, je l'ai vu, je vous en avertis, faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh dis-moi, as-tu remarqué quelque chose qui te rende sûr de cela?

TRIVELIN.

Monsieur, on peut se fier à mes observations, tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle sent, & ce qu'elle sentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui se passe dans son cœur s'écrit sur son visage, & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout aussi couramment que la mienne: par exemple, tantôt pendant que vous vous amusiez dans le Jardin à cueillir des fleurs pour la Comtesse, je racommodois près d'elle une palissade, & je voyois le Chevalier sautillant, rire, & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui disoit-elle, en souriant négligemment à ses enjouemens ; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce sourire-là, c'étoit un chifre ; savez-vous ce qu'il signifioit? Que vous m'amusez agréablement, Chevalier, que vous êtes aimable dans vos façons, ne sentez-vous pas que vous me plaisez?

LELIO.

Cela est bon, mais rapporte-moi quelque chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si savant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un

un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaire, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en-vérité vous n'y songez-pas, ajoûtoit-elle ensuite: & moi tout en racommodant ma pallissade, j'expliquois ce *vous n'y songez pas*, & ce *laissez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiser sur le même ton, surprenez-moi toujours afin de sauver les bienséances, je ne dois consentir à rien; mais si vous êtes adroit je n'y saurois que faire, ce ne sera pas ma faute.

LELIO.

Oui-da, c'est quelque chose, que des baisers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t-il ensuite, souffrez que je l'admire. Il n'est pas nécessaire. De grace. Je ne veux point. Ce nonobstant la main est prise, admirée, caressée, cela va tout de suite; arrêtez-vous: point de nouvelles. Un coup d'éventail part là-dessus, coup galant qui signifie, ne lâchez point: l'éventail est saisi: nouvelles pirateries sur la main qu'on tient; l'autre vient à son secours; autant de pris encore par l'ennemi: mais je ne vous comprens point, finissez donc; vous en parlez bien à votre aise, Madame. Alors la Comtesse de s'embarasser, le Chevalier de la regarder tendrement, elle de rougir; lui de s'animer, elle de se fâcher sans colére; lui de se jetter à ses genoux sans repentance, elle de pousser honteusement un demi soupir; lui de riposter effrontément par un tout entier, & puis vient du silence, & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être, & puis.... qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Vous le voyez bien, Madame: levez-vous donc, me pardonnez-vous? Ah je ne sais. Le procès en étoit-là quand vous êtes venu, mais je crois maintenant les parties d'accord, qu'en dites-vous?

LE-

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme, & jusqu'où prétendez-vous donc que je la conduise pour vous persuader ? Je désespére de la pousser jamais plus loin; j'ai vu l'amour naissant, quand il sera grand garçon j'aurai beau l'attendre auprès de la palliſſade, au diable s'il y vient badiner : or il grandira au moins, s'il n'eſt déjà grandi; car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe, ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi ? ſi vous aviez vu de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En-vérité, te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, *à part.* On diroit qu'il y en prend auſſi lui. *à Lélio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

Sans difficulté, tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoiſſance bien bizarre!

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton ſi je lui diſois que tu le trahis: oh ces coups de bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vu de monnoye frappée à ce coin-là. Adieu, Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que

que m'a fait la fortune, voilà certes la plus comique! me payer en exemption de coups de bâton, c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien, je lui dis que ſa Maîtreſſe le plante-là, il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire? Et ſeroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe? Interrogeons un peu Arlequin là-deſſus.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Ah te voilà, où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me parois occupé, à quoi eſt-ce que tu rêves?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre, tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or, mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bu au cabaret du Bourg? je voudrois bien ſavoir le ſecret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guéres te donner le

secret d'en faire, je n'ai jamais possédé que le secret de le dépenser.

ARLEQUIN.

Oh, j'ai aussi un secret qui est bon pour cela, moi, je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Ouida, on fait son affaire avec du vin, quoique lentement, mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau-sexe, on réussit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau sexe! on ne trouve point de cet ingrédient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours, mais de grace instruis-moi d'une chose à ton tour: ton Maître & Monsieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empressemens, se font-ils beaucoup d'amitié?

ARLEQUIN.

Ils se disent, comment te portes-tu? à ton service, & moi aussi, j'en suis bien aise; après cela ils dinent & soupent ensemble, & puis bon soir, je te souhaitte une bonne nuit, & puis ils se couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient: est-ce que tu veux qu'ils se disent des injures?

TRIVELIN.

Non, mon ami, c'est que j'avois quelque petite raison de te demander cela, par rapport à quelque avanture qui m'est arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable personne, & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre séjour ici.

AR-

ARLEQUIN.

Et où est-ce que cette rare personne-là habite avec son cœur?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je: mal peste, c'est une affaire qui m'est de conséquence.

ARLEQUIN.

Quel plaisir! elle est jeune?

TRIVELIN.

Je lui crois dis-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron! elle est jolie?

TRIVELIN.

Jolie! quelle maigre épithéte, vous lui manquez de respect; sachez qu'elle est charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour, friandise de mon ame!

TRIVELIN.

Et c'est de sa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN *à part.*

Il me divertit, je veux le pousser jusqu'à l'évanouissement. Ce n'est pas le tout, mon ami; ses discours ont charmé mon cœur, de la maniére dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver si aimable. M'aimerez-vous, me disoit-elle, puis-je compter sur votre cœur?

ARLEQUIN, *transporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu?

ARLEQUIN.

A elle, j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, pendant qu'elle me parloit, ingénieuse à me prouver sa tendresse, elle fouilloit dans sa poche pour en tirer cet or qui

fait mes délices. Prenez, m'a-t-elle dit en me le gliſſant dans la main, & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur; prenez donc, s'eſt-elle écriée, ce n'eſt-là qu'un échantillon du coffre-fort que je vous deſtine; alors je me ſuis rendu; car un échantillon ne ſe refuſe point.

ARLEQUIN, *jette ſa batte & ſa ceinture à terre, & ſe jettant à genoux, il dit.*

Ah mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Pérou avec; peut-être me fera-t-elle auſſi préſent de quelque échantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas mon enfant, il ne faut pas régler tes eſpérances ſur mes avantures, vois-tu bien? entre le Baudet & le Cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas! je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons, je te permets de m'eſtimer, Arlequin, mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille?

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me conſoler dans ma douleur, donne-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien aiſe d'aſſiſter à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.* Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit louis d'or de mon ame? hélas je m'en vais vous chercher par-tout, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net;* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation?

TRIVELIN.

Voilà mon Maitre, je ne saurois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommençant hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

TRIVELIN, *un moment seul.*

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah, vous voilà Chevalier sans pareil, eh bien notre affaire va-t-elle bien?

LE CHEVALIER *comme en colére.*

Fort bien, Monsieur Trivelin, mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien, & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela?

LE CHEVALIER.

En un mot tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connues de personne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien savoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monsieur Lelio que j'aime la Comtesse.

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaisir de m'en avertir; pour payer mon avis il avoit promis de se taire, il a parlé, la dette subsiste.

LE CHEVALIER.

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monsieur le faquin?

TRIVELIN.

Monsieur le faquin. Retranchez ces petits agrémens-là de votre discours, ce sont des fleurs de Rhétorique qui m'entêtent; je voulois avoir de l'argent, cela est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace? de quoi vous plaignez-vous, votre argent est-il insociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de Monsieur Lélio?

LE CHEVALIER.

Prens-y garde, si tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtresse qui aura soin de toi, je t'en assure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma discrétion s'affoiblit, je l'avoue, je la sens infirme, il sera bon de la rétablir par un baiser ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertissons donc cela en autre chose.

LE CHEVALIER.

Je ne saurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me résoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire sa montre.* Ah, ah, tu la devineras, tu n'y es plus, le mot n'est pas une montre,

tre, la montre en approche pourtant, à cause du métail.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiser.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais observe ta conduite.

TRIVELIN.

Ah friponne, tu triches ma flame, tu t'esquives, mais avec tant de grace qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la scéne par derriére, dans le temps que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin ; d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH je la tiens ! ah mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or ! je n'en puis plus. Ah Trivelin, je suis heureux !

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, mon secret est découvert.

ARLEQUIN.

Laissez-moi vous contempler, cassette de mon ame, qu'elle est jolie ! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal, vite un échantillon pour me remettre, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarasse-moi de lui, que veut-il dire avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis, emméne-le, & engage-le au secret; voilà dequoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvre point, je te promets des échantillons tant que tu voudras; Trivelin va t'en donner, suis-le, & ne dis mot, tu n'aurois rien si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste, je serai sage, m'aimerez-vous, petit-homme?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Allons mon fils, tu te souviens bien de la bouteille de fondation, allons la boire.

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. *Au Chevalier.* Allez votre chemin, & ne vous embarassez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah la belle trouvaille, la belle trouvaille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prens trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner; dût-il m'en couter encore vingt pistoles, je veux tâcher d'en venir à bout: voici la Comtesse, je la crois dans de bonnes dispositions pour moi, achevons de la déterminer. Vous me paroissez bien triste, Madame; qu'avez-vous?

LA COMTESSE *à part.*

Eprouvons ce qu'il pense. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplait, mais je ne saurois m'en dispenser.

LE

LE CHEVALIER.

Ahi, notre conversation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous voyois ici avec plaisir, & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reste, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien: vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excusiez, & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & si vous voulez rester, en-vérité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne risquez rien à me donner carte blanche, je sais le respect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais Chevalier, il ne faut pas respecter des chimères.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce discours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus desagréable que votre obstination à me croire polie; car il faudra malgré moi que je la sois, je suis d'un sexe un peu fier, je vous dis de rester, je ne saurois aller plus loin, aidez-vous.

LE CHEVALIER *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever. *haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change, je suis tenté de demeurer, & je suis le

danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu, vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit ? avec son cœur qui n'a pas le sens commun.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, je ne saurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus précisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien ; pour moi je me ménage, je sais ce que je me dois, & vous partirez puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester ?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non? Quelle brusque alternative! Y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sauroit deviner? mais allez-vous-en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va; la belle pénétration ! je ne sais pourquoi cet homme m'a plû, Lélio n'a qu'à le suivre, je le congédie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah que je hais les hommes à-présent ! qu'ils sont insupportables! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques services, n'avez-vous rien à m'y commander?

LA

LA COMTESSE.

Ouida, oubliez que je souhaitois que vous restassiez ici: voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre, c'est celle de rester, & je m'en tiens à la derniére.

LA COMTESSE.

Comment vous comprenez cela? quel prodige! en-vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous, il faut se résoudre à les sentir, ou nous laisser-là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas que vous présumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il est donc inutile de me retenir, Madame.

LA COMTESSE.

Inutile, comme il prend tout: mais il faut bien observer ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais aussi que ne vous expliquez-vous franchement? je pars, vous me retenez; je crois que c'est pour quelque chose qui en vaudra la peine: point du tout; c'est pour me dire, je n'entens pas que vous présumiez rien non plus: n'est-ce pas-là quelque chose de bien tentant? & moi Madame, je n'entens point vivre comme cela; je ne saurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin: il est bien pressé.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute, il est comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut espérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi! me jetter dans l'espérance; oh que non; je ne donne point dans un pays perdu, je ne saurois où je marche.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez, on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé par où devinez-vous cela?

LA COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur, j'ai cru votre soupçon plus grave; mais pour volage s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons; quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raisonnablement, vous pourrez me plaire, je n'en disconviens pas; mais est-il naturel que vous plaisiez tout d'un coup?

LE CHEVALIER.

Non. Mais si vous vous réglez avec moi sur ce qui est naturel, je ne tiens rien, je ne saurois obtenir votre cœur que gratis; si j'attens que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi, je suis généreuse, je vous ferai peut-être grace.

LE CHEVALIER.

Rayez le peut-être, ce que vous dites en sera plus doux.

LA COMTESSE.

Laissons-le, il ne peut être-là que par bienséance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé par exemple.

LA COMTESSE.

C'est que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait; m'aimerez-vous?

LA COMTESSE.

Mais au bout du compte, m'aimez-vous vous-même?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a si peu de temps que vous me connoissez, que je ne laisse pas que d'en être surprise.

LE CHEVALIER.

Vous, surprise! il fait jour, le Soleil nous luit, cela ne vous surprend-il pas aussi? car je ne sais que répondre à de pareils discours, moi. Eh, Madame, faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point, ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui Comtesse, je vous aime, & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour soit si pur, si raisonnable, je vous en fais serment sur cette belle main, qui veut bien se livrer à mes caresses; regardez-moi, Madame, tournez vos beaux yeux sur moi, ne me volez point le doux embarras que j'y fais naître. Ha quels regards! qu'ils sont charmans! qui est-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient sur moi?

LA COMTESSE.

En voilà assez, rendez-moi ma main, elle n'a que faire-là, vous parlerez bien sans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laissé prendre, laissez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage, j'attens que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire, je suis venue tout exprès, & vous m'amusez toujours. Revenons; vous m'aimez, voilà qui va fort bien; mais comment ferons-nous? Lélio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le suis de lui, nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur, il devroit en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi ne m'aimerez-vous pas? je le trouve plaisant; il falloit lui dire que vous m'aimiez pour le guérir de sa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment? ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous me ferez grace?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne savois-je pas bien que le maudit peut-être me joueroit un mauvais tour? hé que faites-vous donc de mieux, si vous ne m'aimez pas? est-ce encore Lélio qui triomphe?

LA COMTESSE.

Lélio commence bien à me déplaire.

LE

LE CHEVALIER.

Qu'il achéve donc, & nous laisse en repos.

LA COMTESSE.

C'est le caractére le plus singulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et brusque avec cela, toujours inquiet, je ne sais quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raison.

LA COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui, non plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillez-vous? je crois qu'effectivement il en faut venir-là.

LE CHEVALIER.

Oui, mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après?

LA COMTESSE.

Dequoi vous mêlez-vous?

LE CHEVALIER.

Parbleu de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sauriez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous?

LE CHEVALIER.

C'est que vous avez des longueurs qui me désespérent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient Chevalier, personne n'est comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi Madame, on est ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez, je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je suis vif, & je vous adore, me voilà tout entier, mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aise; si je vous déplais, dites-moi de partir, & je pars, il n'en sera plus parlé; je puis espérer quelque chose, ne me dites rien, je vous dispense de me répondre, votre silence fera ma joye, & il ne vous en coutera pas une syllabe, vous ne sauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter, Lélio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laissons-là Lélio, sa cause ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LELIO, *arrive en faisant au Chevalier des signes de joye.*

LELIO.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, tout beau, laissons-là Lélio, dites-vous; vous le méprisez bien. Ah graces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en sera rien, s'il vous plaît; Lélio qui vaut mieux que vous restera, & vous vous en irez: comment morbleu? que dites-vous de lui, Madame? ne suis-je pas entre les mains d'un ami bien scrupuleux? son procédé n'est-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de si étrange à mon procédé, Monsieur? Quand je suis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces, & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? non parbleu; votre amitié

amitié est belle & bonne, mais je m'en passerai mieux que d'amour pour Madame: vous trouvez un rival; hé bien, prenez patience; en êtes-vous étonné? si Madame n'a pas la complaisance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être fréquens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre, Madame aura soin de me venger de vos louables entreprises. *A la Comtesse.* Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrêmement amusée des discours de Monsieur.

LA COMTESSE, *sérieuse & se retirant.*

Où voulez-vous que j'aille? nous pouvons nous promener ensemble, je ne me plains pas du Chevalier; s'il m'aime je ne saurois me facher de la maniére dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah, j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LELIO, *en colére.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable personnage; je ne sais quelles sont vos vues, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah! je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous serez plus calme.

elle sort.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO, *regarde aller la Comtesse; quand elle ne paroît plus, il se met à éclater de rire.*

AH, ha, ha, ha. Voilà une femme bien dupe; qu'en dis-tu, ai-je bonne grace à faire

faire le jaloux. *La Comteſſe reparoît ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.*

LELIO, *dit bas.*

Elle revient pour nous obſerver..... *haut.* Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah l'excellent fourbe.... *haut.* Adieu Lélio, vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu.

Ils s'en vont chacun de leur côté.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LELIO, ARLEQUIN.

HI, hi, hi, hi....

ARLEQUIN, *entre pleurant.*

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures, je veux le ſavoir abſolument.

ARLEQUIN.

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécile?

ARLEQUIN.

A cauſe de ma triſteſſe.

LE-

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triste.

ARLEQUIN.

C'est un grand chagrin, Monsieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il est triste, & il est triste à cause d'un grand chagrin: te plaira-t-il de t'expliquer mieux? sais-tu bien que je me fâcherai à la fin?

ARLEQUIN.

Hélas, je vous dis la vérité! *Il soupire.*

LELIO.

Tu me la dis si sottement que je n'y comprens rien: t'a-t-on fait du mal?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Est-ce qu'on t'a battu?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure, & je mourrai aussi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veux-tu dire, de l'or?

ARLEQUIN.

De l'or du Pérou, voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Est-ce que tu en avois?

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui, voilà mon affaire, je n'en ai plus, je pleure; quand j'en avois, j'étois bien aise.

LELIO.

Qui est-ce qui te l'avoit donné cet or?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur le Chevalier qui m'avoit fait pré-

présent de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon?

ARLEQUIN.

Eh! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là! sachons pourtant ce que c'est. Arlequin fai tréve à tes larmes; si tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre, mais éclairci-moi la chose. Tu me parles d'un or du Pérou, après cela d'un échantillon, je ne t'entens point, répons-moi précisément. Le Chevalier t'a-t-il donné de l'or?

ARLEQUIN.

Pas à moi, mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre, mais cette main propre n'en a point tâté; le fripon a tout gardé dans la sienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité? combien de louis y avoit-il?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante, je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante! Et pourquoi le Chevalier te faisoit-il ce présent-là?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon!

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui! Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne saurois débrouiller ce qu'il veut dire, il y a cependant quelque chose là-dedans qui peut me regarder. Répons-moi? avois-tu rendu

au

au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser?

ARLEQUIN.

Non, mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé son cœur, & mis de l'or dans sa bourse; & moi je voulois aussi avoir le cœur charmé, & la bourse pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu-là?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier? le Chevalier a-t-il de si grands charmes? tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il est raviſſant, & qu'il fera aussi rafle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allez pour voir lui dire, je vous connois, & je garderai le secret, vous verrez si ce n'est pas un échantillon qui vous viendra sur le champ, & vous me direz si je suis fou.

LELIO.

Je n'y comprens rien: mais qui est-il le Chevalier?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le secret qui fait avoir un préſent quand on le garde.

LELIO.

Je prétens que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruinerez, Monſieur, il ne me donneroit plus rien; ce charmant petit semblant d'homme, & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit semblant d'homme, que veut-il dire? & que ſignifie son tranſport? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre?

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, on ne voit point d'homme comme

comme lui, il n'y en a point dans le monde, c'est folie que d'en chercher, mais sa mascarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa mascarade! ce qu'il me dit-là, me fait naître une pensée que toutes mes réflexions fortifient; le Chevalier a de certains traits, un certain minois; mais voici Trivelin, je veux le forcer à me dire la vérité; s'il la sait, j'en tirerai meilleure raison que de ce butor-là. *à Arlequin.* Va-t-en, je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baisant la main & se plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant, & voyant Lélio, il dit.*

Voici ma mauvaise paye, la phisionomie de cet homme-là m'est devenue fâcheuse; promenons-nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monsieur, ne pourriez-vous pas remettre cela? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de conversation avec personne.

LELIO.

Bon, bon, c'est bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête: approche.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO, *va à lui, & le prenant par le bras.* Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien de quoi s'agit-il? vous reprocheriez-vous la récompense que vous m'avez donnée tantôt? je n'ai jamais vu de bienfait dans ce goût-là; voulez-vous rayer ce petit trait-là de votre

votre vie, tenez ce n'eſt qu'une vetille, mais les vetilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoute, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous diſois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu répondes poſitivement à ce que je te demanderai, je réglerai mon procédé ſur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre ſera donc court, car le mien ſera bref; je n'ai vaillant qu'une replique, qui eſt, que je ne ſais rien: vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogations.

LELIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en ſeras pas fâché.

TRIVELIN.

Sauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner?

LELIO *fiérement.*

Finiſſons.

TRIVELIN *s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où vas-tu?

TRIVELIN.

Pour finir une converſation, il n'y a rien de mieux que de la laiſſer-là, c'eſt le plus court, ce me ſemble.

LELIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher; tiens-toi-là, écoute, & me répons.

TRIVELIN.

A qui en a ce diable d'homme-là?

LELIO.

Je crois que tu jures entre tes dents.

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par diſtraction.

LE-

LELIO.

Crois-moi, traitons avec douceur ensemble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Ouida, comme il convient à d'honnêtes-gens.

LELIO.

Y a-t-il long-temps que tu connois le Chevalier?

TRIVELIN.

Non, c'est une nouvelle connoissance, la vôtre & la mienne sont de la même date.

LELIO.

Sais-tu qui il est?

TRIVELIN.

Il se dit cadet d'un aîné Gentilhomme, mais les titres de cet aîné je ne les ai point vus, si je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parle-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous le promets, vous dis-je, je vous en donne ma parole, il n'y a point de sureté de cette force-là nulle part.

LELIO.

Tu me caches la vérité; le nom de Chevalier qu'il porte n'est qu'un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de sa famille? je l'ai cru réduit à une légitime; voyez ce que c'est.

LELIO.

Tu bats la campagne, ce Chevalier mal nommé, avoue-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh je l'aime par la régle générale qu'il faut aimer tout le monde; voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y ranges avec plaisir à cette régle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monsieur, vous vous trompez, rien ne me coute tant que mes devoirs; plein de cou-

courage pour les vertus inutiles, je suis d'une tiedeur pour les nécessaires qui passe l'imagination; qu'est-ce que c'est que nous? n'êtes-vous pas comme moi, Monsieur?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monsieur, diantre ceci est sérieux.

LELIO.

Tu sais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous: de sexe je n'en connois que deux, l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai: duquel des deux le Chevalier est-il?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puisque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr sous le bâton si tu me joues davantage, m'entends-tu?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point, j'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniére conséquence, il y va de ma fortune, & tu parleras ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez si je ne parle! hélas Monsieur, si les babillards ne mouroient point, je serois éternel, ou personne ne le seroit.

LELIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un sujet, quelque petit qu'il soit, je m'en contente, & j'entre en matiére.

LELIO, *tirant son épée.*

Ah! tu ne veux pas, voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fy donc, savez-vous bien que vous me feriez peur sans votre phisionomie d'honnête-homme?

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es!

TRIVELIN.

C'est mon habit qui est un coquin, pour moi je suis un brave homme, mais avec cet équipage-là on a de la probité en pure perte, cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant son épée.*

Va, je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois, mais je te trouverai, & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monsieur, je sais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve, & vous serez content de moi.

LELIO, *en colére.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.

SCENE III.

LELIO, LE CHEVALIER,
LELIO, *réveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien mon ami, la Comtesse écrit actuellement des lettres pour Paris, elle descendra bientôt & veut se promener avec moi, m'a-t-elle dit; sur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous serons ensemble, & d'aller bouder d'un autre côté comme il appartient à un jaloux: dans cette conversation-ci, je vais mettre la derniére main à notre grand-œuvre, & achever de la résoudre; mais je voudrois que toutes tes espérances fussent remplies, & j'ai songé à une chose; le dédit que tu as d'elle est-il bon? il y a des dédits mal conçus & qui ne servent de rien; montre-moi le tien, je m'y connois; en cas qu'il y manquât quelque chose, on pourroit prendre des mesures.

LELIO *à part.*

Tâchons de le démasquer.

LE

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc, à qui en as-tu?

LELIO.

Je n'ai point le dédit sur moi, mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il de nouveau, songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse?

LELIO.

Non, je pense à quelque chose de plus sérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre quand tu te mêles du sérieux, tu le traites à fond; & que t'a fait ta gorge pour la couper?

LELIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé? *A Lélio*, si ta résolution tient, tu me feras ton légataire peut-être.

LELIO.

Vous serez de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge, & sans vanité je suis content d'elle.

LELIO.

Et moi je ne suis point content de vous, & c'est avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi!

LELIO.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *riant & le poussant de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit & te faire saigner, tu es malade.

LELIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le poux.*

Voilà un poux qui dénote un transport au cer-

veau; il faut que tu ayes reçu un coup de soleil.

LELIO.

Point tant de raisons, suivez-moi, vous dis-je!

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche si vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon-sens.

LELIO.

Oui, vous êtes aussi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part, tenons ferme. *A Lélio.* Lélio, je vous crois malade, tant pis pour vous si vous ne l'êtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille siéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oui dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne soit un accès de fiévre: voyons. LELIO *le regarde*, oui, vous avez quelque chose de fou dans le regard, & je n'ai pu m'y tromper: allons, allons; mais que je sache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre sage.

LELIO.

Non, passons dans ce petit bois, je vous le dirai-là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. *à part.* S'il me voir résolue, il sera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux, quand ils sont prêts de sortir du Theâtre*

LE-

LELIO *se retourne, regarde le Chevalier, & dit :*
Vous me suivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous je vous suis, qu'est-ce que cette réflexion ? Est-ce qu'il vous plairoit à-présent de prendre le transport au cerveau pour excuse ? Oh, il n'est plus temps ; raisonnable ou fou, malade ou sain, marchez, je veux filer ma quenouille, je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Médecins, voyez-vous, poursuivons.

LELIO, *le regarde avec attention.*
C'est donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point, vous dis-je, vous devriez être expédié.

LELIO, *revenant au Théâtre.*
Doucement, mon ami, expliquons-nous à-présent.

LE CHEVALIER, *lui serrant la main.*
Je vous regarde comme un ladre si vous hésitez davantage.

LELIO *à part.*
Je me suis ma foi trompé, c'est un Cavalier, & des plus résolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu Chevalier, je t'en ai cru une, voilà la vérité. De quoi t'avises-tu aussi d'avoir un visage à toilette, il n'y a point de femme à qui ce visage-là n'allât comme un charme tu es masqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Masque vous-même ; vite au bois.

LELIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve : tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne sais pourquoi.

LE CHEVALIER, *sérieusement.*
Parce qu'étant seul j'ai m'avoit entendu dire

quelque chose de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comtesse; voilà pourquoi, Monsieur.

LELIO.

Je ne devinois pas: Arlequin m'a tenu aussi des discours qui signifioient que tu étois fille, ta beauté me l'a fait d'abord soupçonner, mais je me rends, tu es beau, & encore plus brave, embrassons-nous & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi est en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je ne suis curieux de tuer personne, je vous passe votre mépriſe, mais elle vaut bien une excuse.

LELIO.

Je suis ton serviteur, Chevalier, & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & suis ravi que notre réconciliation m'épargne une affaire épineuse, & sans-doute un homicide; notre duël étoit positif, & si j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne sera pas avec moi, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO.

LELIO, *lui donnant la main.*

Touche-là, je t'en garantis autant.

Arlequin arrive & se trouve-là.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon si je vous suis importun, Monsieur le Chevalier; mais ce larron

larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avez donné pour moi, j'ai pourtant été bien discret, vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille, demandez à Monsieur Lélio si je lui en ai dit un mot, il n'en sait rien, & je ne le lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peste soit du faquin, je n'y saurois plus tenir.

ARLEQUIN, *tristement.*

Comment faquin, c'est donc comme cela que vous m'aimez? *à Lélio*, tenez Monsieur, écoutez mes raisons, je suis venu tantôt que Trivelin lui disoit que tu es charmante ma poule, baise-moi; non, donne-moi donc de l'argent; ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent; mais la mienne étoit-là, & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vu que j'étois-là, mon fils, m'a-t-il dit, n'apprens pas au monde que je suis une fillette: non mamour, mais donnez-moi votre cœur: prens, a-t-elle repris; ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or, nous avons été boire ensemble, le cabaret en est témoin, & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur, & voilà qu'on m'appelle un faquin, *le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t-en, laisse-nous, & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN, *sort.*

Ayez donc soin de mon bien. Hé, hé, hé.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

Eh bien, Monsieur le Duelliste, qui se battra sans blesser les Ordonnances, je vous crois, qu'avez-vous à me répondre?

LE CHEVALIER.

Rien, il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée! pas un petit brin ; graces au Ciel, je suis une femme, & je soutiendrai mon caractére.

LELIO.

Ha, ha, il s'agit de savoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon, j'avois bien conduit tout cela, rendez-moi justice, je vous ai fait peur avec mon minois de coquette, c'est le plus plaisant.

LELIO.

Venons au fait, j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vu dedans qui me fasse envie.

LELIO.

Vous savez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas besoin d'un confident comme moi, n'est-il pas vrai?

LELIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils sont pourtant beaux, j'aime surtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierez votre épouse quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire est fidéle, mais passons. Qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Je suis fille, assez jolie comme vous voyez, & dont les agrémens seront de quelque durée, si je trouve un mari qui me sauve le désert & le terme des quinze jours: voilà ce que je suis, & par-dessus le marché, presque aussi méchante que vous.

LE-

LELIO.

Oh pour celui-là, je vous le céde.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort, vous méconnoissez vos forces.

LELIO.

Qu'êtes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour savoir ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle mission!

LE CHEVALIER.

Pas trop laide: Par cette mission-là; c'est une tendre brebis qui échappe au loup, & douze-mille livres de rente de sauvés, qui prendront parti ailleurs; petites bagatelles qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie?

LE CHEVALIER.

Je m'explique La brebis c'est ma Maîtresse; les douze-mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah je suis perdu!

LE CHEVALIER.

Non, vous manquez votre proye, voilà tout: il est vrai qu'elle étoit assez bonne, mais aussi, pourquoi êtes-vous loup? ce n'est pas ma faute; on a su que vous étiez à Paris incognito, on s'est défié de votre conduite, là-dessus on vous suit, on sait que vous êtes au bal; j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoye, on m'équipe comme vous me voyez pour me mettre à portée de vous connoître; j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien, j'en rendrai compte, il n'y pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en queſtion?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LELIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite: mais dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait?

LELIO.

Laiſſons cela; pourquoi votre malice m'a-t-elle encore ôté le cœur de la Comteſſe? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix-mille écus avec elle, n'eſt-ce pas? pour cet effet vous reclamiez mon induſtrie, & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois de vous rançonner un peu & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir pour vous le revendre une centaine de piſtoles payées comptant ou en billets payables au porteur, ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze-mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zéro. Oh mon projet étoit fort bien entendu: moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtreſſe, tout cela joint à mes petites œconomies tant ſur mon voyage que ſur mes gages, je devenois avec mes agrémens un petit parti d'aſſez bonne défaite, ſauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en ſuis bien fâché, cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah! ſi tu voulois. . . .

LE

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée? cherchez.

LELIO

Tu gagnerois encore plus que tu n'eſpérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici, je ne ſuis pas non plus que vous à un tour de fourberie près, je vous ouvre auſſi mon cœur, je ne crains pas de ſcandaliſer le vôtre, & nous ne nous ſoucierons pas de nous eſtimer; ce n'eſt pas la peine entre gens de notre caractére: pour concluſion, faites ma fortune, & je dirai que vous êtes un honnête-homme; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai, il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh, demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins, gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux-mille écus, je n'en rabattrois pas un ſou, moyennant quoi je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & j'achéve avec la Comteſſe: ſi nous nous accommodons, dès ce ſoir j'écris une lettre à Paris que vous dicterez vous-même, vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même; quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez, je ſerai nantie & vous auſſi, les autres prendront patience.

LELIO.

Je te donne les deux-mille écus avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LELIO.

Contre cent, ma chére fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux; j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce soir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous ?

LELIO *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent pistoles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux-mille écus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt ! Madame la Comtesse va venir; & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes suretés. Mettez-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahissez jamais.

LELIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comtesse. Quand j'aurai été quelque temps avec elle, revenez en colére la presser de décider hautement entre vous & moi; & allez-vous-en, de peur qu'elle ne nous voye ensemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comtesse.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier : j'ai vu de loin Lélio vous parler ; c'est un homme emporté ; n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est un original. Savez-vous qu'il se vante de vous obliger à me donner mon congé?

LA

LA COMTESSE.

Lui ! s'il se vantoit d'avoir le sien, cela seroit plus raisonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole: il est encore de bonne heure; il peut gagner Paris, & y arriver au soleil couchant: expédions-le, ma chére ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier; vous n'avez pas de raison.

LE CHEVALIER.

De la raison! que voulez-vous que j'en fasse avec de l'amour? Il va trop son train pour elle. Est-ce qu'il vous en reste encore de la raison, Comtesse? me feriez-vous ce chagrin-là? Vous ne m'aimeriez guéres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies: vous savez qu'elles sont aimables; & c'est ce qui vous rassure: il est vrai que vous m'amusez. Quelle différence de vous à Lélio dans le fond!

LE CHEVALIER.

Oh! vous ne voyez rien. Mais revenons à Lélio: Je vous disois de le renvoyer aujourd'hui; l'amour vous y condamne; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien, je me révolte: qu'en arrivera-t-il?

LE CHEVALIER.

Non: vous n'oseriez.

LA COMTESSE.

Je n'oserois? Mais voyez avec quelle hardiesse il me dit cela!

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je suis sûr de mon fait; car vous m'aimez; votre cœur est à moi; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira: c'est la régle; & vous l'observerez, c'est moi que vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien sûr

de ce qu'il vaut. Je l'aime; mon cœur est à lui: il vous dit cela avec une aisance admirable: on ne peut pas être plus persuadé qu'il l'est.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute; c'est une confiance que vous m'avez donnée; & j'en use sans façon, comme vous voyez; & je conclus toujours que Lélio partira.

LA COMTESSE.

Eh! vous n'y songez pas. Dire à un homme qu'il s'en aille!

LE CHEVALIER.

Me refuser son congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû.

LA COMTESSE.

Badin!

LE CHEVALIER.

Tiéde amante!

LA COMTESSE.

Petit tyran!

LE CHEVALIER.

Cœur révolté! vous rendrez-vous?

LA COMTESSE.

Je ne saurois, mon cher Chevalier; j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raisons, Madame, des raisons! & qu'est-ce que c'est que cela?

LA COMTESSE.

Ne vous allarmez point; c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous en auroit-il fait une reconnoissance qu'on n'ose montrer en Justice?

LA COMTESSE.

Point du tout; j'en ai son billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il est vrai; mais. . . .

LE

LE CHEVALIER.

Hai! hai! voila un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous dise? Pour m'assurer de cet argent-là, j'ai consenti que nous fissions lui & moi un dédit de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame! Ah! c'est un vrai transport d'amour que ce dédit-là; c'est une faveur, il me pénétre; il me trouble; je ne suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce misérable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait? Voilà ce que c'est que ma facilité pour un homme haïssable, que j'ai toujours deviné que je haïrois: j'ai toujours eu certaine antipatie pour lui, & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! il s'est bien accommodé de cette antipatie-là, il en a fait un amour bien tendre. Tenez, Madame, il me semble que je le vois à vos genoux; que vous l'écoutez avec plaisir; qu'il vous jure de vous adorer toujours; que vous le payez du même serment; que sa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre se laisse trouver, car voilà ce qui arrive: enfin je vous vois soupirer, je vois vos yeux s'arrêter sur lui, tantôt vifs, tantôt languissans, toujours pénétrés d'amour, & d'un amour qui croît toujours; & moi je me meurs: ces objets-là me tuent; comment ferai-je pour les perdre de vue? Cruel dédit! te verrai-je toujours? qu'il me va couter de chagrins, & qu'il me fait dire de folies!

LA COMTESSE.

Courage, Monsieur, rendez-nous tous deux la victime de vos chimères. Que je suis malheureuse d'avoir parlé de ce maudit dédit! Pourquoi faut-il que je vous aye cru raisonnable? Pourquoi vous ai-je vu? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites? Pouvez-vous vous plain-

plaindre de moi ? ne vous aimai-je pas assez ? Lélio doit-il vous chagriner ? l'ai-je aimé autant que je vous aime ? Où est l'homme plus chéri que vous l'êtes ? plus sûr, plus digne de l'être toujours ? Et rien ne vous persuade ; & vous vous chagrinez ; vous n'entendez rien ; vous me désolez : que voulez-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc.

LE CHEVALIER *à part.*

Le succès de mes impertinences me surprend. *haut.* C'en est fait, Comtesse, votre douleur me rend mon repos & ma joye : combien de choses tendres ne venez-vous pas de me dire ? Cela est inconcevable : je suis charmé : reprenons notre humeur gaye ; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi est-ce que je vous aime tant ? qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien ; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'est pas comme vous, je le serois peut-être assez ; mais je ne suis rien pour ce qui vous ressemble : non, je ne pourrai jamais payer votre amour ; en vérité je n'en suis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours, & je suis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous soutenir un goût si sobre ?

LA

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets: mais que Lélio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois souhaitté qu'il prît son parti de lui-même, à cause du dédit; ce seroit dix-mille écus que je vous sauverois, Chevalier; car enfin, c'est votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périssent tous les biens du monde, & qu'il parte: rompez avec lui la premiére; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésitez encore? vous avez peine à me le sacrifier? Est-ce-là comme on aime? Oh! qu'il vous manque encore de choses, pour ne laisser rien à souhaitter à un homme comme moi!

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien; consolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rends; je renverrai Lélio; & vous dicterez son congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il se retire sans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chére Comtesse, vous ne le renverrez pas; il ne suffit pas que vous y consentiez; votre amour est à toute épreuve; & je dispense votre politesse d'aller plus loin; c'en seroit trop: c'est à moi à avoir soin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime: cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'eſt pas aſſez, Comteſſe: diſtinguez-moi un peu de Lélio, à qui vous l'avez dit peut-être auſſi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, auſſi-bien il vous échappera demain: avancez-le-moi d'un jour; contentez ma petite fantaiſie: dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendreſſe de ce petit trait-là; vous ne riſquez rien avec moi: laiſſez ſortir ce mot-là de votre belle bouche; voulez-vous que je lui donne un baiſer pour l'encourager?

LA COMTESSE.

Ah, ça! laiſſez-moi: ne ſerez-vous jamais content? Je ne vous plaindrai rien quand il en ſera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'inſtant; je ne veux qu'un mot: voulez-vous que je vous aide; dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER *à part.*

Mon ſexe n'eſt pas mal foible. *haut.* Ah! que j'ai de plaiſir, mon cher amour! Encore une fois.

LA

LA COMTESSE.

Soit: mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé, que craignez-vous que je vous demande?

LA COMTESSE.

Que sais-je, moi? Vous ne finissez point. Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition, & j'ai pour vous un respect que je ne saurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse: en est-ce assez?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendez justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidélité éternelle, & je perds les dix-mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, si vous faites ce que je vais vous dire. Lélio viendra certainement vous presser d'opter entre lui & moi; ne manquez pas de lui dire que vous consentez à l'épouser; je veux que vous le connoissiez à fond; laissez-moi vous conduire, & sauvons le dédit: vous verrez ce que c'est que cet homme-là. Le voici; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaittez.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettez, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur. Je ne viens point me plaindre, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un assez beau

beau sujet de parler : & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monsieur, qui ne me vaut pas. . . . .

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LELIO.

Finissons. Mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplais; je me suis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coute. Que ne pourrois-je pas vous dire : pourquoi me trouvez-vous haissable ? pourquoi me fuyez-vous? que vous ai-je fait? Je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah!

LELIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier; mais vous prenez mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point, Lélio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance: cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lélio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulez?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi: prononcez, Madame, mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lélio; mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensez. Chevalier, nous avons jusqu'ici plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse; vous m'avez parlé de votre amour, je serois fâchée qu'il fût sérieux; je dois ma main à Lélio, & je suis prête à recevoir la sienne. Vous plaindrez-vous encore?

LE-

LELIO.

Non, Madame, vos réflexions sont à mon avantage, & si j'osois. . . . .

LA COMTESSE.

Je vous dispense de me remercier, Lélio; je suis sure de la joye que je vous donne. *à part.* Sa contenance est plaisante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poste, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez; voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire? c'est de mon frére.

SCENE VIII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO.

QUe diantre signifie cela? elle me prend au mot: que dites-vous de ce qui se passe-là?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis? rien: je crois que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompez-vous point?

LE CHEVALIER.

Ah! que dites-vous-là? Je vous sers loyalement, ou je ne suis pas soubrette; ce que nous voyons-là, peut venir d'une chose: pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me suis contenté de lui répondre galamment là-dessus; elle a tout d'un coup pris son sérieux, vous êtes entré sur le champ, & ce qu'elle en fait n'est sans-doute qu'un reste de dépit, qui va se passer; car elle m'aime.

LE-

LELIO.

Me voilà fort embaraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir ſa main, tout le remède que j'y trouve c'eſt de lui dire que vous l'épouſerez, quoique vous ne l'aimiez plus: tournez-lui cette impertinence-là d'une maniére polie: ajoûtez que ſi elle ne veut pas, le dédit ſera ſon affaire.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me propoſes-là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre? depuis quand êtes-vous ſi délicat? Eſt-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous ſauve dix-mille écus? Je ne vous aime plus, Madame; cependant je veux vous épouſer: ne le voulez-vous pas? payez le dédit, donnez-moi votre main ou de l'argent: Voilà tout.

SCENE DERNIERE.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LElio, mon frére ne viendra pas ſitôt; ainſi il n'eſt plus queſtion de l'attendre, & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER, *bas à Lélio.*

Courage, encore une impertinence, & puis c'eſt tout.

LELIO.

Ma foi, Madame, oſerai-je vous parler franchement? je ne trouve plus mon cœur dans ſa ſituation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc? expliquez-vous, ne m'aimez-vous plus?

LE-

LELIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait ; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? Qu'est devenu votre désespoir ? n'étoit-ce qu'une passion de Théâtre ? Il sembloit que vous alliez mourir, si je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame, je n'en puis plus, je souffre. ....

LELIO.

Ma foi, Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien, & que vous me refuseriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit, qu'en ferons-nous, Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons, Madame ; j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc ! vous m'épouserez, & vous ne m'aimez plus ?

LELIO.

Cela n'y fait rien, Madame ; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter ?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ! Lélio, où est la probité ?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra guéres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance ; mais il n'est pas juste qu'un misérable

rable dédit vous brouille ensemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha!

LELIO.

Ah, fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha! consolez-vous, Lélio, il vous reste une Demoiselle de douze-mille livres de rente, ha, ha! on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah! juste ciel!

LE CHEVALIER.

Ma métamorphose n'est pas du goût de vos tendres sentimens, ma chére Comtesse; je vous aurois mené assez loin, si j'avois pu vous tenir compagnie: voilà bien de l'amour de perdu; mais en revanche voilà une bonne somme de sauvée: je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triste que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Consolez-vous, vous perdez d'aimables espérances; je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconstance: vous avez quitté Lélio moins par raison que par légéreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lélio, voici votre bague, vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en disposé en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfans, vendez cela & partagez-en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRI-

TRIVELIN.

Voici les Musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puisque vous êtes ici: vous partirez après; ce sera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs se laissent enflammer,
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense.
Livrons-nous donc sans résistance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des transports dont il remplit notre ame,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme:
Mais n'inspire-t-il plus ces aimables transports?
Trahissons aussi-tôt nos sermens sans remords.
Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire,
Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits;
C'est à l'Amour qu'on les fit faire,
C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment.
Savez-vous ce qu'il signifie?
Ce n'est ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer constamment,
C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET.

Amans, si votre caractére,
Tel qu'il est, se montroit à nous,

Quel parti prendre, & comment faire?
Le célibat eſt bien auſtére;
Faudroit-il ſe paſſer d'Epoux?
Mais il nous eſt trop néceſſaire.

TROISIEME COUPLET.

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes ſont maudits:
Mais doucement & point d'injure;
Quand nous ferons votre peinture,
Elle eſt, je vous en avertis,
Cent fois plus diôle, je vous jure.

FIN.

L'ILE DES ESCLAVES.

COMEDIE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0417
DFG

ACTEURS.

IPHICRATE.
ARLEQUIN.
EUPHROSINE.
CLEANTHIS.
TRIVELIN.
DES HABITANS DE L'ILE.

La Scéne eſt dans l'Ile des Eſclaves.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0418
DFG

L'ILE DES ESCLAVES.

Le Théâtre représente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maisons.

SCENE I.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir soupiré.*

ARlequin!

ARLEQUIN *avec une bouteille d'eau-de-vie qu'il a à sa ceinture.*

Mon Patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Ile?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim, voilà mon sentiment & notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas! ils sont noyés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi: Quand notre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jetter dans la Chaloupe; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée; je ne

sais ce qu'elle est devenue; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Ile, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie; j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà: j'en boirai les deux tiers, comme de raison, & puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh! ne perdons point de temps: suis-moi: ne négligeons rien pour nous tirer d'ici; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athénes, car nous sommes dans l'Ile des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh! oh! qu'est-ce que c'est que cette Race-là!

IPHICRATE.

Ce sont des Esclaves de la Gréce révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Ile, & je crois que c'est ici: tiens, voici sans-doute quelques-unes de leurs Cases; & leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'esclavage.

ARLEQUIN.

Eh! chaque Païs a sa coutume: ils tuent les Maîtres à la bonne heure; je l'ai entendu dire aussi; mais on dit qu'ils ne font rien aux Esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté, & peut-être la vie: Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre!

A R-

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*
Ah! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE.
Suis-moi donc.

ARLEQUIN *siffle.*
Hu, hu, hu.

IPHICRATE.
Comment donc? que veux-tu dire?

ARLEQUIN *distrait, chante.*
Tala ta lara.

IPHICRATE.
Parle donc, as-tu perdu l'esprit? à quoi penses-tu?

ARLEQUIN *riant.*
Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'avanture: je vous plains par ma foi, mais je ne saurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*
(Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.
J'ai les jambes si engourdies. . . .

IPHICRATE.
Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.
Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'est l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.
Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la Côte pour chercher notre Chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*
Badin, comme vous tournez cela.

(*Il chante.*)
L'embarquement est divin,
Quand on vogue, vogue, vogue;

L'embarquement est divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant sa colére.*

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chaloupe.

IPHICRATE.

Eh! ne sais-tu pas que je t'aime?

ARLEQUIN.

Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, & cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les bénisse; s'ils sont morts, en voilà pour long-temps; s'ils sont en vie, cela se passera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh, cela se peut bien, chacun a ses affaires: que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent!

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, vous parlez la Langue d'Athénes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Esclave?

ARLEQUIN *se reculant d'un air sérieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte; mais va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le Païs d'Athénes j'étois ton Esclave, tu me traittois comme un pauvre animal; & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort. Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste,

&

& nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là: tu m'en diras ton sentiment, je t'attends-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades & tes Maîtres.

(Il s'éloigne.)

IPHICRATE *au désespoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis! Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

SCENE II.

Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

TRIVELIN *faisant saisir & désarmer Iphicrate par ses gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Votre Esclave? Vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

(Il rend l'épée à Iphicrate, & la donne à Arlequin.)

Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas!

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade: je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnés: il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois hé.

TRIVELIN.

Hé: le terme est sans façon; je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences; & lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui; c'est le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à-présent; soyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien hé.

ARLEQUIN, *sautant de joye, à son Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut!

ARLEQUIN.

Parlez donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend: cela est-il du jeu?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il

qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, votre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif: traitez-le de misérable & nous aussi, tout vous est permis à-présent: mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous: ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge!

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce misérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos; je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plait.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire, Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*
Eh .... à propos je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*
Tâchez de vous calmer, vous savez qui nous sommes, sans-doute?

ARLEQUIN.
Oh morbleu! d'aimables gens.

CLEANTHIS.
Et raisonnables.

TRIVELIN.
Ne m'interrompez point, mes Enfans. Je pense donc que vous savez qui nous sommes. Quand nos Péres irrités de la cruauté de leurs Maîtres quittérent la Gréce & vinrent s'établir ici; dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçus de leurs Patrons, la premiére Loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Ile, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves: la vengeance avoit dicté cette Loi; vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire; nous vous jettons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve; nous vous humilions, afin que nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoye, si vos Maîtres sont contens de vos progrès; & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes. Vous voilà en mauvais état,

nous

nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains ; c'est-à-dire, humains, raisonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée? Peut-on de la santé à meilleur compte?

TRIVELIN.

Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & vous feriez votre fortune plus mauvaise : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire?

TRIVELIN *aux Esclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & citoyens, Iphicrate habitera cette Case avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez soin de changer d'habit ensemble ; c'est l'ordre. (*à Arlequin.*) Passez maintenant dans une maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger, si vous en avez besoin. Je vous apprens au reste que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Insulaires*) Qu'on les conduise. (*aux Femmes*) Et vous autres, restez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Esclave*, EUPHROSINE *sa Maîtresse.*

TRIVELIN.

AH ça, ma Compatriote ; car je regarde désormais notre Ile comme votre Patrie ; dites-moi aussi votre nom.

CLEANTHIS *saluant.*

Je m'appelle Cléanthis, & elle Euphrosine.

TRIVELIN.

Cléanthis, passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms; vous plaît-il de les savoir?

TRIVELIN.

Ouidà. Et quels sont-ils?

CLEANTHIS.

J'en ai une liste: Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécille, & *cætera.*

EUPHROSINE *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre Païs, Euphrosine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve?

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-il tant de cérémonies? (faites cela, je le veux; taisez-vous, Sotte) voilà qui étoit fini. Mais à-présent il faut parler raison: c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps; il faut se donner patience, je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cléanthis.*

Modérez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine*) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir: je vous a montré combien elles étoient louables & salutaires pour vous.

CLE-

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop savant pour moi, je n'y comprens rien; j'irai le grand chemin, je peserai comme elle pesoit; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises maniéres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle; car je suis femme autant qu'elle, moi: voyons qui est-ce qui décidera? Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois? Eh bien, qu'elle commence toujours par excuser ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait: qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre?

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLE.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise? quand on a de la colére, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voyez-vous? quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte; mais il me faut cela.

TRIVBLIN *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours; mais consolez-vous, cela finira plutôt que vous ne pensez. *(à Cléanthis)* J'espére, Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractére: il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas! ma chére Dame, cela n'est fait que pour vous; il faut que vous soyez présente.

CLEANTHIS.

Restez, restez, un peu de honte est bientôt passé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiére & coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il?

CLEANTHIS.

Vaine, minaudiére & coquette, si cela la regarde? Eh voilà ma chére Maîtresse! cela lui ressemble comme son visage.

EU-

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur?

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous sentez, c'est bon signe, & j'en augure bien pour l'avenir: mais ce ne sont encore-là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLEANTHIS.

En quoi! par-tout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer, je n'en sais rien, je m'y perds; il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espéces, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle; elle regarde, elle est triste, elle est gaye: silence, discours, regards, tristesse, & joye: c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente; c'est vanité muëtte, contente ou fâchée; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse; c'est Madame, toujours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois: voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y saurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame se léve, a-t-elle bien dormi? le sommeil l'a-t-il rendu belle? se sent-elle du vif, du semillant dans les yeux? vite sous les armes: la journée sera glorieuse: qu'on m'habille; Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLE-

CLEANTHIS.

Madame, au-contraire, a-t-elle mal reposé: Ah! qu'on m'apporte un miroir! comme me voilà faite! que je suis mal bâtie! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit; des yeux battus, un tein fatigué; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut, du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre: que va-t-on penser du visage de Madame? on croira qu'elle enlaidit: donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies? Non, il y a remède à tout: vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame? Très-mal, Madame: J'ai perdu le sommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins; ne me regardez pas; remettez à me voir; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aye dormi. J'entendois tout cela, moi; car nous autres Esclaves, nous sommes doués contre nos Maîtres d'une pénétration. . . Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidéle.

EUPHROSINE.

Je ne sais où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'achéverai, pourvu que cela ne vous ennuye pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait? j'étois dans la chambre: vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'o-

l'oreille fine: vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux: & là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riois. Vous réussîtes pourtant, le Cavalier s'y prit, il vous offrit son cœur. A moi, lui dites-vous: Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je?

TRIVELIN *à Euphrosine.*

En-vérité elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essayai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à-présent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu

des

des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une rose parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aise; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître: mais à d'autres; on s'y ramasse dans un corset appetissant, on y montre sa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: Regardez mes graces, elles sont à moi celles-là; & d'un autre côté on veut leur dire aussi: Voyez comme je m'habille; quelle simplicité! il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors, & tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifferent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon Ami, je vais à notre Auberge.

SCENE

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scéne-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes-gens qui vous instruisons, voilà tout : il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalités!

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentimens coquets, de toutes les singeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois! Quoi, de pareilles fausletés sont-elles croyables?

TRIVELIN.

Oh! très-croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure: je ne vous en dis pas davantage... On espérera que vous étant reconnue, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que soi, & qui ont distrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voyez, consultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance! Eh puis-je l'espérer?

TRIVELIN.

Oui, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bientôt?

TRIVELIN.

Sans-doute.

EUPHROSINE.

Monsieur, faites donc comme si j'étois convenue de tout.

TRIVELIN.

Quoi, vous me conseillez de mentir!

EUPHROSINE.

En-vérité voilà d'étranges conditions, cela révolte!

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la vérité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait?

EUPHROSINE.

Mais....

TRIVELIN.

Quoi?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Par-ci, par-là, n'est point notre compte. Avouez-vous tous les faits? en a-t-elle trop dit? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? Hâtez-vous, j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponse si exacte?

TRIVELIN.

Eh oui, Madame, & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après?

EUPHROSINE.

Je suis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On est d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oui.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avouer.

TRIVELIN.

A merveille : je suis content, ma chére Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déjà son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment espéré arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE,

qui ont changé d'habits,

TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Tirlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton. Gai, Camarade, le vin de la République est merveilleux, j'en ai bu bravement ma pinte; car je suis si altéré depuis que je suis Maitre, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange, & les Caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouissez-vous, mon Camarade. Etes-vous content d'Arlequin?

A R-

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt un bon enfant, j'en ferai quelque choſe. Il ſoupire par fois, & je lui ai défendu cela, ſous peine de déſobéiſſance ; & lui ordonne de la joye.

(*Il prend ſon Maître par la main & danſe*)

Tala rara la la. . . .

TRIVELIN.

Vous me réjouiſſez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh, quand je ſuis gai, je ſuis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon Pays, apparemment ?

ARLEQUIN.

Hé, là-bas ? Je lui voulois ſouvent un mal de diable, car il étoit quelquefois inſupportable : mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractére, & vous me touchez. C'eſt-à-dire que vous jouirez modeſtement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine ! ah le pauvre homme ! Peut-être que je ferai un petit brin inſolent, à cauſe que je ſuis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cauſe que je ſuis le Maître, vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on eſt le Maître, on y va tout rondement ſans façon, & ſi peu de façon méne quelquefois un honnête-homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh, n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

AR-

ARLEQUIN.

Hélas! je ne suis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*A Arlequin*) Instruisez-moi d'une chose. Comment se gouvernoit-il là-bas? avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractére?

ARLEQUIN *riant.*

Ah! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractére-là est donc bien plaisant?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi?

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me désespérer, que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laisse-moi faire; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vue, sur le chapitre de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des misères; gageons.

TRIVELIN.

Cela est encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage; extravagance & misére, voilà son paquet; n'est-ce pas-là de belles guenilles pour les étaler? étourdi par nature, étourdi par singerie, parce que les femmes les aiment comme cela; un

dissipe tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain: bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être sage, glorieux d'être fou: un petit brin moqueur des bonnes-gens: un petit brin hableur; avec tout plein de Maitresses qu'il ne connoît pas: voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait? (*à Iphicrate*) Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. (*à Iphicrate*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi?

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaitter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien! Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout, ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoue un ridicule?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été!

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute sa force.*)

TRI-

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait, vous n'y perdrez rien. Adieu, vous saurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin, qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier! mais parlons d'autres choses, ma belle Damoiselle: Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards?

CLEANTHIS.

Eh! mais la belle conversation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas: c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends: mais traitons l'amour à la grande maniére, puisque nous sommes devenus Maîtres: allons-y poliment, & comme le grand-monde.

ARLEQUIN.

Ouidà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des siéges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vite des siéges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela?

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette maniére-là, & tout en conversant vous serez adroitement tomber l'entretien sur le panchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes-gens à cette heure; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique: Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage, quand ce ne seroit que pour nous moquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens?

CLEANTHIS.

Sans difficulté: pouvons-nous être sans eux? c'est notre suite; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas.

Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur: Cléanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.

ARLEQUIN *se promenant sur le Théatre avec Cléanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour?

CLE-

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ! Je reſſemble donc au jour, Madame?

CLEANTHIS.

Comment, vous lui reſſemblez?

ARLEQUIN.

Et palſembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on ſe trouve tête à tête avec vos graces! (*à ce mot il ſaute de joye.*) Oh, oh, oh, oh!

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc ? vous défigurez notre converſation.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien ! c'eſt que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*Continuant*) Je ſavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici, Monſieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finiſſons, en voilà aſſez, je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien : Dites, Monſieur, dites, heureuſement on n'en croira rien : vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne perſuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & ſe mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller. Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la ſincérité de mes feux?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient ſérieux : laiſſez-moi, je ne veux point d'affaire; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne

peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous sommes aussi boufons que nos Patrons, mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Savez-vous bien ce que je pense ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premiérement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand-monde.

CLEANTHIS.

Pas encore ; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Qu'elle est friponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois votre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est, devenez amoureuse d'Arlequin, & moi de votre Suivante ; nous sommes assez forts pour soutenir cela.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez, ils ne sauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens partis pour eux

CLE-

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage; cela est bien aisé au bout du compte. Je n'étois ces jours passés qu'une Esclave; mais enfin me voilà Dame & Maitresse d'aussi bon jeu qu'une autre: je la suis par hazard; n'est-ce pas le hazard qui fait tout? Qu'y a-t-il à dire à cela? j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas desagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content; je vais appeller Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire: éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence: mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez; car dans le grand-monde on n'est pas si façonnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui: c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalités qui ne me regardent plus; je comprens cela à merveille; mais parlez-lui toujours; je vais dire un mot à Cléanthis; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*Elle appelle Euphrosine*) Cléanthis.

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

Approchez, & accoutumez-vous à aller plus vite, car je ne saurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi: Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel?

CLEANTHIS.

Lequel? Y en a-t-il deux ici? C'est celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh, que veut-il que je fasse de son amour?

CLEANTHIS.

Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? Vous voilà bien étourdie: est-ce le mot d'amour qui vous effarouche? vous le connoissez tant, cet amour: vous n'avez jusqu'ici regardé les gens que pour leur en donner: vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la coquette du Seigneur Iphicrate? Il ne vous fera pas de révérences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé: ce n'est point une tête légére, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiscret: ce n'est point tout cela: ses graces-là lui manquent à-la-vérité: ce n'est qu'un

qu'un homme franc, qu'un homme simple dans ses manieres, qui n'a pas l'esprit de se donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime seulement, parce que cela sera vrai : enfin ce n'est qu'un bon cœur, voilà tout : & cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable, je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'estimer son amour, & vous y serez sensible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'espére, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où suis-je ! & quand cela finira-t-il ?

(Elle réve.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

Arlequin arrive en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.

EUPHROSINE.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laissez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.

EUPHROSINE.

Eh, pensez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'est que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatientée.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point, on vous a communiqué les sentimens de mon ame, rien n'est plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état!

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai? mais cela se passera; c'est que je vous aime, & que je ne sais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui! qu'est-ce qu'on peut faire de mieux? Vous êtes si belle: il faut bien vous donner son cœur, aussi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains ravissantes! les jolis petits doigts! que je serois heureux avec cela! mon petit cœur en feroit bien son profit. Reine, je suis bien tendre, mais vous ne voyez rien: si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déjà que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne suis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Eon, bon, à qui est-ce que vous contez cela? vous êtes digne de toutes les dignités imaginables: un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus: mais me voilà, moi, & un Empereur n'y est pas: & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous?

EU-

EUPHROSINE.

Arlequin, il me semble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je suis un mouton.

EUPHROSINE.

Respecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas! je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite: & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du-moins que mes disgraces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrisse: tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras: je suis sans azile & sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin: voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable? tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage: je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abattu, les bras abaissés, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLéanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore

core ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine : voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & c'en est fait, je succombe : je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce malheureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignités qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah, il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoute, je te défends de mourir par malice; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, dequoi veux-tu qu'ils me punissent, d'avoir eu du mal toute ma vie?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître: rien ne m'a été si sensible, je l'avoue. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Père, le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage: je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Eh qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parce que je me moque un petit brin de toi, cela empêche-t-il que je ne t'aime? Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisons battre: est-ce que les étrivières sont plus honnêtes que les moqueries?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraitter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontés ai-je réparé cela?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au-lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoissance.

ARLEQUIN.

Tu as raison, mon Ami, tu me remontres bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais su le tien pour moi, quand nous étions dans Athénes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi; car il y a plus long-temps que je souffre,

&

& que je sais ce que c'est que de la peine: tu m'as battu par amitié, puisque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami; car je ne te ressemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, fasse le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aye la joye de te montrer un jour les sentimens que tu me donnes pour toi! Va, mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Esclave, & je me ressouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron: si j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous: c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embrassant.*

Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire!

(*Après quoi il deshabille son Maître.*)

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher Ami?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne saurois retenir mes larmes: fais ce que tu voudras.

SCENE

SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate? pourquoi avez-vous repris votre habit?

ARLEQUIN.

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi. (*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois, il semble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin, notre projet?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être homme de bien, n'est-ce pas-là un beau projet? Je me repens de mes sottises, lui des siennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi: & vive l'honneur après: cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chére Cléanthis, quel exemple pour vous!

IPHICRATE.

Dites plutôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exem-

exemples: voilà de nos gens qui nous mépriſent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis qui ſont trop heureux dans l'occaſion de nous trouver cent fois plus honnêtes-gens qu'eux. Fy, que cela eſt vilain, de n'avoir eu pour tout mérite, que de l'or, de l'argent, & des dignités: c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux. Où en ſeriez-vous aujourd'hui, ſi nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous? Voyons, ne ſeriez-vous pas bien attrapés? Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît? Riche? non; Noble? non; Grand Seigneur? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux? Et que faut-il donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raiſon: voilà ce qu'il faut, voilà ce qui eſt eſtimable, ce qui diſtingue, ce qui fait qu'un homme eſt plus qu'un autre. Entendez-vous, Meſſieurs, les honnêtes-gens du monde? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous paſſent. Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avez toujours offenſés, maltraittés, accablés, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils ſont. Eſtimez-vous à cette heure, faites les ſuperbes, vous aurez bonne grace: allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, ſoyons bonnes-gens ſans le reprocher, faiſons du bien ſans dire d'injures; ils ſont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien: car quand on ſe repent, on eſt bon, & quand on eſt bon, on eſt auſſi avancé que nous. Approchez, Madame, Euphroſine, elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire eſt faite.

CLE-

CLEANTHIS.

Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *tristement.*

Ma chére Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avoue.

CLEANTHIS.

Hélas! comment en aviez-vous le courage? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un vaisseau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux: si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah la brave fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame?

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embrasse, ma chére Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton esclavage, & ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, si nous retournons à Athénes.

SCENE

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

& les Acteurs précédens.

TRIVELIN.

QUe vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embrassez?

ARLEQUIN.

Ah, vous ne voyez rien, nous sommes admirables; nous sommes des Rois & des Reines: enfin finale, la paix est conclue, la Vertu a arrangé tout cela; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller: & si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes-gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment?

CLEANTHIS *baisant les mains de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qui en est.

ARLEQUIN.

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

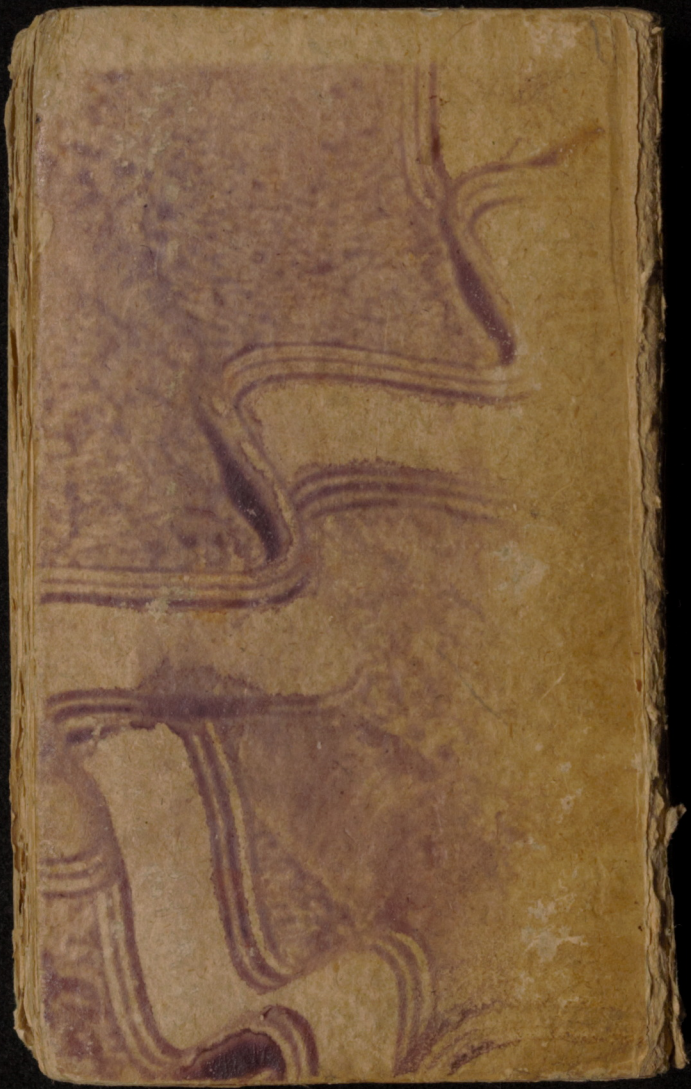
TRIVELIN.

Vous me charmez, embrassez-moi aussi mes chers Enfans, c'est-là ce que j'attendois: si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretés. Et vous, Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi: ils sont devenus les vôtres, & ils vous par-

pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athénes. Que la joye à-présent, & que les plaisirs succédent aux chagrins que vous avez senti, & célébrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN *du Tome premier.*





Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0460
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1775819388/phys_0461
DFG

